



OTECA LUCCHESI-PALLI

III.^a SALA

SCAFFALE

PLUTEO

N.^o CATENA

38

28

VII

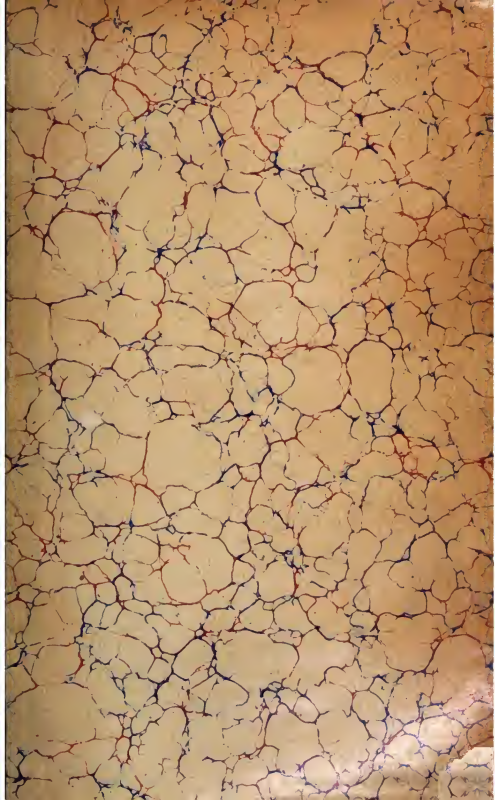
107

OTECA:
ESI-PALLI



Grande Sala O.S.

2-VIII 17



$$\underline{\text{III}} \quad 28 \quad \underline{\sqrt{\text{II}}} \quad | \quad (7)$$

LES
VOLEURS.
DU
GRAND MONDE

PARIS. — IMPRIMERIE E. DONNAUD, RUE CASSETTE, 9.

27474

PONSON DU TERRAIL

LES

VOLEURS

DU GRAND MONDE

VII

LE BUVEUR DE RAKI



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1872

Tous droits réservés

~~III. 38. I. 11 (7)~~

LES VOLEURS

DU GRAND MONDE

CARTAHUT

I

Tels étaient les événements qui s'étaient accomplis pendant cette journée qui avait paru si longue à M^{me} Olympe de Gonidec.

Vers le soir, nous l'avons dit, dévorée d'inquiétude, elle avait fait seller son cheval et s'était dirigée vers la maisonnette dans laquelle un drame mystérieux venait de s'accomplir.

Mais, on s'en souvient encore, au moment où elle traversait la grande route pour entrer dans la coulée qui menait à la maisonnette, elle avait entendu le galop de deux chevaux, et, levant la tête elle avait vu se dirigeant vers elle Tuhatrac et la princesse Catherine Mickaloff.

L'émotion de M^{me} de Gönidec avait même été si forte, qu'elle s'était cramponnée à la fourche de sa selle.

Mais les émotions, si fortes qu'elles fussent, n'étaient jamais de longue durée chez Olympe.

Elle s'était plantée au milieu du chemin et attendait.

Quand le prince et sa compagne arrivèrent sur elle, Olympe avait retrouvé son calme et son sourire.

Le prince la salua et poussa son cheval.

— Ah ! chère madame, dit-il, bien nous en a pris de suivre tout simplement le grand chemin, puisque nous vous rencontrons.

Olympe salua la princesse, qui, par-dessus sa selle, lui tendit la main à l'anglaise.

— Figurez-vous, poursuivit Tuhatrac, que la princesse voulait prendre je ne sais plus quel chemin de traverse, sous le prétexte qu'il abrégait la distance de Lorgerie à Plouesnel.

Olympe tressaillit.

— Car, malgré l'heure avancée, nous allions à Plouesnel, chère voisine, poursuivit Tuhatrac.

— En vérité ! dit Olympe.

— Vous faire notre visite de nouveaux venus, dit Catherine.

Olympe les regarda tous deux.

— Depuis ce matin, poursuivait Tuhatrac, Lorgerie nous appartient.

— Ah ! M. Ragoulin....

— Ragoulin a vendu, dit le prince.

Olympe le regardait attentivement, et on eût pu traduire ainsi son regard :

« Ces gens-là se moquent-ils de moi ? ils me parlent tranquillement de l'acquisition qu'ils viennent de faire, quand ils auraient tant d'autres choses à me raconter. »

Jamais le prince n'avait été plus calme, Catherine plus souriante.

Cependant Olympe se disait :

— Il a dû se passer quelque chose la nuit dernière. J'ai vu la lumière des bougies à la fenêtre, j'ai vu Mousseline s'en aller. La princesse n'est-elle donc pas allée à la maisonnette ?

— Chère madame, dit le prince, Catherine voulait absolument vous aller voir ce soir ; mais puisque nous avons le bonheur de vous rencontrer, vous nous permettrez, n'est-ce pas, de remettre notre visite à demain ?

— D'autant mieux, dit Olympe, que la rampe de Plouesnel est très-dangereuse la nuit.

Et elle regarda fixement le prince, et son regard semblait dire :

— Tu en sais quelque chose, toi qui t'es appelé Cartahut.

Le prince ne sourcilla pas.

— Ah ! fit-il, j'ai un message de Ragoulin pour vous, ma chère voisine.

— Vraiment ?

— Oh ! un message verbal.

— J'écoute.

— Ragoulin aurait voulu venir vous voir et prendre congé de vous. Le temps lui a manqué.

— Comment ! il est parti ?

— Par le train de quatre heures.

— Pour Paris ?

— Oui, certes.

— Mais je croyais que sa femme et sa fille devaient venir ?

— Il a contremandé tout cela, et il est parti, nous laissant en possession de Lorgerie.

— Voilà qui est bizarre ! murmura Olympe.

— A propos, dit le prince, mais ne venez-vous pas vous-même à Lorgerie, chère madame ?

— J'aurai la franchise de vous dire que non, répondit Olympe. Je suis sujette, et je crois vous avoir dit, à de violentes migraines.

— Une laine maladie, madame, dit Catherine.

— Et je n'ai pu trouver jusqu'à ce jour

qu'un remède, ou du moins un palliatif, à cette sottise indisposition.

— Lequel ? demanda Catherine.

— Une promenade à cheval et au grand galop.

— Ainsi, fit Tuhatrak, vous avez la migraine ?

— Une migraine folle.

— Pauvre chère madame ! dit Catherine.

Le prince et Catherine échangèrent encore avec Olympe quelques paroles banales, puis ils lui témoignèrent le désir de la laisser continuer sa promenade, et ils rebroussèrent chemin dans la direction du château de Lorgerie.

— Vivante ! murmurait-elle en regardant Catherine.

Et Ragoulin est parti !

Que s'est-il passé ?

Elle se posait cette terrible question sans pouvoir la résoudre.

Et comme le prince et Catherine avaient pris la route de Lorgerie, elle reprit, elle, celle de Plouesne ;

Non point au galop, mais au pas, le front incliné, et toujours en proie à une vague épouvante.

Cependant, quand elle fut vers le milieu de

la rampe qui montait à Plouesnel, elle s'arrêta.

La lune venait d'apparaître au sommet du rocher qui supportait le vieux manoir.

Et la campagne, tout à l'heure dans l'ombre, se trouva subitement éclairée.

Alors Olympe, se tournant à demi sur sa selle, regarda en arrière.

Elle vit le prince et Catherine regagnant Lorgerie au galop.

Elle aperçut au bord de la mer la maisonnette où elle avait laissé Mousseline la nuit précédente.

— Il faut pourtant que je sache ce que Mousseline est devenue, se dit-elle.

Et au lieu de continuer son chemin vers Plouesnel, elle redescendit dans la plaine.

Le prince et Catherine rentraient à Lorgerie.

Il n'était donc pas probable qu'ils revinssent à la maisonnette cette nuit-là.

D'ailleurs Olympe était décidée à tout pour savoir.

Quand elle fut dans la plaine, elle mit son cheval au galop, prit la coulée et, en moins de vingt minutes, elle arriva à la maisonnette.

A vingt pas de la claire-voie du jardin, elle s'arrêta et mit pied à terre.

Puis elle attacha son cheval à un arbre.

Olympe avait toujours sur elle un poignard et un revolver.

Elle prit cette dernière arme à la main, alla droit à la claire-voie et l'ouvrit.

La maisonnette était silencieuse et on ne voyait aucune lumière aux fenêtres.

Olympe traversa le jardin.

La porte de la maisonnette n'était fermée qu'au loquet.

Olympe entra.

Elle s'arrêta dans le vestibule.

Aucun bruit, aucune apparence de désordre.

Elle gravit l'escalier et pénétra dans une chambre du premier étage.

Les fenêtres étaient ouvertes et laissaient entrer les rayons de la lune.

— Personne! murmura Olympe.

Elle visita chaque pièce sans plus de succès.

La maison était déserte.

Où donc était Mousseline?

Où donc était le Vautour?

Olympe redescendit.

Elle entra dans la cuisine, où tout était en ordre, chercha une lampe et des allumettes et se procura de la lumière. Puis elle pénétra dans la chambre que Mousseline avait occupée.

Mais là Olympe s'arrêta brusquement.

Le lit avait été foulé, et portait encore l'empreinte d'un corps humain...

Et, sur les draps, Olympe frémissante aperçut quelques taches de sang...

II

D'où provenait ce sang?

Olympe demeura un moment frappée de stupeur, et le flambeau qu'elle tenait lui échappa.

Cependant elle se remit de cette émotion, et, s'approchant de nouveau du lit dont elle s'était tout d'abord vivement éloignée, elle souleva les draps.

Le lit était plein de sang.

Mousseline, on s'en souvient, était demeurée couchée une partie de la journée.

Olympe n'en pouvait plus douter :

Il s'était passé un drame sanglant dans la maison.

Mais quel drame?

Où était Mousseline?

Où était le Vautour, avec qui sans doute elle s'était battue?

Olympe revint sur ses pas. Elle traversa la cuisine et, examinant les dalles avec attention, elle retrouva des taches de sang.

Seulement celles-ci étaient effacées, ce qui était une preuve qu'on avait lavé le sol à grande eau.

Dans le vestibule, il n'y avait pas de sang.

Olympe remonta au premier.

La chambre à coucher du Vautour n'offrait aucune trace de désordre.

Le cabinet de toilette, dont la porte était ouverte, offrait pareillement, au premier coup d'œil, un ordre parfait.

Mais un rideau attira l'attention de M^{me} de Gonidec.

Le rideau avait été saisi à la poignée par le bas et portait l'empreinte d'une main crispée et ensanglantée.

Le parquet avait pareillement été lavé à grande eau.

Olympe eut dès lors la certitude que c'était là que la lutte avait eu lieu.

M^{me} de Gonidec avait une grande clarté dans l'esprit, et elle savait reconstruire les faits pour en tirer une conclusion.

— Mousseline, pensa-t-elle, a assassiné la femme qui se trouvait ici.

Mais l'autre a dû se défendre et blesser même Mousseline, puisque là-bas il y a du sang dans le lit.

Or ce lit était celui de la servante, de Mousseline par conséquent.

Olympe continuait à fureter dans tous les coins.

Il y avait un tiroir de commode qui paraissait avoir été ouvert.

Olympe le visita et y trouva un poignard. La lame était couverte de sang.

— Bon! dit M^{me} de Gonidec, voici l'un des instruments. Où est l'autre?

Elle descendit une seconde fois, chercha dans la cuisine et finit par trouver le couteau dont Mousseline s'était servi.

On avait essuyé la lame, mais il était resté une petite moucheture rouge sur le manche.

— Il est évident, se dit alors Olympe, que l'une des deux femmes est morte, le rideau d'en haut en est la preuve; mais laquelle est-ce?

Olympe avait bien vu le matin, à l'aide de son télescope, une femme quitter la maison et prendre le sentier des falaises.

Elle avait cru que c'était Mousseline.

Mais était-ce bien elle?

Olympe n'en savait plus rien.

Bien mieux, ce qu'elle voyait, ce qu'elle avait remarqué était pour elle l'indice du contraire.

Blessée à mort, Mousseline avait dû regagner son lit et peut-être y était-elle morte, tandis que sa rivale prenait la fuite.

— En tout cas, se dit Olympe, il y a son cadavre... et ce cadavre, il faut que je le retrouve.

Elle devinait bien que le prince et Catherine avaient dû venir soit le matin, soit dans la journée; que c'étaient eux qui avaient effacé autant que possible les traces de la lutte, lavé le parquet et fait disparaître le corps.

Mais ce corps ils n'avaient pu l'emporter en plein jour, et ils devaient l'avoir enterré dans le jardin.

Du moins, ce fut la première supposition de M^{me} de Gonidec.

Elle fit donc le tour du jardin, que les rayons de la lune éclairaient.

La terre n'avait été remuée nulle part.

Olympe revint dans la maison et se souvint qu'il s'y trouvait une cave dont la porte s'ouvrait sous l'escalier.

Elle ouvrit cette porte, et toujours son flam-

beau à la main, elle descendit l'escalier lentement, examinant chaque marche avec une scrupuleuse attention. Sur la troisième elle trouva une large tache rouge.

— Je ne me trompais donc pas, fit-elle.

Et elle continua à descendre.

La cave était peu profonde, et c'était plutôt un modeste cellier qu'une cave.

Il s'y trouvait trois tonneaux.

Olympe regarda et ne vit rien.

Elle piétina le sol et trouva partout la même résistance. Le sol était battu d'une manière égale partout.

— Ils ne l'ont pas enterrée, se dit-elle ; où donc est-elle ?

Alors elle s'approcha des tonneaux et frappa dessus avec le poing.

Le premier était vide et rendit un son clair.

Le second était plein.

Le troisième résonna comme le premier, mais d'un son plus mat.

Alors Olympe posa son flambeau à terre.

Puis elle poussa le tonneau sur son chantier et le fit rouler à terre.

Et le tonneau, en se déplaçant, laissa échapper une jambe humaine.

Le cadavre était trouvé.

On l'avait fourré dans le tonneau la tête la première, puis on avait retourné la futaille, la partie supérieure contre le mur.

Une autre femme eût pris la fuite.

Olympe ne pâlit même pas.

— Toutes les jambes se ressemblent, dit-elle.

Et, saisissant cette jambe, elle tira le corps en arrière.

Alors elle ne put retenir un cri.

Ce cadavre, ce n'était pas Mousseline, c'était la femme mystérieuse dont les baisers empoisonnés avaient donné la mort à M. de Gonidec.

Et, avec un affreux courage, Olympe se prit à examiner cette femme, belle encore dans la mort.

— Pauvre Gonidec, murmura-t-elle, je comprends tout à présent.

Puis elle examina la poitrine du Vautour.

Cette poitrine était découverte et on voyait au-dessous du sein gauche un petit point noir.

A première vue, c'était un grain de beauté.

Mais, en y prenant garde plus attentivement, on s'apercevait que c'était un tatouage.

Ce tatouage était l'assemblage de trois lettres :

Trois lettres empruntées à l'alphabet russe.

— Ah ! dit alors Olympe, je comprends le calme et l'indifférence du prince et de Catherine.

Cette femme était une esclave géorgienne ; elle porte à la poitrine l'estampille de son maître.

Olympe avait eu la vaillance de tirer le cadavre hors du tonneau.

Elle eut le courage non moins grand de l'y remettre et de replacer le tonneau sur son chantier.

Le mystère paraissait s'éclaircir pour elle.

Mousseline était bien la femme qu'elle avait vue quitter la maisonnette le matin.

Cependant une chose demeurait encore inexplicable : le sang trouvé dans le lit.

Mousseline s'était donc couchée, le meurtre accompli.

Alors un souvenir traversa tout à coup l'esprit de M^{me} de Gonidec.

Elle se rappela ces deux hommes qu'elle avait vus, une heure plus tard, descendre de la falaise vers la maisonnette et qui semblaient porter un fardeau.

Elle quitta la cave, monta au premier étage et y prit le poignard qu'elle avait laissé dans le tiroir de la commode.

Puis elle le glissa dans son sein.

Et, quittant la maisonnette, elle rejoignit

son cheval, le détacha, sauta dessus et partit au galop en murmurant :

— Mon oncle m'aidera peut-être à débrouiller le mystère.

III

Une heure après, Olympe était à Plouesdel et racontait froidement à Loudéac tout ce qu'elle avait vu.

Loudéac l'avait écoutée avec son calme habituel, et sa pipe n'avait pas quitté ses lèvres.

— Eh bien, dit il, que conclus-tu de tout cela, ma fille ?

— Si j'avais une conclusion, dit Olympe, je ne vous la demanderais pas.

— Eh bien ! dit Loudéac, écoute-moi alors.

— Parlez.

— Ne m'as-tu pas dit que ce matin tu avais vu deux hommes descendre la falaise ?

— Oui.

— Et entrer dans la maisonnette en portant

quelque chose qui t'a paru être un corps humain porté sur une civière ?

— En effet.

— C'était le corps de Mousseline.

— Oh ! par exemple !

— Mousseline a tué la femme dont tu as trouvé le cadavre ; ceci est incontestable, dit Loudéac.

— Alors elle n'est pas morte.

— Au contraire.

— Je ne comprends pas, fit Olympe.

— Donne-moi donc le poignard que tu as apporté, que je l'examine encore.

— Le voilà.

Et Olympe tendit le poignard, puis, surprise, elle regarda le vieux pilote.

Celui-ci examinait l'arme, qui était de fabrication caucasienne.

— J'ai navigué pas mal, comme tu sais, poursuivit Loudéac, et dans ma jeunesse j'étais embarqué à bord d'un navire de commerce qui faisait le commerce des blés dans la mer Noire.

— Bon ! fit Olympe ; après ?

— Notre navire fit naufrage en doublant la Crimée, et nous nous sauvâmes à la nage. J'ai traversé à cette époque tout le Caucase pour

aller retrouver un navire français dans la mer Caspienne.

— Où voulez-vous en venir?

— Que je connais le poignard ou plutôt la famille à laquelle il appartient.

— Je ne comprends pas, mon oncle.

— Attends, tu vas voir.

Loudéac quitta son fauteuil et alla ouvrir une fenêtre qui donnait sur la cour intérieure de Plousnel, puis il se mit à siffler.

Il y avait dans la cour un chien de garde qui avait depuis longues années remplacé celui que Cartahut avait laissé à Olympe.

C'était un bull-dog petit et trapu, déjà vieux, mais robuste encore.

Au coup de sifflet de Loudéac, le chien bondit vers l'escalier.

— Va lui ouvrir, ma fille, dit le pilote.

Olympe ouvrit la porte et le chien entra.

Loudéac avait toujours le poignard à la main, mais il s'était rassis dans son fauteuil.

Le chien entra en remuant la queue et faisant fête à ses maîtres.

— Ici, Sultan, dit le pilote.

Le chien alla le caresser.

Loudéac le prit entre ses jambes et l'y assujettit.

— Que faites-vous donc? demanda Olympe.

— Tu vas voir.

Et Loudéac fit avec le poignard une légère piqure sur la nuque du chien;

Si légère même que le chien poussa à peine un petit cri.

Loudéac le lâcha alors, et le repoussant :

— Va te coucher, dit-il.

Et le chien alla s'arrondir sur la descente de lit, regardant toujours Loudéac d'un air de reproche.

Il grogna même un instant, puis, revenant à son bon naturel, il remua la queue d'un air de satisfaction.

— Vous croyez donc que ce poignard est empoisonné? demanda Olympe.

— J'en suis sûr.

— Ah!

— Et c'est même ce qui m'explique ce qui a dû se passer, ma fille.

— Voyons?

— Mousseline a tué la femme russe; elle s'est servie pour cela d'un couteau de cuisine.

— Je l'ai retrouvé, ce couteau.

— Mais la femme russe, qui était plutôt, je suppose, une esclave géorgienne, s'est armée de ce poignard, et elle se sera défendue.

— Et puis ?

— Mousseline, légèrement blessée, aura lavé ses mains et ses blessures, rajusté sa toilette et sera partie. C'est bien elle que tu as vue quittant la maison en suivant le sentier de la plage.

— Bon ! après ?

— Mais le poison aura fait son effet au bout de quelques minutes, et elle sera tombée dans le chemin.

— Vous croyez ?

Comme Olympe faisait cette question, le chien eut un gémissment.

— Regarde, dit Loudéac.

Le chien tremblait de tous ses membres, et ses yeux, injectés de sang, semblaient vouloir sortir de leur orbite.

— Ici, Sultan ! fit Loudéac.

Le chien se dressa sur ses quatre pattes, fit un pas en avant, puis se mit à tourner soudain sur lui-même, comme s'il eût été pris du vertige.

— Comprends-tu ? fit Loudéac.

Le chien se recoucha.

— Mais, dit Olympe, selon vous, que s'est-il donc passé alors ?

— Le prince sera venu à la maisonnette, il

aura trouvé le corps de la Géorgienne, cherché l'assassin, puis, descendu sur la plage, il aura trouvé les pas de Mousseline sur le sable.

— Mais ils étaient deux !

— Eh ! il était, soit avec un domestique, soit avec cet imbécile de Ragoulin.

Ils auront suivi les traces de Mousseline et l'auront trouvée morte dans le chemin.

— Je n'ai pourtant pas retrouvé son corps.

— C'est que tu as mal cherché.

— Mais, dit encore Olympe, puisque vous expliquez si bien les choses, expliquez-moi comment j'ai retrouvé la princesse Catherine vivante.

— N'as-tu pas trouvé les bougies éteintes ?

— Oui.

— Et les fenêtres ouvertes ?

— En effet.

— Eh bien, Mousseline, qui en voulait moins à la princesse qu'à la femme qui a tué ton mari, a allumé les bougies pour la princesse.

— Et puis ?

— Et puis elle a tué l'autre femme à coups de couteau.

— Mais alors, si l'autre était endormie aussi, comment a-t-elle pu se défendre ?

— Mousseline l'aura traînée dans la pièce voisine, aura ouvert les fenêtres pour que le grand air la ranimât, et elle aura attendu ce moment pour frapper.

— Mais la princesse...

— La princesse dormait pendant ce temps-là, et elle était en train de passer de vie à trépas quand le prince sera arrivé et aura ouvert, lui aussi, les fenêtres de la chambre.

— Vous expliquez tout, mon oncle.

— Je n'y étais pas, dit Loudéac, mais les choses n'ont pas pu se passer autrement.

Le chien continuait à trembler convulsivement et à pousser des cris plaintifs.

— Dans dix minutes il sera mort, dit Loudéac.

— Pauvre bête ! dit Olympe. C'est égal, mon oncle, je ne regrette pas l'expérience.

— Ah !

— Donnez-moi ce poignard, je m'en servirai.

— Et à qui le destines-tu ?

Un éclair passa dans les yeux d'Olympe.

— Je lui ferai un fourreau de la poitrine de Catherine Mickaloff, dit-elle.

— Oh ! oh !

— Ne m'avez-vous pas dit que, maintenant

que Gonidec était mort, je devais être la femme de Cartahut ?

Et Olympe eut un rire sinistre.

IV

Le lendemain matin, Loudéac, qui ne dormait pas beaucoup la nuit et ne fermait guère l'œil avant le petit jour, Loudéac fut éveillé par le bruit de la porte qui s'ouvrait.

Olympe entra dans sa chambre.

M^{me} de Gonidec était en costume de voyage.

— Oh ! oh ! fit le vieux pilote, qu'est-ce que cela ?

— Je pars, dit Olympe.

— Tu pars ?

— Oui.

— Où vas-tu ?

— A Paris.

— Sans moi ?

— Naturellement.

— Voilà qui est bizarre !

— Non, mon oncle, quand vous saurez pourquoi je pars.

— J'écoute, dit Loudéac, qui se mit sur son séant.

— Je vous ai dit que le prince avait acheté Lorgerie, n'est-ce pas ? reprit Olympe.

— Sans doute. Eh bien ?

— Et que Ragoulin était parti.

— Naturellement.

— Voilà qui n'est pas aussi naturel que vous semblez le croire, mon oncle.

— Bah ! dit Loudéac.

— Nous n'avons pas le moindre doute, n'est-ce pas ? Tuhatrac et Cartahut ne font qu'un.

— Parbleu !

— Et Cartahut se venge...

— Bon ! après ?

— Donc, c'est au tour de Ragoulin.

— Je le crois.

— Et Ragoulin est parti pour Paris.

— Eh bien ?

— C'est donc à Paris que la catastrophe aura lieu.

— C'est probable.

— Que le prince y soit ou n'y soit pas.

— Continue, dit Loudéac.

— Eh bien ! dit Olympe, je pars pour Paris à la seule fin de surveiller la catastrophe.

— Et tu me laisses seul ici ?

— Venez avec moi si vous voulez ; mais j'aimerais autant que vous restiez.

— Pourquoi ?

— Pour me tenir au courant de ce qui se passera à Lorgerie.

— Hum ! dit Loudéac, c'est que je suis bien vieux pour me défendre.

— Puisque ce n'est pas encore votre tour.

— Tu en es bien sûre ?

— Sans doute, puisque c'est le tour de Ragoulin.

— Soit, dit Loudéac, je resterai.

— A propos, dit Olympe, le facteur est venu ce matin comme à l'ordinaire ; il est matinal ce facteur, et il m'a remis une lettre pour vous.

— Qui diable peut m'écrire ? fit Loudéac, qui ne recevait pas dix lettres dans l'année.

— Et elle vient de loin, cette lettre, ajouta Olympe en la tirant de son corsage et la lui tendant.

La lettre portait plusieurs timbres étrangers.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? fit Loudéac.

Et, décachetant la lettre, il ajouta :

— Donne-moi donc mes lunettes, je n'y vois pas de si près.

Et Loudéac, ajustant ses besicles, se mit à lire.

Mais dès les premières lignes il pâlit, jeta un cri et fut pris d'une vive émotion.

Puis, tout à coup :

— Ah ! mais je veux me défendre à présent, dit-il.

— Hein ? fit Olympe.

— Et je veux surtout défendre mon argent.

— Mais qu'est-ce que vous chantez donc là ? fit Olympe stupéfaite.

Loudéac ne répondit pas.

Il acheva la lecture de la lettre.

Puis, regardant Olympe :

— Je veux bien être pendu, dit-il, si je me souvenais de tout cela il y a dix minutes.

— Mais de quoi donc est-il question ? demanda M^{me} de Genidec de plus en plus intriguée.

— C'est une histoire de jeunesse qu'il faut que je te raconte, répondit-il.

— De votre jeunesse, à vous ?

— Oui.

— Alors ce n'est pas d'hier.

— Hé! dit Loudéac, je n'ai pas encore quatre-vingts ans.

— Après? fit Olympe en souriant. Voyons votre histoire.

Loudéac parut rassembler ses souvenirs.

— Oui, dit-il, j'avais bien 30 ans alors. J'étais maître d'équipage à bord de la *Sémillante*, et nous avions fait escale à l'île Bourbon.

— Fort bien, dit Olympe, de plus en plus intriguée.

— Je tombai amoureux d'une jeune et jolie créole.

— Et c'est elle qui vous écrit?

— Non. Attends donc.

— J'écoute, mon oncle.

— Nous passâmes trois mois à Bourbon, et nos amours furent une vraie lune de miel. La créole m'aimait et j'en étais fou. Nous nous jurâmes de nous épouser aussitôt que je me serais racheté du service, et nous primes un fort à compte sur notre bonheur futur.

— Vieux débauché! dit Olympe.

— J'étais jeune alors, ma petite.

— Attends donc. Un matin, la *Sémillante* leva l'ancre et continua sa route pour la France.

J'avais fait des serments solennels et je devais revenir au bout de six mois.

Mais bast ! une fois en France, j'oubliai mes serments et je continuai mon métier de marin.

— Et puis ?

— Et puis, dame ! j'aurais oublié cette aventure sans cette lettre-là.

Et Loudéac tendit la lettre à Olympe.

M^{me} de Gonidec lut alors :

« Mon père,

« Je suis la fille de Lucy Lehidan. Ma mère, à son lit de mort, m'a raconté son histoire et la mienne.

« Elle a été séduite, puis abandonnée par vous.

« Ses lettres sont demeurées sans réponse ; vainement elle vous a annoncé ma naissance, vainement elle vous a supplié de venir donner un nom à votre enfant.

« Ma mère est morte à trente-cinq ans, me laissant un petit héritage qui devait me mettre à l'abri du besoin.

« J'avais seize ans alors ;

« Un brave homme, un colon de votre île m'offrit sa main.

« J'ai vécu dix années avec lui la plus heu-

reuse des femmes, la plus orgueilleuse des mères.

« J'ai une fille belle comme les anges, et qui est le portrait vivant de ma mère que vous avez tant aimée.

« L'affranchissement des noirs nous a ruinés.

« Mon mari est mort de douleur.

« Depuis cinq ans, ma fille et moi nous vivons dans une profonde détresse.

« Je sais que vous vivez encore, que vous êtes riche et sans enfants.

« A bout de forces, me sentant à mon tour près de mourir, je vous écris pour vous recommander ma fille que je laisse seule sur la terre.

« Quand elle m'aura fermé les yeux, elle mettra cette lettre à la poste.

« Votre fille, qui meurt avec le regret de n'avoir point connu son père.

« HÉLÈNE LEHIDAN. »

Un post-scriptum d'une autre écriture était ainsi conçu :

« Mon cher grand-père,

« Les amis de ma pauvre mère se sont cotisés pour payer mon passage à bord du trois-

mâts malouin le *Prophète*, qui arrivera à Saint-Malo dans les premiers jours d'août prochain.

« Fermerez-vous votre cœur et vos bras à celle qui est de votre sang et n'a plus que vous sur la terre?

« MARGUERITE. »

Olympe regarda Loudéac en lui rendant cette lettre.

Deux grosses larmes roulaient sur les joues parcheminées du vieillard.

— Bon ! fit Olympe avec ironie, je crois, Dieu me pardonne, que la bosse de la paternité vous pousse en ce moment, mon oncle!...

Et elle se mit à rire aux éclats.

V

Les railleries d'Olympe ne triomphèrent pas de l'émotion de Loudéac.

Quand elle vit que le vieillard larmoyait toujours, elle lui dit :

-- Vous voyez bien, mon oncle, mainte-

nant que vous êtes père de famille, qu'il faut que vous restiez ici.

— Pourquoi? demanda le pilote.

— Mais, dame! pour recevoir votre petite-fille qui arrive à Saint-Malo le mois prochain.

— Ah! c'est juste, fit-il.

Et il se remit à lire la lettre de sa fille morte.

— Il est complètement gâteux, se dit Olympe.

Et elle cessa de le railler.

Une heure après, elle était en route pour Dol, adressait un télégramme à Tom, ce groom intelligent que nous avons déjà vu; demandait un coupé-lit et prenait l'express de Paris, où elle arrivait douze heures après, c'est-à-dire vers dix heures du soir.

Tom l'attendait à la gare.

En route, Olympe avait beaucoup réfléchi.

Et on aurait pu résumer ses réflexions par le monologue suivant :

« Décidément, me voici toute seule. Je n'avais plus qu'un complice en qui je pouvais avoir confiance, mais ce complice est devenu idiot tout d'un coup, c'est Loudéac.

« Je gage que Loudéac n'a jamais eu de fille, et que toute cette fable est l'œuvre de ce démon se nomme Cartahut.

« Allons ! il faut que je me défende toute seule ! Eh bien ! cet isolement me plaît...

« Et Cartahut n'a pas encore eu raison de moi.

« D'ailleurs, puisque décidément c'est le tour de Loudéac, j'ai le temps de parer le coup. »

Tom arrivait au-devant de sa maîtresse avec une poignée de nouvelles.

Le jeune drôle, fort intelligent du reste et en possession de la confiance de sa maîtresse, n'avait point perdu son temps pendant l'absence d'Olympe.

Il avait tenu compte jour pour jour des événements qui pouvaient l'intéresser et il était au courant de tout.

Olympe prit un modeste fiacre à quatre places et fit à Tom l'honneur de le faire asseoir dedans auprès d'elle.

Puis, quand le sapin roula vers la rue de la Ville-l'Evêque :

— Voyons, dit-elle, que s'est-il passé depuis mon départ ?

— Madame a appris la mort de M. le vicomte, je suppose ? dit Tom.

— Certainement.

— On lui a fait de fort belles funérailles.

— Ah !

— Il y a même des gens qui se sont étonnés que madame ne fût point venue. Mais, en y réfléchissant, on a trouvé cela fort naturel.

— Ah ! vraiment ? fit Olympe.

— Du moment où M. le vicomte était mort chez sa maîtresse, madame, qui était sa femme légitime, ne pouvait pas, sans manquer à sa propre dignité...

— C'est bien, dit Olympe. Après ?

— Il s'est passé de singulières choses chez la maîtresse de M. le vicomte depuis le départ de madame.

— Voyons ?

— C'est une femme fort chic, cette Mousse-line.

— En vérité !

— Elle a crânement tiré un coup de pistolet au comte russe Paul K...

— Comment sais-tu cela ?

— Je suis au mieux avec Aglaé, la femme de chambre.

— Ah ! ah !

— C'est elle qui m'a tout dit.

— Et le comte est-il mort ?

— Non, il en est guéri ou à peu près.

— Et il est toujours chez Mousseline ?

— Non pas, il en est parti ce matin, à l'arrivée de Mousseline, qui était en voyage depuis quatre jours.

Olympe fit un brusque mouvement de surprise.

— Tu es fou, dit-elle.

— Pourquoi cela, madame?

— Mousseline n'a pu revenir à Paris.

— Elle est arrivée ce matin.

— C'est impossible.

— C'est la vérité, madame.

— Tu dois te tromper...

— Je me trompe si peu que j'étais chez elle, causant avec Aglaé, quand elle est arrivée.

Olympe était stupéfaite.

Mousseline n'était donc pas morte comme Loudéac l'avait supposé?

— Et tu l'as vue? fit-elle encore.

— Comme je vois madame.

Olympe ne répondit pas.

Elle était tombée subitement dans une rêverie profonde, que Tom respecta.

Il y a loin, surtout avec un fiacre, de la gare Montparnasse à la rue de la Ville-l'Evêque.

Il s'écoula trois grands quarts d'heure avant que M^{me} de Gonidec ne franchît enfin le seuil de son hôtel.

— Tom, dit-elle alors, renvoie cette abominable charrette et fais atteler le coupé; tu conduiras.

— Madame ressort?

— Oui, dit Olympe.

Elle monta dans sa chambre, changea de linge, mit un peu d'ordre dans sa coiffure, s'enveloppa d'un grand manteau et redescendit.

Le coupé était en bas du perron.

— Où va madame? demanda Tom, qui était sur le siège.

— Chez Mousseline, répondit Olympe.

Le coupé partit.

Quelques instants après, Olympe arrivait à la porte du petit hôtel de Mousseline.

Il y avait de la lumière au rez-de-chaussée.

— Elle est chez elle sans doute, pensa Olympe, et je vais donc enfin savoir...

Elle sonna d'une main fiévreuse.

Ce fut Aglaé qui vint ouvrir.

— Ah! dit la femme de chambre, qui connaissait Olympe de vue, c'est la femme de Monsieur.

Et des larmes lui vinrent aux yeux, au souvenir de M. de Gonidec.

Olympe entra d'un pas rapide.

— Où est ta maîtresse ? dit-elle.

— Madame est partie ce soir.

— Partie !

— Ah ! dame ! elle n'a pas passé longtemps à Paris.

— Ainsi donc elle est arrivée ce matin ?

— Oui, madame.

— Tu l'as vue ?

— Certainement je l'ai vue.

— Elle est repartie ce soir ?

— Oui, dit Aglaé, et je crois bien qu'elle a tout à fait perdu la tête.

— Que veux-tu dire ?

— Madame l'a vue en Bretagne ?

— Certainement.

— Alors elle a su que M^{me} Mousseline avait tiré un coup de pistolet au comte Paul ?

— Sans doute.

— Eh bien ! acheva Aglaé, le comte Paul n'est pas mort.

— Je le sais.

— Et M^{me} Mousseline est partie avec lui ce soir.

— Oh ! c'est impossible !

— C'est la pure vérité, madame, et il paraît que la haine est le commencement de l'amour

— Plait-il ?

— M^{me} Mousseline est folle du comte; elle lui a demandé pardon à genoux, et ils sont partis pour aller passer une lune de miel au bord du Rhin.

Olympe jeta un cri de rage.

Elle était venue pour avoir la solution d'une énigme, et l'énigme se compliquait...

VI

Le départ précipité de Mousseline, emmenant avec elle le comte Paul dont elle était folle, avait dit Aglaé, n'était pas le seul étonnement qui fût réservé à Olympe.

¹ Le lendemain, elle eut une bien autre surprise:

Elle reçut la visite de Ragoulin.

Le bonhomme était bien un peu triste encore, mais il était parfaitement calme.

Il venait annoncer à Olympe, dont il avait appris le retour, que le mariage de sa fille, rompu d'abord, se trouvait renoué.

Or, on le sait, Olympe était la marraine de M^{lle} Ragoulin.

Olympe l'écouta, et, tout en l'écoutant, elle le regardait.

Ragoulin était vivant, Ragoulin paraissait même assez content de son sort.

Le prince ne s'était donc pas vengé ?

Olympe se prit alors à le questionner.

— Voyons, Ragoulin, lui dit-elle, maintenant que vous voilà à Paris, vous devez être désensorcelé, j'imagine.

Il la regarda et lui dit :

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Vous êtes revenu de Bretagne ?

— Hier matin.

— Et vous avez vendu Lorgerie au prince Tuhatrac ?

— Oui.

— Eh bien ! êtes-vous suffisamment convaincu que Cartahut et Tuhatrac ne font qu'un ?

— Je ne suis pas convaincu du tout, madame.

Et Ragoulin prononça ces paroles avec un accent de bonne foi auquel Olympe se méprit, en dépit de sa perspicacité.

— Cependant, reprit-elle, il s'est passé des choses étranges là-bas.

— Ah ! fit Ragoulin.

— Dans votre maisonnette au bord de la mer.

— Ah ! reprit Ragoulin, vous savez ?

— Je sais tout.

— Alors vous êtes plus avancée que moi, madame.

Ragoulin avait un air si naïf que M^{me} de Gonidec s'y trompa encore.

— Que savez-vous donc ? fit-il.

— Dites-moi d'abord ce que vous savez, vous, Ragoulin prit un air de mystère :

— La princesse avait une sœur, dit-il.

— Bon ! fit Olympe.

— Une sœur plus belle et plus jeune qu'elle.

— Et dont vous étiez amoureux ?

— Hélas !

— Eh bien ! cette sœur...

— Le prince avait conçu pour elle une passion sincère. Ce sont des sauvages, ces Russes.

— Vous persistez donc à le croire Russe ? fit Olympe avec un geste d'impatience.

— Mais sans doute.

— Soit, continuez...

— Donc, reprit Ragoulin, cette sœur était venue voir la princesse à l'insu du prince.

— Et, complice innocent de la princesse, vous l'aviez cachée dans la maisonnette ?

— Justement.

— Eh bien ! que s'est-il passé ?

— Chaque soir j'accompagnais la princesse et nous revenions ensemble.

— Bon !

— J'avais même placé auprès de sa sœur une Normande, la femme de mon fermier d'Avranches.

— Après ? dit Olympe.

— Il y a trois jours, continua Ragoulin, la princesse m'a renvoyé et m'a dit :

— Je passerai la nuit auprès de ma sœur ; revenez me chercher demain au petit jour.

— Et vous êtes revenu ?

— Non.

— Comment cela ?

— En rentrant le soir, j'avais soif ; je suis allé dans la salle à manger et j'ai avalé un grand verre de vin qui m'a paru un peu amer.

Je ne sais pas ce que contenait ce vin, mais je me suis endormi et ne me suis éveillé que le lendemain à neuf heures et demie du matin.

Naturellement, la princesse était revenue sans moi.

Le prince était déjà parti pour la chasse.

La princesse m'a dit :

— Vous avez bien fait de ne pas venir.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il s'est passé tout un drame là-bas.

Et comme je la regardais, elle a ajouté :

— Le prince sait tout. Ma sœur est partie, mais elle tient à vous remercier. Vous la retrouverez à Paris.

— Alors, dit Olympe, vous n'avez pas eu la fantaisie d'aller faire un tour à la maisonnette ?

— Pour quoi faire, puisqu'elle n'y était plus ?

D'ailleurs, ajouta Ragoulin, nous avions signé la veille, le prince et moi, l'acte de vente de Lorgerie, et j'avais reçu une lettre de ma femme me rappelant à Paris.

— Alors, vous êtes parti ?

— Oui.

— Et avez-vous eu des nouvelles de la sœur de la princesse ?

— Non, pas encore.

— C'est bien, dit Olympe. Je vois que vous savez aussi bien que moi ce qui s'est passé.

Ragoulin avait joué son rôle à ravir.

Olympe s'y était même trompée un moment.

Mais Olympe ne faisait jamais longtemps fausse route.

Et, quand Ragoulin fut parti, elle se dit :

— De deux choses l'une : ou le prince a pardonné à Ragoulin qui sait tout et consent maintenant à le servir;

Ou Ragoulin ne sait rien, en effet, et la combinaison de la femme empoisonnée ayant échoué, Cartahut en cherche une autre.

Cela recule d'autant mon heure.

Olympe passa quarante-huit heures à Paris, cherchant la solution de ce problème insoluble qui était la fuite précipitée de Mouseline.

Et comme le problème restait intact, elle se dit :

— Après tout, je ne crains pas Mousseline ; si elle n'est pour moi, elle ne saurait être contre moi ; je ne crains que Cartahut !

A Cartahut, donc !

Et Olympe reprit le chemin de la Bretagne.

Seulement, cette fois, elle emmenait Tom avec elle.

C'est toujours le soir que les express qui emmènent le plus de monde partent de Paris.

Olympe prit un coupé et envoya Tom dans un autre compartiment.

Elle fut seule jusqu'à Chartres.

Mais, à cette station, la portière s'ouvrit et un voyageur entra.

Olympe était à moitié endormie.

Elle avait tiré le rideau sur la lampe et le voyageur était plongé dans une demi-obscurité.

Elle ne fit donc aucune attention au nouveau venu, et ne tarda pas à se rendormir.

Quand elle ouvrit enfin les yeux, le convoi roulait entre Vitré et Rennes.

Il était grand jour et le soleil pénétrait dans le waggon.

Alors Olympe tourna les yeux vers son compagnon nocturne.

A son tour, celui-ci dormait.

Il dormait le visage découvert, et Olympe put le voir tout à son aise.

C'était un jeune homme, presque un adolescent.

Dans le sommeil, il était d'une beauté remarquable, si remarquable même que M^{me} de Gonidec en tressaillit par tout son être.

Sa mise était celle d'un jeune homme du meilleur monde.

Une de ses mains dégantée, blanche, allongée, aux ongles roses, portait à l'annulaire une bague à chaton armorié. A coup sûr il était gentilhomme.

Et quand, s'éveillant enfin, il ouvrit les

yeux, il regarda Olympe à son tour et se mit à rougir comme une jeune fille.

— Veuillez me pardonner, madame, dit-il; je suis bien mal élevé, en vérité !

Sa voix était sonore et harmonieuse.

Olympe tressaillit encore, et il s'éveilla en elle comme un âpre et fougueux désir.

Olympe, on le sait, était une Messaline à ses heures, et malgré ses quarante ans sonnés, elle avait de terribles rages d'amour...

VII

Olympe parvint cependant à dominer cette émotion qui s'était si subitement emparée d'elle.

Et, ouvrant l'arsenal de ses coquetteries, elle se mit à causer avec le jeune et beau voyageur.

Celui-ci paraissait ne pas demander mieux.

La conversation roula d'abord sur des sujets fort anodins : le paysage, une vieille église gothique, les souvenirs historiques de la Bretagne furent le premier sujet.

Puis le jeune homme entra dans des détails plus personnels, plus intimes.

Il voyageait...

Pour son agrément sans doute, mais il avait un but, un but mystérieux...

Et son visage devint mélancolique.

Olympe tressaillait d'une folle ivresse en l'écoutant.

Il n'avait rien dit, et cependant il avait tout avoué.

Le bel inconnu avait un amour au cœur.

Un amour malheureux, sans doute.

Où allait-il ?

Il ne le disait pas, mais peut-être espérait-il retrouver la femme qu'il aimait.

Et Olympe oubliait, en ce moment, ses préoccupations, ses angoisses, son ambition et sa vengeance.

Olympe était déjà follement éprise de ce jeune homme qu'elle voyait depuis moins d'une heure.

M^{me} de Gonidec n'avait pas de cœur, et cependant elle avait eu des passions ardentes.

Que de fois, depuis vingt ans, avait-elle rencontré de ces hommes qui éveillent chez la femme les âcres voluptés du désir ! que de fois n'avait-elle pas dit déjà :

— Voilà un homme qui m'aimera, parce que je le veux ! •

Et Olympe, voyant le bel inconnu, venait de refaire le même serment.

Presque tous les trains s'arrêtent à Rennes, où on change de voitures pour Saint-Malo.

Cependant celui dans lequel Olympe se trouvait, allait directement à Saint-Malo, après un arrêt de vingt minutes à Rennes.

A cette station, le jeune homme descendit.

Olympe resta seule dans le coupé.

Le jeune homme courut au buffet.

Il avait laissé à sa place un portefeuille tout ouvert et de ce portefeuille une lettre s'était échappée.

Cette lettre était adressée à

MONSIEUR NICOLAS OUKARIEFF,

lieutenant aux gardes de Sa Majesté Impériale,

à Pétersbourg.

La lettre était sous enveloppe, mais l'enveloppe n'était point fermée.

— Un Russe ! dit Olympe, qui avait jeté les yeux avidement sur cette lettre.

Et un frisson lui parcourut tout le corps,

et le nom de Cartahut vint mourir sur ses lèvres.

Mais une âpre et sauvage curiosité s'empara d'elle alors.

Elle avait devant elle une quinzaine de minutes au moins.

Certainement, le jeune homme qui était allé se réconforter au buffet ne remonterait en waggon qu'après le premier coup de cloche.

Elle prit la lettre d'une main fiévreuse, la retira de son enveloppe et l'ouvrit.

La lettre était en russe.

Mais, on le sait, Olympe parlait et écrivait cette langue.

Et, la sueur au front, le cœur palpitant, elle lut :

« Mon chère frère,

Je quitte Paris dans une heure.

Mon cœur ne va pas mieux. Je te dirai même qu'il va plus mal.

Je crois que je souffrais moins à Strasbourg, et je me repens de l'avoir quitté.

Peut-être aurais-je fini par oublier.

Mais une force impérieuse, irrésistible, me poussait vers Paris.

Je voulais la revoir, respirer l'air qu'elle respirait.

Elle n'est plus à Paris.

Cet homme qu'elle suit comme une esclave, elle qui pourrait avoir un peuple à ses genoux, cet homme l'a emmenée.

Ce sauvage, qui pendait les têtes de nos Cosaques à l'arçon de sa selle, est toujours le maître absolu de sa destinée.

Elle est folle, cette femme !

Il faut, pour se faire aimer d'elle, être une manière de bête fauve altérée de sang, je le vois.

Aussi, je te le répète, dût-elle me haïr, il faut que je le tue !

Je pars ce soir. Je cours après *elle*, après *eux*.

Tu me traiteras d'insensé, soit !

Mais j'ai une bonne raison de lui chercher querelle, à cet homme.

La Russie l'a amnistié, mais je ne l'amnistie point, moi.

Notre père n'est-il pas mort au Caucase, prisonnier de l'émir Kouban ?

Peut-être que, lorsque je me serai couvert du sang de ce sauvage, Catherine m'aimera...

Je ne ferme pas ma lettre.

J'y ajouterai sans doute un post-scriptum
demain, après une nuit de chemin de fer.

Ton frère qui a l'enfer dans le cœur.

ALEXIS. »

Olympe remit cette lettre dans l'enveloppe et l'enveloppe à la place où elle l'avait prise.

Le hasard venait de lui montrer quel était cet homme dont la beauté avait déchaîné dans son âme toutes les fureurs de la passion.

Cet homme était un gentilhomme russe.

La femme qu'il aimait, c'était Catherine Mickaloff.

Le sauvage dont il parlait, c'était le prince géorgien Tuhatrac.

Et Olympe se dit :

— C'est un auxiliaire que l'enfer m'envoie !

Le coup de cloche se fit entendre, et le jeune homme monta en voiture.

Le train partit.

Olympe et Alexis Oukarieff se remirent à causer.

A mesure qu'elle parlait, la mélancolie du jeune homme paraissait se dissiper.

Le trajet de Rennes à Saint-Malo se fait en moins de deux heures.

Un peu avant la station de Dol, Olympe dit à son compagnon :

— Est-ce que vous vous arrêtez à Saint-Malo, monsieur ?

— Oui, madame.

— Plusieurs jours ?

— Oh ! certainement.

— Je suis la vicomtesse de Gonidec, poursuit Olympe, et j'habite le château de Plouesnel, à l'extrémité orientale de la baie de Cancale. Je serais fort heureuse de vous recevoir.

Alexis Oukarieff s'inclina :

— J'aurai l'honneur, madame, dit-il, d'aller vous remercier des heures charmantes que je viens de passer.

Olympe descendit à la station de Dol.

En quittant le prince russe, elle lui tendit la main :

— A bientôt, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

Et quand Olympe fut en route pour Plouesnel, elle se dit :

— Il est fort possible que cette rencontre fortuite, que ce portefeuille ouvert, cette lettre

laissée sur le coussin, cet amour violent de ce jeune homme pour Catherine, que tout cela, en un mot, soit encore une combinaison infernale de l'esprit fertile de Cartahut, mais peu m'importe !

Si l'arme est tournée contre moi, je saurai la retourner contre lui.

Je ne me suis jamais sentie plus forte que depuis que je suis seule à soutenir la lutte.

A nous deux donc, Cartahut ! Maintenant je ne tremble plus, maintenant je n'ai plus peur..

VIII

Olympe arriva donc à Plouesnel.

Il y avait juste quatre jours qu'elle était partie.

Loudéac se promenait sur la plate-forme, et il s'arrêtait de temps en temps devant la lunette d'approche braquée sur la mer.

Olympe le rejoignit.

— Ah ! te voilà, dit le vieux pilote.

Et il la regarda avec une expression d'indifférence absolue.

— Comment ! fit Olympe, c'est toute la joie

que vous me témoignez de me revoir, mon oncle ?

Le vieillard tressaillit.

— C'est que je suis très-occupé, dit-il.

— Occupé à quoi ?

— Tu le vois. J'explore la mer du regard.

— Pourquoi donc ?

— Je cherche à découvrir un navire au large.

Olympe se mit à rire.

— Est-ce que vous vous croyez déjà au mois d'août ? fit-elle.

— Non, certes.

— Alors, vous ne supposez pas, j'imagine, que le navire que vous attendez pour cette époque soit en vue des côtes déjà.

— C'est ce qui te trompe, ma fille.

— Plait-il ?

— J'ai des nouvelles depuis ton départ.

— Ah !

— Le navire qui a ma petite-fille à son bord a fait bonne route et gagné quinze jours sur sa traversée.

— Et comment savez-vous cela ?

— Par le journal l'*Océan*, de Brest, que je reçois.

Et Loudéac, rayonnant, tira un journal de sa poche et le tendit à Olympe, disant :

— Lis, ma fille, lis.

— Je m'en rapporte à vous, dit sèchement Olympe.

Loudéac ne prit garde à ce ton bref et quelque peu ironique.

— D'après mon estime, poursuivit-il, le navire ayant doublé le cap Finistère dans la nuit d'avant-hier, doit entrer ce matin même dans le port de Saint-Malo.

— Ah! vraiment?

— Quelle heure est-il?

— Dix heures.

Loudéac appliqua de nouveau son œil à la lunette.

— Ah! dit-il tout à coup, je vois une voile au nord-nord-ouest.

— Bon, dit Olympe, haussant imperceptiblement les épaules.

— Une voile! une voile! répétait Loudéac avec une joie d'enfant.

Olympe vint à son tour regarder à la longue-vue.

— Ce n'est pas un trois-mâts, dit-elle.

— Tu crois?

— C'est une frégate à vapeur.

Loudéac frappa du pied.

— C'est pourtant vrai, dit-il. Ah ça! est-ce que je n'ai plus mon œil marin?

— Si, dit Olympe, mais vous avez la tête à l'envers, et le cerveau influe sur la vue.

La frégate filait au large et s'éloignait de Saint-Malo, montant la Manche vers le nord-est.

— Voyons, mon oncle, dit Olympe, calmez donc un peu votre impatience.

— Je voudrais bien te voir à ma place...

— Oh! moi, dit froidement Olympe, je suis rompue à toutes les émotions.

Loudéac poussa un soupir.

Puis il prit le parti de s'asseoir sur le parapet de la plate-forme.

Et alors, regardant Olympe, il lui adressa la parole plutôt pour tuer le temps que pour autre chose.

— Tu arrives donc de Paris? fit-il.

— Oui, mon oncle.

— Qu'y a t-il de nouveau?

— Ah! beaucoup de choses.

— Vraiment?

— D'abord, mon oncle, vous vous êtes trompé l'autre jour.

— Comment cela?

— Mousseline n'est pas morte.

— Ah! dit Loudéac.

Et il regarda de nouveau la mer.

Mais aucune voile n'apparaissait au large et la frégate avait disparu.

Olympe poursuivit :

— Ragoulin marie sa fille.

— Bah ! ne m'avais-tu pas dit que le mariage était rompu ?

— Il est renoué, voilà tout. Et Ragoulin est le plus heureux des hommes.

Loudéac tressaillit.

— Comment cela ? fit-il.

— Le prince, c'est-à-dire Cartahut, lui a pardonné.

Loudéac tressaillit une seconde fois.

Il y avait quatre jours qu'il n'avait pas même songé une seule fois à Cartahut.

— Que me chantes-tu là ? fit-il.

— La vérité ; Cartahut a pardonné à Ragoulin.

— Eh bien ! tant mieux pour lui.

Et Loudéac retournait sans cesse à la lunette d'approche, qu'il faisait pivoter dans tous les sens sur son affût.

— Ah ! dit Olympe, cela ne vous effraye pas plus que cela, mon oncle ?

— Non.

— Laissez-moi faire un calcul, cependant.

— A ton aise, ma fille.

— Cartahut a commencé par Ramel.

— Bon !

— Continué par Kéranlou.

— Après ?

— Ensuite c'est le pauvre Gonidec qui a eu son tour.

— Maintenant, dit Loudéac avec indifférence, c'est le tour de Ragoulin.

— Je vous dis que le prince lui a pardonné.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est votre tour maintenant, mon oncle.

Loudéac tressaillit une seconde fois.

— Oh ! dit-il, je sais bien ce que je vais faire, moi.

— Ah ! fit Olympe.

— Et je lui glisserai des mains comme une anguille, à ce beau Cartahut.

— Que comptez-vous faire pour cela ?

— Il y a huit jours, poursuivait Loudéac, j'étais tout seul, et je tenais à ma peau.

— Et maintenant ?

— Maintenant je suis tellement vieux que je n'ai plus peur de mourir. Il peut me tuer si bon lui semble.

— C'est ce que vous appelez lui glisser des mains ?

Et Olympe eut un sourire ironique.

— Oui, mais il n'aura que ma vie, il n'aura pas mon bien.

— Que voulez-vous dire?

— Et j'ai un beau million quelque part.

— Et qu'en ferez-vous quand vous serez mort?

— Il est pour ma fille.

— Ah ! ah ! ricana Olympe.

— Et j'ai pris mes précautions pour qu'on ne puisse pas le lui reprendre.

— Hé ! mon oncle, dit Olympe, écoutez-moi donc un moment.

— Parle.

— Êtes-vous bien sûr que cette fille que vous attendez soit la fille de votre fille?

— Quelle bêtise !

— Moi, dit Olympe, je ne crois pas un mot de la lettre que vous avez reçue.

— Tu es folle !

— Et cette lettre serait l'œuvre de Cartahut...

Loudéac jeta un cri, et une pâleur mortelle couvrit son visage.

— Oh ! dit-il, il faut un esprit infernal comme le tien pour supposer de pareilles choses...

Olympe continuait à rire.

— Mais cela n'est pas, cela ne peut être, re-

prit Loudéac. Je le sens aux battements de mon cœur.

— Ah ! vraiment ?

— J'ai une fille de mon sang... je le sens... Ah !

— Qu'avez-vous donc, mon oncle ?

— Regarde !

Et Loudéac entraîna Olympe vers la lunette, disant avec animation :

— Regarde, regarde ! Cette fois, tu ne me diras pas que c'est une frégate.

— Assurément non, dit Olympe, c'est un *trois-mâts*.

— Et un *trois-mâts* qui court vent arrière, toutes voiles dehors, et qui dans une heure...

Loudéac s'interrompit, suffoqué par l'émotion.

Puis il fit pivoter la lunette et la braqua sur Saint-Malo.

— Que faites-vous ? dit Olympe.

— J'attends le signal.

— Quel signal ?

— Le signal du sémaphore...

Olympe, stupéfaite, regarda Loudéac et attendit qu'il voulût bien s'expliquer...

IX

Loudéac cligna de l'œil.

— Ah ! dit-il en prenant un air malin, tu ne comprends pas quel est le signal que j'attends ?

— Non, dit Olympe.

— Eh bien ! écoute. C'est un trois-mâts qui va entrer dans le port de Saint-Malo.

— Sans doute. Eh bien ?

— Mais tous les trois-mâts se ressemblent.

— Peu ou prou, dit Olympe.

— Et, malgré cette lunette, il m'est impossible de lire son nom sur la coque de celui-ci.

— Bon !

— Le sémaphore, lui, est mieux informé.

— Naturellement.

— Et si c'est bien le trois-mâts que j'attends, le sémaphore va me faire un signal.

— A vous, mon oncle ?

— A moi.

Et Loudéac prit un air naïvement important.

— Peste ! dit Olympe.

— Je suis allé à Saint-Malo hier soir, et j'ai mis un joli billet de cinq cents francs dans la main du gardien du sémaphore.

Olympe se mit à rire.

— Il n'est rien de tel qu'une passion nouvelle, dit-elle, pour rendre les gens généreux. Décidément, mon oncle, vous avez la bosse de la paternité.

Mais Loudéac ne répondit pas à cette raillerie.

Loudéac jeta un cri de joie.

Le sémaphore venait de faire le signal convenu.

Et Loudéac s'écria :

— C'est le trois-mâts ! le mien ! celui que j'attendais.

— Prenez garde, dit Olympe, voilà que vous devenez rouge comme un homard cuit. Vous allez avoir un coup de sang, mon oncle.

— Oh ! répondit-il, on ne meurt pas de joie.

Et il se précipita hors de la plate-forme.

Il courait si vite que M^{me} de Gonidec avait peine à le suivre.

— Mais où allez-vous donc ? disait-elle.

Loudéac ne lui répondit pas.

Loudéac criait :

— Attetez vite la calèche ! attetez !

Olympe le rejoignit dans la cour de Plouesnel.

— Vous allez donc à Saint-Malo ?

— Mais sans doute, répondit-il ; je veux être là quand le navire entrera dans le port.

— Ma foi ! dit Olympe, c'est trop drôle de voir une vieille canaille comme vous prendre ainsi la paternité au sérieux. Je suis un peu lasse, mais n'importe ! je vais avec vous, mon oncle.

Loudéac pleurait et riait.

Dix minutes après, Olympe et le vieux pilote étaient en route pour Saint-Malo.

Et le bonhomme était si impatient qu'à toute minute il s'écriait :

— Mais ces chevaux sont donc des rosses ? ils ne marchent pas.

Olympe, de son côté, murmurait :

— Décidément, il est complètement gâteux.

Cependant Tom, qui était monté sur le siège, fouettait ses petits chevaux à tour de bras, et en moins d'une heure, Olympe et Loudéac entraient à Saint-Malo.

Loudéac, en descendant de voiture, avait retrouvé ses jambes de quinze ans.

— Prenez garde, mon oncle, disait Olympe, vous allez vous jeter par terre. Si j'avais su, je vous aurais mis un bourrelet.

Ils arrivèrent sur le port.

Alors Loudéac aperçut le trois-mâts en rade.

Il avait cargué ses voiles et mis en panne.

— Eh ! mon oncle, dit encore Olympe, vous vous êtes trop pressé, en vérité ; le trois-mâts attend la marée pour entrer ; nous avons deux heures devant nous.

Loudéac frappait du pied avec impatience.

— Allons donc nous reposer un peu à l'hôtel de Paris, dit Olympe.

Loudéac soupira.

— J'aime mieux te montrer sa maison.

— Quelle maison ?

— La maison que je lui ai louée.

— A votre petite-fille ?

— Oui.

— Vous ne comptez donc pas l'avoir auprès de vous à Plouesnel ?

— C'est-à-dire, répondit Loudéac, que je veux venir demeurer avec elle ici.

— Mais il est fou ! murmura Olympe.

Et elle se remit à le suivre.

Loudéac avait, en effet, loué une maison :

Une maison toute neuve, auprès des remparts, et meublée avec un goût exquis par un armateur qui venait de faire fortune et s'en allait habiter Paris.

Or, non-seulement la maison était meublée, mais il s'y trouvait déjà des domestiques retenus par le vieux pilote :

Une cuisinière, une femme de chambre, un domestique mâle...

Olympe, toujours dédaigneuse, parcourut la maison.

Loudéac avait fait un bout de toilette, et toutes ses croix étrangères s'étaient sur une rosette multicolore à la boutonnière de sa longue redingote bleue.

Quand ils eurent visité la maison, que Loudéac eut donné ses ordres, ils s'en retournèrent par la ville.

Saint-Malo est tout petit.

On en a bientôt fait le tour.

Et Olympe, en s'en allant de rue en rue, avait un but aussi. Elle espérait revoir le bel étranger, l'adorateur malheureux de la princesse Catherine Mickaloff.

Mais sans doute le prince russe réparait par une longue sieste les fatigues d'une

nuit de voyage, car Olympe ne le rencontra point.

Enfin, l'heure de la marée arriva.

— Allons au port, dit Loudéac, qui marchait toujours aussi rapidement.

Une demi-heure après, le trois-mâts rentrait dans le bassin.

Alors Loudéac dit à Olympe :

— Nous allons nous rendre à bord, n'est-ce pas ?

— Comme vous voudrez, mon oncle.

Ils montèrent dans un canot et accostèrent le navire, tandis qu'une foule toujours curieuse de ces sortes de spectacles s'amassait sur le quai.

Loudéac s'élança sur l'échelle de tribord avec une agilité toute juvénile.

Au milieu des marins et des passagers qui encombraient le pont, il y avait une jeune fille vêtue de noir et coiffée d'un chapeau de paille.

Le cœur de Loudéac battait à rompre sa vieille poitrine. Suffoqué par l'émotion, il s'arrêta au haut de l'échelle, murmurant :

— Où est-elle ? où est-elle ?

La jeune fille s'élança vers lui les bras ouverts :

— Ah ! dit-elle, vous êtes mon père.

Olympe, demeurée derrière Loudéac, le regardait de cet œil clair et froid qui ne laisse échapper aucun détail.

La jeune fille pouvait avoir seize ans.

Elle était belle comme le sont presque toutes les créoles, et elle s'était suspendue au cou de Loudéac avec un tel élan que M^{me} de Gonidec s'y trompa.

— Ah ça, murmura-t-elle, me serais-je donc trompée ? Et Cartahut ne serait-il pour rien dans cette aventure ?

Mais Olympe ne devait pas douter longtemps.

Quelques minutes après, la petite-fille de Loudéac descendait dans le canot, et le canot se dirigeait vers le quai, emportant la créole, le vieux pilote et Olympe.

Alors celle-ci aperçut sur le quai le beau gentilhomme russe, son compagnon de voyage.

Il était là comme par hasard.

Mais il regardait la jolie créole.

Et la créole le regardait.

— Je suis fixée, se dit Olympe. Allons ! le tour de Loudéac est venu, et j'ai du temps devant moi, il s'agit de bien l'employer...

Et elle rendit avec un sourire le salut respectueux que lui adressait Alexis Oukarieff.

X

Huit jours se sont écoulés.

Le soleil vient de se coucher en mer dans un linceul de pourpre et d'or.

La soirée est tiède. La brise qui vient du large est parfumée de senteurs marines.

Tout est calme.

Une barque glisse sur la baie de Cancale, le cap sur le rocher de Plouesnel.

Cette barque porte deux hommes :

L'un qui est assis à la barre et manœuvre la voile, l'autre qui se tient debout à l'avant, les yeux fixés sur le vieux manoir.

Une forme blanche lui apparaît en haut de la plate-forme ; c'est une femme.

Et cette femme, on le devine, c'est Olympe.

Comme on a déjà deviné sans doute que ce jeune homme qui se tient debout, tandis que l'embarcation glisse à l'aide des rames, est le jeune gentilhomme russe Alexis Oukarieff.

La barque approche rapidement.

Déjà elle n'est plus qu'à quelques encablures des rochers.

Alors la forme blanche disparaît de la plate-forme.

— Elle va venir à ma rencontre, se dit Oukarieff.

Et il lui passe comme un nuage sur le front.

Enfin la barque vient s'échouer sur le sable entre deux rochers.

Alexis saute lestement à terre :

— Attendez-moi ici, mon brave homme, dit-il au pêcheur qui l'a conduit.

Puis il se met à gravir le petit sentier taillé en zigzags dans la falaise et qui monte jusqu'à Plouesnel.

Et tout en cheminant, Alexis Oukarieff murmure :

— Le prince m'a donné là une singulière mission ; je dois jouer le rôle de séducteur, et voici que je suis à moitié séduit.

Cette femme a produit sur moi une impression étrange et bizarre ; l'aimerais-je donc ?

Alexis monte toujours.

Tout à coup la forme blanche apparaît dans le sentier au-dessus de sa tête :

C'est Olympe.

Olympe descend d'un pas léger.

Elle vient à la rencontre d'Alexis.

Et comme le jeune homme un peu ému la salue, elle lui tend la main et lui dit :

— Je craignais que vous ne vinssiez pas.

— Oh ! madame... avez-vous pu croire...

— Les amoureux ont si peu de mémoire...

Et elle regarda Alexis d'un air doucement railleur.

Puis le prenant par la main :

— Venez avec moi, dit-elle, je veux vous faire voir un endroit charmant.

— Où donc ?

— C'est une grotte taillée là-bas, dans la falaise ; j'y ai bien souvent passé de longues heures à contempler la mer.

— Allons ! dit Oukarieff.

Olympe lui fait abandonner le sentier qui monte à Plouesnel.

Ils prennent une sorte de petit escalier taillé dans le roc et qui court au flanc de la falaise.

Au lieu de monter, ils descendent.

La mer est basse. Tous les rochers de la côte sont à découvert.

Au bas de l'escalier, Olympe a pris un sentier qui court sur les roches couvertes d'al-

gues et encore humides des baisers de la haute mer.

C'est l'affaire de quelques minutes.

Ils arrivent à l'entrée de la grotte.

Elle est humide aussi, car la mer la visite deux fois par jour.

— Asseyons-nous là et regardons la mer, dit Olympe.

Et Alexis s'asseyait auprès d'elle, tenant toujours dans la sienne la petite main d'Olympe.

Il n'est pas nuit encore, mais la brume du soir commence à monter à l'horizon.

La mer monte aussi.

Mais elle monte lentement, sans bruit, recouvrant un à un les rochers qui tout à l'heure étalent à sec.

Alexis est ému, il garde le silence.

— Eh bien ! dit Olympe, souffrez-vous toujours ?

Alexis tressaille.

— Aimez-vous toujours cette femme ?

— Catherine ?

— Oui.

Alexis ne répond pas.

— Pauvre ami, reprend Olympe, je voudrais pourtant vous guérir.

Alexis soupire et se tait.

— Elle est donc bien belle, cette femme...

Et Olympe parle d'une voix tremblante.

Tout à coup Alexis la regarde fixement :

— Moins belle que vous, dit-il.

— En vérité !

Et le sourire railleur d'Olympe reparait.

— Et si je ne l'aimais plus ? continue Alexis, qui semble faire appel à toute son audace.

— Oh ! dit Olympe, on ne se guérit pas aussi vite du mal d'amour, mon pauvre ami.

— A moins qu'on n'aime tout à coup une autre femme.

— Vraiment !

— Je n'aime plus la princesse, dit encore Alexis.

— Bah !

— Et j'aime une autre femme...

— En vérité !

Et Olympe paraissait émue de nouveau.

— Et cette femme, acheva Alexis Oukarieff d'une voix tremblante, c'est vous.

Olympe ne répondit pas.

Il se mit à genoux devant elle et répéta :

— Oui, madame, je vous aime.

Tout à coup elle eut un éclat de rire.

— Vous m'avez fait votre déclaration, dit-elle. Maintenant, à votre tour, écoutez-moi.

Et comme il la regardait stupéfait, elle continua :

— Mon bon ami, soyez donc franc avec moi, et cessons de jouer l'un et l'autre une abominable comédie.

— Madame...

— Vous n'aimez pas la princesse Mickaloff...

— Je ne l'aime plus.

— Soit. Mais je serais tentée de croire que vous ne l'avez jamais aimée.

— Oh ! par exemple...

— Vous ne m'aimez pas davantage...

— Je vous jure...

— Mais vous servez fidèlement, en cela, le prince Tuhatrac.

Alexis pâlit affreusement et un cri lui échappa.

— Mon bel ami, poursuivit Olympe qui redevint calme et froide, on vous fait jouer auprès de moi le rôle de don Juan. Mais ce rôle n'est pas à votre taille. Vous êtes tout au plus Chérubin.

— Madame...

Et Alexis, en parlant, avait des larmes dans les yeux et des sanglots dans la voix.

— Vous dites que vous m'aimez ? poursuivit Olympe.

— Je vous le jure.

— Et me jurez-vous aussi que c'est le hasard qui nous a réunis dans le waggon du chemin de fer?

Alexis hésita à répondre.

— Vous vous taisez, dit Olympe.

Il balbutia quelques mots inintelligibles.

— Voyons, parlez, fit-elle d'un ton impérieux.

Alors Alexis se jeta à genoux.

— Madame, dit-il, je suis un grand coupable.

— Ah! vous en convenez?

— Et je mérite votre colère, votre haine, votre mépris.

— Vous avouez donc que vous ne m'aimez pas?

— Je ne vous aimais pas hier encore.

— Et... maintenant?

— Maintenant je voudrais vivre ou mourir avec vous.

— Ah! ah! fit Olympe toujours railleuse.

Il était à genoux devant elle, tournant le dos à la mer qui montait toujours.

— Vivre avec moi est impossible, dit-elle enfin, mais mourir est plus facile...

Il la regarda.

— Que voulez-vous dire? balbutia-t-il.

— Retournez-vous, fit-elle.

Alexis se retourna et jeta un cri.

Les rochers à fleur d'eau tout à l'heure avaient disparu.

Disparu aussi le sentier qu'ils avaient suivi pour arriver jusqu'à la grotte.

La mer montait lentement, mais sans cesse...

Et Olympe eut un éclat de rire strident :

— Ah! dit-elle, Cartahut aura une belle vengeance; mais il y perdra celui dont il avait fait son instrument.

Allons! monsieur, si vous êtes chrétien, exclama-t-elle, faites votre prière, car' ce n'est pas la mer qui monte, c'est la mort...

— Eh bien! mourons! s'écria Alexis Oukarieff avec enthousiasme.

Et il prit Olympe dans ses bras.

XI

Alexis Oukarieff eut un geste d'effroi.

— Ah! ah! dit Olympe en ricanant, vous avez cru, mon bel ami, que j'étais une femme

ordinaire, une créature naïve qui se laisserait prendre au charme de votre voix, à la beauté féminine de votre visage, à l'arsenal de vos séductions de don Juan moderne.

Alexis, stupéfait, regardait monter la mer.

Olympe poursuivit :

— Il y avait pourtant du vrai dans tout cela. Je me suis mise depuis longtemps au-dessus des règles et des préjugés de la vie sociale.

Femme par le hasard, j'ai l'âme virile et les passions d'un homme.

Le jour où je vous ai vu pour la première fois, je me suis juré que vous m'aimeriez, car je vous aime, moi.

— Vrai ! fit-il en poussant un cri de joie.

— C'est parce que je t'aime, poursuivit-elle, que je veux que tu meures avec moi.

Ah ! continua-t-elle d'une voix sourdement ironique et néanmoins passionnée, ah ! tu t'es fait l'instrument d'un misérable qui croit avoir à exercer contre moi et tous ceux qui m'entourent je ne sais quelle ténébreuse vengeance.

Eh bien ! je vais te briser, instrument, et tu mourras dans mes bras...

La mer montait encore et toujours.

— Regarde bien, dit Olympe; tout moyen de sortir d'ici est désormais impossible.

Depuis longtemps, le chemin que nous avons suivi pour venir a disparu sous les flots.

Tout à l'heure la mer était calme. Mais le vent commence à souffler du large, et dans quelques minutes les vagues couronnées d'écume viendront se briser contre les rochers.

— Je me jetterai à la nage et je vous sauverai, dit le jeune homme avec un sombre enthousiasme.

— Nous serions brisés contre les pointes des rochers; et mourir pour mourir, dit-elle, je ne veux pas être défigurée...

Ah! tu m'as fait ta confession! ah! tu m'aimes à présent...

— Oui, je vous aime, répondit-il en la prenant dans ses bras.

— Crains-tu donc de mourir avec moi?

— Non. Mais ce serait si bon de vivre...

— Il est trop tard, dit Olympe.

Et elle lui donna un baiser furieux.

Alexis frissonna jusqu'à la moelle des os.

— Oh! dit-il, je comprends maintenant pourquoi le prince vous hait.

— Ah! tu le comprends?

— Oui, car il a dû vous aimer avec fureur, avec rage... comme je vous aime...

Elle eut un rire strident.

— Oh ! jadis, fit-elle, il serait mort avec joie dans mes bras.

— Comme je veux y mourir, dit Alexis.

— Tu ne regretteras pas la vie ?

— Non, si la mort me surprend dans vos bras.

Olympe regardait la mer.

Ses prévisions se réalisèrent. Le vent commençait à souffler et les vagues se couronnaient d'écume.

— Nous avons encore une heure à vivre, dit-elle.

— Une heure qui peut être un siècle de bonheur et de volupté.

La grotte avait une certaine profondeur et elle était tapissée d'algues marines.

Olympe l'entraîna au fond de la grotte.

— Viens, dit-elle; en attendant les baisers de mort de la mer, nous serons là comme sur un lit de mousse.

— Oh ! je vous aime... je vous aime... murmura-t-il éperdu.

Elle lui donna un baiser brûlant :

— Moi aussi, dit-elle,

.

Et la mer montait.

Les vagues toutes blanches arrivaient maintenant se briser au pied de la falaise avec un bruit semblable à celui du canon.

La nuit était noire.

Le ciel, clair tout à l'heure, s'était couvert de nuages, et à cette journée calme et sereine succédait brusquement une nuit pleine de tempêtes.

Olympe et Alexis Oukarieff étaient au bord de la grotte.

— Comme c'est beau ! dit-elle.

— Oh ! répondit-il en couvrant ses mains de baisers, je veux bien mourir à présent ; que m'importe la mort, puisque j'ai le ciel dans le cœur ?

Il abaissa les yeux vers l'endroit où, deux heures auparavant, il avait laissé le canot et le pêcheur.

— Le pauvre diable se sera noyé, dit-il.

— Ne crains rien, dit Olympe, il a repris la mer à temps, et maintenant il est au large.

— Eh bien, tant mieux pour lui, dit Alexis.

Et il appuyasa tête sur les genoux d'Olympe, répétant :

— Je t'aime, oh ! je t'aime...

— L'heure marche, dit-elle; dans quelques minutes la mer entrera ici.

— Encore un baiser, alors? fit-il.

Elle passa ses deux bras autour de son cou.

— Tu n'as donc plus peur de mourir? dit-elle.

— Oh! non.

— Et si, par un miracle, nous parvenions à nous sauver...

— Non, dit-il, le miracle est impossible; je le vois bien.

— Et puis, dit Olympe en riant, Dieu ne fait plus de miracles depuis longtemps. On les lui contestait.

— Ah! maintenant que tu es à moi, fit-il encore, j'aime mieux mourir...

— Vrai?

Et elle le reprit dans ses bras et le brûla de nouveau de ses baisers.

La mer n'était plus qu'à quelques pieds de la grève.

Une lame énorme vint se briser contre la falaise et rejaillit jusque sur les pieds d'Olympe et d'Alexis.

— Voici la mort! fit-il avec un sombre enthousiasme. Olympe, je t'aime.

Olympe leva les yeux au-dessus d'elle.

Puis elle se mit à rire,

— Puisque Dieu ne fait pas de miracles, dit-elle, je veux en faire un, moi.

— Elle a le délire, murmura Alexis. Olympe... Olympe... Donne-moi un dernier baiser...

— Un baiser, soit, dit-elle, mais pas le dernier...

Et comme il la regardait et pensait que sa raison s'égarait aux approches de la mort, une corde pendit tout à coup devant la grotte;

Une corde à nœuds que Tom venait de fixer à un anneau de fer attaché au parapet de la plate-forme de Plouesnel.

Et Olympe, regardant Alexis, lui dit :

— Cher imbécile ! as-tu donc pu croire que je te laisserais mourir, maintenant que tu m'aimes et que j'en suis sûre ?

Moi aussi je fais des miracles.

Alexis jeta un cri de joie.

— Prends la corde à deux mains, dit-elle, et ne la lâche pas, car alors, par exemple, il n'y aurait plus que Dieu qui pourrait nous sauver, et Dieu ne se mêle pas de nos affaires.

Ce disant, elle noua ses deux bras au cou d'Alexis, à qui l'ardent désir de vivre revint aussitôt.

Sous son apparence frêle et délicate, Alexis Oukarieff avait des nerfs et des muscles d'acier.

Il saisit la corde à deux mains et il se mit à grimper, emportant Olympe sur ses épaules.

Il était temps.

La mer entraînait maintenant dans la grotte et couvrait cette couche d'algues sur laquelle tout à l'heure Olympe et le jeune Russe se tenaient enlacés.

L'ascension fut lente et pénible.

Plus d'une fois Alexis sentit ses forces l'abandonner.

Mais Olympe lui mettait un baiser sur le front et disait :

— Courage ! là-haut, c'est le salut... là-haut, c'est la vie...

— Là-haut, c'est l'amour ! disait l'enfant affolé.

Et il montait toujours.

Tout à coup deux bras vigoureux le saisirent et l'enlevèrent.

C'était Tom qui venait de le prendre sous les bras, et le hissait, lui et Olympe, sur le parapet.

Alors Olympe jeta un cri de triomphe.

— Cartahut ! Cartahut ! dit-elle, tu n'avais pas prévu ce dénouement.

Et comme une tigresse enamourée, elle couvrit de baisers furieux Alexis Oukarieff épuisé de fatigue et qui murmurait :

— Maintenant, je ne veux pas mourir!

XII

Olympe galopait à travers la plaine et Tom la suivait.

C'était la première fois depuis huit jours que la châtelaine de Plouesnel sortait de son vieux manoir.

Depuis huit jours elle y avait vécu enfermée avec Alexis Oukarieff.

Il est vrai que Tom avait, pendant ce temps, couru le pays.

Il était allé à Saint-Malo prendre des nouvelles de Loudéac.

Il avait flâné aux environs de Lorgerie pour savoir ce que devenaient le prince Tuhatrac et la princesse Catherine Mickaloff.

Loudéac était presque tombé en enfance.

Il vivait avec sa petite-fille et s'en montrait jaloux comme d'une maîtresse.

Le prince et Catherine vivaient à Lorgerie comme de bons gentilshommes campagnards.

Le premier allait à la chasse.

La seconde faisait force promenades à cheval.

Olympe était au courant de tout cela et se disait :

— Le feu couve, nous verrons bientôt l'incendie.

Or, pour que M^{me} de Gonidec eût ainsi quitté un soir Plouesnel, en y laissant son jeune amant, il fallait une raison impérieuse.

Après s'être enivrée de volupté, après avoir passé huit jours, la belle tête d'Alexis posée sur ses genoux, Olympe s'était dit :

— Je veux pourtant savoir ce que devient Cartahut.

Et elle était montée à cheval, et, suivie de Tom, elle avait pris la route de Lorgerie.

Elle n'eut que la moitié du chemin à faire.

A l'angle d'un chemin bordé d'aubépines, elle rencontra le prince.

Tuhatrac était à pied, un fusil sur l'épaule, suivi d'un magnifique pointer orangé.

— Bonjour, chère voisine, lui dit-il.

— Bonjour, prince, répondit-elle.

Elle jeta sa bride à Tom, se laissa glisser de sa selle, et, relevant la jupe de son amazone, elle prit le bras du prince.

— Puisque je vous trouve, dit-elle, causons donc un peu, mon cher prince.

— Volontiers, répondit Tuhatrac.

Et ils allèrent s'asseoir au revers d'un fossé qui était couvert d'un épais gazon.

— Que devient donc monsieur votre oncle ? demanda alors Tuhatrac.

— Ce pauvre Loudéac est à moitié fou, répondit Olympe en riant.

— A son âge ?

— La folie est de tous les âges, prince.

— Au fait, madame, vous avez raison. Et en quel consiste sa folie ?

— Il croit avoir une fille.

— Plait-il ?

Et le prince regarda Olympe d'un air étonné. Olympe reprit :

— Je croyais que vous saviez quelque chose de cette aventure.

— Vous m'en donnez la première nouvelle.

— En vérité !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Alors, écoutez.

Et Olympe, riant toujours, raconta à Tu-hatrac l'histoire du bonhomme et de sa petite-fille.

— Eh bien ! mais, fit le prince, je ne vois rien là que de fort naturel.

— Alors, dit Olympe, puisque rien ne vous étonne, laissez-moi vous raconter une autre histoire.

— Ah !

— La mienne...

— Bon ! fit le prince, je gage que vous allez encore me parler de Cartahut.

— Non pas de Cartahut, mais d'un jeune Russe nommé Alexis Oukariéff.

— Je le connais.

— Vous devez d'autant mieux le connaître, dit froidement Olympe, qu'il était fort amoureux de la princesse Catherine.

— Oui, elle m'a dit cela. Pauvre garçon !...

— Oh ! ne le plaignez pas... il est guéri...

— Il n'aime plus Catherine ?

— Mais plus du tout.

— Tant mieux, et tenez, je gage qu'il lui a suffi de vous voir pour être guéri.

— Mon Dieu ! oui.

— Alors il vous aime ?

— Eperdument.

— Je vous en fais mon compliment, chère voisine.

— Attendez donc, reprit Olympe, que je vous raconte ce qui s'est passé.

— Voyons?

— Je suis allée à Paris il y a quinze jours.

— Je le sais.

— En revenant, le hasard m'a fait rencontrer Alexis Oukariel⁷, nous étions dans le même waggon. A Rennes, il est descendu un instant, laissant une lettre tout ouverte. Je suis femme, donc je suis curieuse.

J'ai pris connaissance de cette lettre, elle m'apprenait son amour pour la princesse.

— Ah! ah!

— Nous nous sommes revus à Saint-Malo.

— Fort bien.

— Puis il est venu à Plouesnel.

— Et vous vous êtes mis en tête de le guérir?

— Comme vous le dites.

— Alors, fit le prince en souriant, que s'est-il passé?

— Une scène fort dramatique, comme vous allez voir.

— Ah! ah!

Et Olympe raconta dans tous ses détails la scène de la grotte.

— En vérité: dit le prince, vous êtes la femme la plus romanesque que j'aie jamais connue.

— Vous trouvez?

Et Olympe attacha sur le prince un regard clair et froid.

— Alors, reprit-il, plus que jamais vous persistez à me prendre pour Cartahut?

Olympe haussa imperceptiblement les épaules.

— Vous savez, dit-elle, que ceci ne fait plus doute pour moi.

— Encore?

— Et vous me permettrez bien une question?

— Faites.

— Loudéac en a-t-il pour longtemps?

— Que voulez-vous dire?

— Je vous demande si Loudéac touche à l'heure de la catastrophe.

— Bon! dit le prince; alors nous supposons toujours que je suis Cartahut?

— Naturellement.

— Soit. Eh bien! Loudéac, me dites-vous, est sur la pente de la folie? Que voulez-vous

donc que j'y fasse ? Quand il sera tout à fait fou...

— Ce sera mon tour.

— Oh ! vous n'êtes pas femme à devenir folle.

— Qui sait ?

— Et puis, je vous le répète...

— Ne répétez rien, c'est inutile. Enfin, convenez d'une chose.

— Laquelle ?

— C'est que je vous ai joliment battu avec vos propres armes.

— Que voulez-vous dire ? fit le prince impassible.

— Vous m'aviez envoyé Alexis pour me séduire.

— Soit ; admettons le.

— Eh bien ! c'est fait.

— Je le vois.

— Q'arrivera-t-il ensuite ?

— L'avenir est à Dieu, dit-il.

— Adieu, sphinx, dit Olympe.

Et elle se leva pour remonter à cheval.

Le prince lui offrit la main.

— Un mot encore, dit Olympe.

— Parlez...

— Je ne vous prends pas en traître ; au lieu

d'attendre que vous engagiez la lutte, maintenant, je vous déclare que je vais prendre l'offensive.

— Ah! vraiment?

— Je sais bien que vous me réservez quelque chose de terrible. Mais je mourrai vengée, si je meurs. Adieu...

Le prince éclata de rire.

— Toujours folle ! dit-il.

— C'est possible, répondit-elle. Mais tenez-vous bien.

Et elle remonta à cheval et partit au galop.

Alors Tuhatrak la suivit des yeux et murmura :

— Tu peux siffler tout à ton aise, vipère, l'heure est proche où je t'arracherai les dents.

XIII

Laissons Olympe à présent et retournons à Saint-Malo.

C'était là que le bonhomme Loudéac, abandonnant Plouesnel, était venu se fixer depuis

l'arrivée de la jeune créole qui disait être sa petite-fille.

Pendant sept ou huit jours, Loudéac avait été complètement fon.

Fon de joie...

Il est juste, du reste, de convenir qu'il y avait un peu de quoi.

La créole était jolie, elle était charmante; elle avait un air de naïveté et de candeur qui plongeait dans l'extase le vieux drôle dont la longue existence avait été consacrée à faire le mal sous toutes les formes.

Et puis, elle le câlinait si bien !

Elle l'appelait si gentiment « mon petit père; » elle avait de si adorables façons de lui présenter son front à baiser!...

Loudéac ne jurait plus, ne pestait plus comme autrefois.

Pour un peu, il eût fait de la tapisserie ou du crochet afin de mieux tenir compagnie à sa chère Marguerite.

Car c'était Marguerite qu'elle se nommait.

Cependant, quand il était resté enfermé tout le jour avec elle, il éprouvait tout de même le besoin de sortir un peu le soir.

Alors il s'en allait sur le port ou sur la jetée, donnait ça et là des poignées de

main, et quelquefois entrait au café des Trois-Ancre.

Là, Loudéac rencontrait quelques vieux marins, qui étaient jeunes au temps où il était déjà vieux lui-même et qui, maintenant, paraissaient être de son âge.

Il faisait avec eux un bout de conversation.

Quelquefois même, il allait jusqu'à une partie de piquet ou de dominos.

Le dimanche, à l'heure de la promenade, Loudéac mettait son habit bleu dont la boutonnière était ornée d'une rosette multicolore.

Alors il donnait le bras à Marguerite et, triomphant, il lui faisait faire le tour de la ville.

Il y avait quinze jours que cela durait.

Loudéac n'était pas retourné à Plouesnel.

D'Olympe, il n'était plus question pour lui.

On eût dit qu'il ne l'avait jamais connue et qu'elle n'avait pas existé.

Cependant, un matin, le bonhomme se trouva un peu dégrisé.

Il était à sa fenêtre, regardant la mer au loin, quand un roulement de voiture se fit entendre verticalement au-dessous de lui.

Machinalement, Loudéac regarda.

Une calèche, capote renversée, attelée de

deux magnifiques carrossiers, passait au grand trot sous les fenêtres de la maison.

Loudéac regarda.

Et soudain ses cheveux blancs se hérissèrent, une sueur froide mouilla ses tempes, son vieux cœur se prit à battre.

Loudéac avait reconnu le prince Tuhatrac et Catherine Mickaloff.

Depuis quinze jours il les avait oubliés complètement tous les deux.

Le prince et la belle Russe passèrent sans même lever la tête.

Rien ne pouvait faire supposer à Loudéac qu'ils étaient venus à Saint-Malo pour lui.

Cependant Loudéac eut peur.

Il songea aux prophéties d'Olympe lui disant :

« Mon oncle, prenez garde! votre tour est venu. »

Loudéac ne sortit pas de chez lui ce jour-là.

Ce ne fut que le soir, après souper, qu'il se décida à aller au café des Trois-Ancre.

Cette fois, il avait un autre but que celui de se distraire une heure ou deux.

Loudéac voulait demander une consultation à un notaire.

Or, maître Ragoulin, en se retirant, avait

vendu son étude à un garçon fort intelligent et fort retors, un Bas-Normand qui avait franchi le Couesnon pour se venir établir dans la petite cité malouine.

Cet homme, jeune encore, se nommait maître Ducormin.

Il faisait fort bien ses affaires, avait merveilleusement achalandé son étude, et, comme maître Ragoulin, il était devenu le tabellion de la noblesse du voisinage.

En s'en allant consulter maître Ducormin, Loudéac se disait :

— J'ai mis ma fortune à l'abri d'un coup de main. Certes, Cartahut ne me la prendra pas; mais je puis mourir demain; il peut m'arriver quelque catastrophe, et alors Marguerite sera toute seule.

Il faut donc que je lui cherche un protecteur.

Loudéac alla donc au café des Trois-Ancre.

Comme la journée avait été chaude, les habitués de ce rendez-vous de la marine étaient dehors au lieu de se tenir dedans.

On avait remis des tables et des chaises à l'air, et le grog américain, la bière, le cidre et le bitter havrais rafraîchissaient tous ces gossiers altérés.

Homme d'ordre avant tout, maître Ducormin, assis tout seul devant une table, lisait le *Constitutionnel* et approuvait par un léger balancement de tête la conduite du gouvernement.

Loudéac alla s'asseoir en face de lui.

— Bonjour, père, dit le tabellion en pesant son journal.

— Bonjour, monsieur Ducormin.

— Quoi de nouveau? dit encore le notaire.

— C'est à vous qu'il faut demander cela.

— Il est vrai, reprit le tabellion, que vous ne sortez pas beaucoup maintenant.

— Je suis vieux...

— Et puis vous avez de la famille auprès de vous pour vous réchauffer le cœur, hein?

Loudéac tressaillit.

— C'est vrai, dit-il.

— Charmante personne M^{lle} Marguerite, poursuivit le notaire.

— Oui, dit modestement Loudéac.

Ducormin se prit à sourire :

— Eh! papa Loudéac, fit-il, voici quinze ans, avant que vous n'allassiez à Paris, quand vous passiez toutes vos journées ici, on vous aurait bien étonné si on vous avait dit que vous deviendriez père de famille.

— C'est vrai, dit naïvement Loudéac.

— Voilà pourtant où mène la mauvaise conduite, continua le notaire en souriant; on sème une faute de jeunesse, on récolte une joie pour ses vieux jours.

Croyez donc à la vertu, maintenant!

— C'est pourtant vrai, dit Loudéac.

Puis, regardant fixement le notaire :

— Savez-vous bien que je viens ici pour vous, ce soir?

— Pour moi?

— Oui.

— Ah! ah! fit Ducormin.

— Je venais vous consulter.

— A propos de quoi?

— Je voulais vous demander un conseil à l'endroit de ce que vous appelez la joie de mes vieux jours...

— Hé, hé! murmura le tabellion, quand on consulte un notaire à propos d'une jeune fille, il ne faut pas être bien fort pour deviner de quoi il s'agit.

— Peut-être bien, fit Loudéac.

— Seulement, ajouta Ducormin, causons tout bas.

— Allons donc plutôt faire un tour au bord de la mer.

— Comme vous voudrez, dit Ducormin.

Et il appela le garçon et paya son grog.

Puis il offrit son bras à Loudéac, disant :

— Allons ! il y a des choses qu'on ne peut pas dire dans un café.

XIV

Ils quittèrent donc la place Duguay-Trouin, franchirent la porte et descendirent sur la plage des baigneurs.

La mer était vaste, et les baigneurs étaient rares.

Loudéac et Ducormin cherchèrent un endroit isolé et s'assirent sur le sable.

Alors le vieux pilote aborda la question sans préambules.

— Savez-vous bien, dit-il, que je passe quatre-vingts ans ?

— Bah ! fit Ducormin.

— Et à mon âge, poursuivit Loudéac, il faut se résigner à vivre au jour le jour.

— Cependant, on songe à l'avenir, observa le notaire.

— Oui, pour les autres.

— C'est-à-dire, reprit le tabellion, que vous ne voudriez pas vous en aller de ce monde sans avoir établi M^{lle} Marguerite ?

— Justement.

— Hum ! reprit le notaire, marier une jeune fille n'est rien ; mais la bien marier, c'est difficile.

— C'est difficile.

— Il faudrait d'abord ne jamais pouvoir parler d'argent...

— Oh ! dit Loudéac, quant à ceci, rassurez-vous, elle aura un joli sac.

— J'aimerais mieux qu'elle n'eût rien.

— Oh ! fit Loudéac, et pourquoi cela ?

— Parce que si un homme la recherchait, on serait sûr qu'il l'aime pour ses beaux yeux.

— Vous êtes bien sentimental pour un notaire, dit Loudéac en souriant.

— Ah ! c'est que, reprit Ducormin, j'ai peut-être mes raisons pour parler ainsi.

— Vraiment !

— Vous cherchez un marl pour M^{lle} Marguerite, n'est-ce pas ?

— Oui, sans être trop pressé pourtant.

— Vous le voudriez jeune, riche, beau garçon, de bonne famille.

— Dame! quant à l'argent, je n'y tiens pas du reste.

— Ah!

— Marguerite en aura assez pour deux.

— Vous êtes donc bien riche, papa Loudéac?

— J'ai fait quelques économies.

— Farceur, va! dit le notaire.

Et il eut un sourire moqueur.

Puis, redevenant grave aussitôt, comme il convient à un officier ministériel, il reprit :

— Figurez-vous que, pas plus tard qu'hier matin, un jeune homme est venu dans mon étude.

— Bon!

— Et ce jeune homme m'a tenu absolument le même langage que vous.

— Comment cela?

— Il m'a dit : Je veux me marier. Je voudrais trouver une jeune fille qui me plairait, et j'aimerais fort qu'elle n'eût pas le sou.

— Ce jeune homme n'est pas de son époque, dit Loudéac.

— Dame! il est comme votre petite-fille. Il a assez pour deux...

— Hé! mais, dit Loudéac, s'il trouve une femme riche, il ne jettera pourtant pas sa dot par la fenêtre.

— C'est probable.

— Enfin, comment est-il, ce garçon ?

— Il a vingt-cinq ans ; il est fort joli homme, excellent marin.

— Ah ! dit Loudéac, c'est un capitaine ?...

— Non pas. Il est armateur.

— Où cela ?

— A la Nouvelle-Orléans. Il commande un de ses navires, et il est venu en Europe tout exprès pour y épouser une Française.

— Et il est riche ?

— Il a quelques millions, je crois.

Loudéac fut ébloui.

— Je suis bien sûr, poursuivit Ducormin, que s'il voyait M^{lle} Marguerite...

— Oh ! dit Loudéac avec un accent d'orgueil tout paternel, il en tomberait amoureux. Elle est si belle !... Et comment se nomme-t-il, le jeune homme ?

— Edmond Simouns.

— Bon !

— Il est à Saint-Malo depuis huit jours ..

— C'est extraordinaire que je ne l'aie point rencontré.

— Dame ! il est toujours à dîner en ville. Vous pensez, il a des lettres de recommandation pour tous nos gros armateurs.

- Et il commande un navire?
- Un joli brick qui est dans le grand bassin.
- Et qui a pour nom ?
- Le *Mississipi*.
- Eh ! dites donc, notaire, fit Loudéac, il y aurait un joli moyen de lui faire voir ma petite-fille.
- Lequel, monsieur Loudéac ?
- Je suis un vieux loup de mer, moi, et avant d'être pilote j'ai fait quatre ou cinq fois le tour du monde.
- Eh bien ?
- Par conséquent je m'intéresse à tous les progrès de la marine, et on a dit si souvent, depuis une quinzaine d'années, que les Américains sont devenus nos maîtres ; que je voudrais en juger par moi-même.
- Et visiter le *Mississipi* ?
- Naturellement.
- Avec votre petite-fille ?
- Cela va sans dire.
- Voilà, en effet, un moyen de présentation tout trouvé, dit le notaire ; je vais lui écrire un mot en rentrant chez moi.
- Est-ce qu'il couche à son bord ?
- Tous les soirs.

— Mais vous ne lui parlerez de rien par avance.

— Oh ! non, je lui demanderai seulement la permission de faire visiter son navire à un de mes amis.

— Fort bien, dit Loudéac.

Et il quitta Ducormin le tabellion en lui serrant vigoureusement les deux mains.

Loudéac rentra chez lui, le cœur tout réconforté.

— Voilà qui me conviendrait joliment, se disait-il en chemin :

Un petit gendre américain et fabuleusement riche ; je ne tiens pas plus à Saint-Malo qu'à Paris, à Paris qu'à un coin du monde quelconque, pourvu que j'y vive tranquille et que je n'y entende jamais parler de Cartahut...

Ce nom, qui lui vint aux lèvres, lui arracha un dernier frisson.

Mais Loudéac était dans ses heures de confiance.

— Je m'en irai vivre avec eux à la Nouvelle-Orléans, se dit-il encore.

Et il monta gaillardement chez lui.

Marguerite vint à sa rencontre jusque dans l'escalier et lui sauta au cou.

— Ah ! petit père, dit-elle, je commençais à être inquiète.

— Et pourquoi cela, mon enfant ?

— Parce qu'il est bien tard déjà.

— Pas encore dix heures.

— Vous rentrez toujours plus tôt.

— C'est vrai, mais... ce soir...

Et Loudéac se prit à sourire.

— Ce soir ? fit-elle.

— Je me suis beaucoup occupé de toi.

— Comment cela, petit père ?

— On va vous dire cela, mademoiselle.

— Ah !

Loudéac s'assit dans un grand fauteuil, auprès d'une fenêtre ouverte.

— Viens te mettre là, sur mes genoux, dit-il.

— Volontiers, dit-elle.

Et elle passa ses beaux bras blancs au cou du vieillard ivre de bonheur.

— Maintenant, dit-il, causons...

— Oh ! quel air solennel vous prenez, petit père ! fit-elle.

Et elle l'embrassa gentiment.

Puis elle attendit...

XV

— Comme vous avez un air de tristesse ! dit alors Marguerite en regardant Loudéac.

— C'est que je veux te parler de choses sérieuses, mon enfant.

— Ah ! vraiment ? fit-elle.

Et elle parut inquiète.

— Dis-moi, chère petite, reprit l'ancien pilote, ne trouves-tu pas que je suis bien vieux ?

— Mais non, petit père.

— J'ai pourtant quatre-vingts ans.

— En vérité !

— Et je puis mourir d'un moment à l'autre.

— Fi ! ne parlez donc pas ainsi ! fit-elle avec un mouvement d'effroi.

— Et si je mourais, poursuivit-il, tu serais encore une fois toute seule au monde.

Marguerite leva les yeux au ciel et ne répondit pas.

Loudéac poursuivit :

— Et je ne veux pas que tu sois toute seule.

— Ce qui fait, dit-elle naïvement, que vous ne mourrez pas.

— Chère petite! mais j'ai trouvé un autre moyen.

— Lequel?

— Je veux te chercher un ami, un protecteur.

— Ah! dit-elle.

Et elle parut de plus en plus étonnée.

— Un mari, acheva Loudéac.

Les joues de Marguerite s'empourprèrent.

— Oh! non, dit-elle, je ne veux pas.

— Tu ne veux pas te marier?

— Non, petit père.

— Et pourquoi cela?

Loudéac tremblait en posant cette question à la jeune fille.

Elle cacha sa tête dans ses deux mains :

-- Non, non, murmura-t-elle; vous me gronderiez... si vous saviez...

— Te gronder, chère enfant!

Marguerite soupira, et le vieillard vit une larme jaillir au travers de ses doigts diaphanes.

— Mais parle donc, ma chère petite, dit-il en la prenant dans ses bras; pourquoi ne veux-tu pas te marier?

— Parce que j'ai eu trop de chagrin là-bas.

— Où cela ?

— A Bourbon.

— Mais de quel chagrin parles-tu ?

— Quand il est parti.

Loudéac jeta un cri.

— Ah ! dit-il, ton petit cœur a donc déjà battu ?

Elle soupira de nouveau et ne répondit pas.

— Comment ! fit Loudéac avec indignation, il y a eu de par le monde un homme que tu aimais...

— Oui, petit père.

— Et cet homme a osé partir ?

— Il le fallait.

— Mais où est-il allé ?

— Il est retourné dans son pays.

— Eh bien ! s'écria Loudéac, si loin que puisse être ce pays, nous irons l'y chercher.

La jeune fille jeta un cri à son tour.

Puis elle regarda Loudéac.

Et ses yeux s'emplirent subitement de bonheur.

— Tu l'aimes donc encore ?

— Oui, dit-elle.

— Et... lui ?...

— Lui ? fit-elle en tressaillant, je crois qu'il m'aimait aussi.

— Ah !... Mais pourquoi donc est-il parti ?

— On lui écrivait que son père était au lit de mort.

— Eh bien, nous irons le chercher.

— Vrai ? fit Marguerite.

Et elle sauta au cou de Loudéac.

— Oui certes, nous irons.

— C'est que son pays est bien loin.

— Où donc ?

— En Amérique.

Loudéac tressaillit.

Cependant il ne prononça pas le nom du jeune armateur.

Mais il eut comme un vague espoir.

— Qui sait ? pensa-t-il, c'est peut-être lui.

Puis il ajouta tout haut :

— Il y a justement dans le port, en ce moment-ci, un navire américain.

— Ah ! dit-elle.

— Et ce navire va repartir. Veux-tu que nous prenions passage à son bord ?

— Mais, petit père, dit Marguerite, c'est un bien long voyage pour vous, d'ici en Amérique.

— Bah ! dit Loudéac, je ferais bien encore une fois le tour du monde.

Et, embrassant la jeune fille, il ajouta :

— Demain matin, si tu veux, nous irons visiter le navire américain.

— Oh ! je veux bien, dit-elle.

Et elle lui sauta au cou.

.....
Loudéac attendit le lendemain avec impatience.

Il ne dormit pas de la nuit.

Le lendemain matin, il reçut un petit mot de maître Ducormin, le notaire qui avait succédé à Ragoulin.

Ducormin lui écrivait :

« J'ai vu hier soir le capitaine américain, il nous attend à son bord. »

Loudéac, impatient comme un jeune homme, eut grand'peine à attendre l'heure ordinaire du réveil de Marguerite.

Enfin la jeune fille parut.

Elle avait une toilette toute printanière.

— Partons ! dit-elle.

Loudéac lui donna le bras, se mit à cheminer lestement, et ils descendirent vers le port.

Mais Ducormin les y attendait et avait déjà retenu un canot.

Marguerite, du reste, ne paraissait se douter de rien.

Quoique Saint-Malo n'appartienne pas à la Bretagne bretonnante, on y parle néanmoins la vieille langue celtique.

Loudéac, qui ne voulait pas être entendu de Marguerite, dit alors à Ducormin en bas-breton :

— On a beau se lever matin, on arrive souvent trop tard.

— Que voulez-vous dire ? fit le notaire.

— La petite m'a fait sa confession hier.

— Eh bien ?

— Elle a une amourette au cœur, ou tout au moins dans la tête.

— Ah ! fit Ducormin.

Puis, après s'être mordu les lèvres :

— Mais alors, dit-il, nous faisons un voyage inutile.

— Non.

— Comment cela ?

— Le jeune homme qui lui a tapé dans l'œil à l'île Bourbon est un Américain.

— Oh ! oh !

— Et j'ai comme un espoir que c'est lui...

— Il y a bien des Américains aux quatre coins du monde, pauvre ami.

— C'est vrai...

— Et ce serait un fameux hasard.

— Eh bien ! nous retiendrons toujours notre passage à bord.

— Votre passage...

— Oui... Nous irons en Amérique.

— Pourquoi faire ?

— Mais pour y ramener le jeune homme en question.

— Ah ça, fit le notaire en riant, mais vous avez donc toujours vingt ans ?...

— C'est bien possible.

Le canot filait au travers des navires, et bientôt il eut accosté le brick américain.

Un homme, la casquette à la main, se trouvait au haut de l'échelle de tribord.

Marguerite leva les yeux.

Puis, tout à coup, elle jeta un cri,

Un cri de bonheur suprême...

L'homme qu'elle venait d'apercevoir était le capitaine américain.

Et le capitaine c'était LUI !

Marguerite se sentit défaillir, et Loudéac ivre de joie, la soutint dans ses bras.

XVI

Huit jours s'étaient écoulés.

Mais ces huit jours avaient été féconds en événements.

Le capitalne américain et Marguerite s'étaient reconnus, à la grande joie du bonhomme Loudéac.

Dès lors, les choses étaient allées bon train.

Le mariage avait été fixé à une époque très-rapprochée.

Mais il ne devait pas avoir lieu à Saint-Malo.

Pourquoi ?

C'était une idée du vieux pilote.

Et cette idée il l'avait ainsi formulée en s'adressant à son futur petit-gendre :

— Mon cher ami, lui avait-il dit, vous êtes riche, c'est votre affaire ; mais cela ne peut m'empêcher de doter ma petite-fille et même de lui donner tout mon bien.

Or, entre nous, j'ai environ quatorze cent mille francs qui ne doivent rien à personne.

Et comme le capitaine faisait un geste d'abnégation, Loudéac poursuivit :

— Non, non, je ne veux pas garder un sou. Je suis vieux, je vais mourir au premier jour, et je ne veux pas que mes parents aient un sou de mon héritage.

Or, je vous ai confié le secret de la naissance de cette enfant.

Elle est ma petite-fille aux yeux de la nature, mais non aux yeux de la loi, puisque je n'ai ni épousé sa grand'mère, ni reconnu sa mère.

Donc, il m'a fallu prendre mes précautions.

— Et puis ? demanda le capitaine.

— Je n'ai plus un sou en France.

— Ah !

— Toute ma fortune est déposée à la banque royale de Saint-Hélier, dans l'île Jersey.

Le capitaine s'était incliné.

— Nous nous embarquons donc avec vous, Marguerite et moi.

— Bon ! dit encore le capitaine.

— Nous faisons escale à Jersey.

— Et nous y prenons votre argent ?

— Naturellement.

— Et puis ?

— Et puis nous continuons notre route vers l'Amérique.

— Mais alors, avait dit le capitaine, pourquoi n'épouserai-je pas Marguerite tout de suite?

— Vous l'épouserez à Jersey, si bon vous semble.

— Pourquoi pas à Saint-Malo?

— Oh ! non.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il est inutile que mes parents, et j'en ai beaucoup à Saint-Malo, sachent tout cela.

Le capitaine avait paru se rendre à ces raisons, qui n'étaient pas absolument sincères.

La vraie raison, l'unique, celle qui poussait Loudéac à fuir au plus vite, c'était le voisinage du prince Tuhatrac.

— Cartahut croit m'avoir sous la main, pensait le vieux pilote; mais je suis plus malin que lui... et il verra...

Et Loudéac avait poussé le capitaine américain au départ, avec une vive insistance.

Pour lui plaire, celui-ci avait hâté la conclusion de certaines transactions commerciales.

Et enfin le départ avait été fixé au dimanche matin. Quant à Loudéac, il n'avait mis

dans la confiance de son propre voyage qu'un seul homme, le notaire Ducormin.

Et l'on sait si, par profession autant que par devoir, un notaire est discret.

Pour achever de donner le change à Cartahut, qu'il soupçonnait de le faire espionner, Loudéac, qui devait s'embarquer à quatre heures du matin, alla le samedi soir, comme à l'ordinaire, faire sa partie au café des Trois-An cres.

Mais il y était à peine installé, qu'il vit entrer un personnage dont la vue lui arracha une grimace.

C'était Tom, le groom et le confident d'Olympe.

Tom s'avança vers Loudéac et lui dit :

— Monsieur, madame la vicomtesse désirerait vous voir un moment.

— Ah ! mon petit, répondit Loudéac, le temps est passé où je voyageais la nuit, je suis trop vieux maintenant ; et il y a un furieux bout de chemin d'ici à Plouesnel.

Dis à ma nièce que j'irai la voir demain.

Tom se prit à sourire :

— Vous vous trompez, monsieur, dit-il, madame la vicomtesse ne veut pas vous faire aller à Plouesnel.

— Cependant...

— Elle est venue à Saint-Malo.

— Ah! fit Loudéac, qui ne parut pas plus enchanté.

Depuis que la *toquade* paternelle s'était emparée de lui, comme disait railleusement Olympe, il semblait avoir pris celle-ci en grippe.

— Madame la vicomtesse est là à la porte, dans sa voiture, poursuit Tom, et elle a absolument besoin de vous voir.

— Soit, dit Loudéac.

Et il se leva d'un air de mauvaise humeur. Puis il suivit Tom.

La calèche de M^{me} de Gonidec était en effet à la porte, et Olympe, ouvrant la portière, tendit la main au vieux pilote et lui dit :

— Montez, mon oncle.

— Ah ça, grogna Loudéac, tu ne vas pas m'emmener à Plouesnel?

— Non ; nous ne bougerons pas de place, je n'ai que deux mots à vous dire.

Tom referma la portière, et Loudéac se trouva tête à tête avec Olympe dans la calèche.

Alors Olympe lui dit :

— Mon oncle, vous êtes un vieux fou.

— Hein ! dit Loudéac.

— Autant par amitié pour vous que par haine de Cartahut, je viens tenter un dernier effort.

— A propos de quoi ?

Et Loudéac eut un sourire dédaigneux.

— Un dernier effort pour vous arracher des griffes de Cartahut.

Loudéac haussa les épaules.

— Je me moque de Cartahut, dit-il.

— Et vous croyez avoir pour cela une bonne raison ?

— Peut-être bien...

— Cette raison, je vais vous la dire.

— Oh ! je t'en défile, dit Loudéac.

— Vous partez demain...

Loudéac eut un geste de surprise.

— Comment sais-tu cela ? fit-il.

— J'ai ma police.

— Bon ! Eh bien, vrai, je pars.

— Croyez-moi, ne partez pas.

— Par exemple !

— Je vous le répète, mon oncle, ne partez pas.

Loudéac eut un geste d'impatience.

— Je suis quatre fois majeur, dit-il, et j'ai bien le droit de faire ce que je veux.

— Dans huit jours, dans moins peut-être, mon oncle, poursuit Olympe d'un ton prophétique, vous vous souviendrez de mes paroles

Loudéac haussa une seconde fois les épaules.

— Mais il est trop tard.

— Allons donc !

— Mon oncle, acheva Olympe, vous êtes le jouet maintenant, et vous allez être bientôt la victime, d'une épouvantable comédie.

— Tu es folle !

— C'est vous qui êtes fou, mon oncle.

— Eh bien ! soit ; au revoir...

— Adieu, dit Olympe, car nous ne nous reverrons plus.

Elle ouvrit la portière, et Loudéac descendit.

— Au revoir, dit-il encore.

— Adieu, répéta Olympe.

Loudéac rentra dans le café des Trois-Ancre.

— Vieille bête ! dit Olympe.

Tom s'approcha alors :

— Tu as bien compris mes instructions, n'est-ce pas ? lui dit-elle.

— Oui, madame.

— Tu ne laisseras rien échapper ?

— Absolument rien.

— Car je veux tout savoir.

— Vous saurez tout, madame.

Et Tom salua Olympe.

Puis il s'éloigna, tandis que la calèche se mettait en mouvement.

Où allait-il ?

Mystère !...

XV II

Tom quitta la place Duguay-Trouin et se dirigea vers une ruelle dans laquelle il n'y a guère que des pêcheurs et des matelots :

Une ruelle sans air, sans soleil, où grouille une population hybride et misérable de femmes et d'enfants de matelots.

Les pères et les maris vivent au soleil et au grand air de la mer.

Les enfants et les femmes ont à peine un rayon de clarté douteuse au fond de leur logis, imprégné d'une atmosphère fétide.

Tom entra dans cette ruelle d'un pas assuré.

Il était nuit depuis longtemps, et la ruelle était à peine éclairée par une lanterne placée à l'autre extrémité.

Tom entra dans une petite maison, monta un escalier en coquille auquel une corde clouée le long du mur servait de rampe.

Puis arrivé au premier, il frappa.

La clef était sur la porte.

Avant qu'on n'eût répondu de l'intérieur, Tom tourna cette clef et la porte s'ouvrit.

Il se trouva alors sur le seuil d'une misérable chambre sans meubles, dans laquelle un jeune homme et une vieille femme étaient côte à côte sur un grabat.

La vieille pleurait.

Le jeune homme, qui était à peu près de l'âge de Tom, avait aussi des larmes plein les yeux.

Tous deux se levèrent vivement en voyant entrer un homme qu'ils ne connaissaient pas.

— Ne pleurez pas, mes amis, dit-il, et n'ayez pas peur..... je suis un ami.

Et comme ils le regardaient avec un étonnement inquiet, il poursuivit :

— C'est bien vous, la mère, qui êtes la mère Simon ?

— Oui, répondit la vieille femme.

— La veuve de Simon le pilote?

— Et la mère de trois matelots tous morts à la mer, soupira la pauvre femme; il ne me restait plus qu'un enfant, et voilà qu'on me le prend aussi!

— Mère, dit le jeune homme avec émotion, vous savez bien qu'il faut vivre.

— Vivre et puis mourir, dit la pauvre femme, qui éclata en sanglots.

— Que voulez-vous que nous devenions? reprit le jeune homme. On nous a vendu nos meubles. Vous êtes vieille et ne pouvez plus travailler... On m'a offert un bon engagement de cent francs par mois, pour une campagne de deux ans... je vous les enverrai, bonne mère... et vous aurez du pain au moins.

Tom n'avait pas interrompu le jeune homme, mais comme celui-ci embrassait encore sa mère, il lui dit:

— Au lieu de vous désoler, écoutez-moi, et vous allez voir, tous les deux, que c'est le bon Dieu qui m'envoie.

— Le bon Dieu! dit la vieille avec amertume, je l'ai pourtant bien prié toute ma vie, mais il ne m'a rendu ni mon mari ni mes enfants.

— Il va vous laisser le dernier, dit Tom.

Et il jeta sur le grabat une bourse pleine d'or.

La vieille femme et le jeune matelot jetèrent un cri.

Tom continua.

— Il dépend de toi, dit-il, que ta mère ait du pain pour le reste de ses jours, et qu'elle conserve son fils auprès d'elle.

Ébahi, le jeune homme regardait tour à tour Tom et la bourse pleine d'or, à laquelle il n'osait toucher.

Tom poursuivit :

— Tu te nommes Saturnin, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le jeune homme.

— Tu as été embauché ce soir par le calfat Houesnel pour le compte d'un capitaine américain, M. Edmond Simouns ?

— C'est la vérité.

— Le capitaine lève l'ancre demain matin.

— Au point du jour.

— A quelle heure te rendras-tu à bord ?

— Une heure avant l'appareillage.

— Et tu ne reverras pas le calfat ?

— Non.

— Le capitaine te connaît-il ?

— Il ne m'a jamais vu.

— Où sont tes papiers ?

— Les voilà.

Et Saturnin montra un étui de fer-blanc qu'il portait en sautoir sur sa veste bleue.

— Eh bien ! reprit Tom, écoute-moi. Il y a vingt mille francs dans cette bourse. Je te les donne en échange de tes papiers, de ta veste bleue et de ton chapeau ciré.

Le jeune homme ne comprenait pas.

— Et je pars à ta place.

— Vous ?

— Oui.

La vieille joignit les mains.

— C'est-y Dieu possible, ce que j'entends ? fit-elle.

— Oui, ma bonne.

— Vous voulez partir à la place de mon fils ?

— J'ai envie de voir du pays.

Et Tom ajouta :

— Voyons, est-ce fait ? est-ce dit ?

Le jeune matelot hésitait encore.

Sa mère le prit dans ses bras.

— Reste, mon Saturnin, dit-elle ; reste, je t'en supplie.

— Eh bien ! soit, dit-il enfin.

Puis, regardant Tom :

— Mais au moins, dit-il, êtes-vous marin ?

— Parbleu ! dit Tom.

— Alors, pourquoi ne vous engagez-vous pas pour votre propre compte ?

— C'est une idée comme ça, répondit Tom, et ça ne regarde personne. Est-ce dit ?

— C'est dit, répondit Saturnin en soupirant.

.

Une heure après, Tom, affublé de la veste de Saturnin le fils de la veuve, muni de ses papiers et merveilleusement travesti, se rendait à bord.

Il était Anglais et parlait admirablement la langue maternelle.

Mais il se donna un léger accent français qui trompa le maître d'équipage.

Tom prenait la place de Saturnin.

Et Saturnin était le seul matelot français qu'on dût avoir à bord.

Il remplaçait un des hommes de l'équipage, mort en arrivant.

Le capitaine Edmond Simouns, quise trouvait à bord, l'examina, le trouva bien un peu chétif, mais ne fit néanmoins aucune difficulté pour l'accepter.

Le calfat Houesnel avait donné sur Saturnin Simon les meilleurs renseignements.

Tom fut donc installé à bord.

Le lendemain, à cinq heures du matin, il était auprès de l'échelle de tribord, quand une barque accosta le navire américain.

La barque amenait Loudéac et Marguerite.

Le vieux pilote monta lestement à bord, regarda Tom et ne le reconnut pas.

Et Tom murmura :

— Maintenant, je suis tranquille.

M. Edmond Simouns était sur son banc de quart et commandait l'appareillage.

Et comme le navire sortait du bassin, M^{me} Olympe de Gonidec était sur la plate-forme du vieux manoir de Plouesnel, manœuvrant sa longue-vue et la braquant sur le brick du capitaine Simouns.

Tom était à bord, et Olympe saurait tôt ou tard ce qu'on allait faire de Loudéac, le vieux misérable...

XVIII

Le navire américain marche à toute vapeur.
Les côtes de France ont disparu sous la brume.

Un rocher émerge des flots à l'horizon.

C'est Jersey.

Debout sur le pont, Loudéac tressaille de joie.

C'est à Jersey qu'est son argent :

Cet argent, qui est sa part de l'héritage volé
aux enfants de Cabestan.

Dans une heure, il aura touché du pied
cette terre anglaise qui est pour lui la pre-
mière étape du salut et de la liberté. Car, à
mesure qu'il s'éloigne, Loudéac songe à Carta-
hut, à Cartahut qui, certainement, n'ira pas
le poursuivre au delà des mers;

A Cartahut l'implacable, qui, lui parti, tour-
nera sa rage contre la vicomtesse de Gonidec.

Et Loudéac sourit dans sa barbe blanche et
hausse les épaules en songeant aux menaces
exprimées la veille par Olympe.

De temps en temps cependant, Loudéac
cesse de fixer les yeux sur Jersey qui grandit
peu à peu à l'horizon, et, tournant la tête, il
contemple Marguerite et le capitaine Edmond
Simouns.

Les deux jeunes gens sont assis à l'ar-
rière, sur la dunette; ils se tiennent la main.

Ils paraissent heureux.

Alors un blasphème monte du fond du cœur
de Loudéac à ses lèvres :

— Quand on pense, murmure-t-il, qu'il y a des imbéciles qui croient à la vertu ! J'ai été une affreuse canaille toute ma vie, et ma vie va s'achever dans le calme et je m'éteindrai comme un patriarche...

Le navire marche toujours.

Maintenant, les forteresses qui dominent la rade de Saint-Hélier se dessinent nettement sur le ciel clair ; les phares apparaissent, puis enfin la ville.

Et bientôt le steamer américain entre dans le port.

Loudéac a retrouvé ses vingt ans.

Il va, il vient, il est souriant.

Cependant un matelot ne le perd pas de vue.

C'est Tom, devenu Saturnin Simon.

Mais Loudéac a passé vingt fois auprès de lui sans même tressaillir.

Le groom d'Olympe est si bien métamorphosé que M^{me} de Gonidec elle-même ne le reconnaîtrait pas.

Le capitaine Simouns est remonté sur son banc de quart pour commander la manœuvre, et le steamer vient s'arrêter en face de l'hôtel Victoria, tout au fond du port.

Alors Loudéac court à Marguerite et la serre dans ses bras.

— Dans une heure, mon enfant, lui dit-il, tu seras riche...

— Oh ! petit père, qu'importe l'argent ?

— Bah ! dit Loudéac, si l'argent ne fait pas le bonheur, comme dit le proverbe, il y aide joliment.

— Mon respectable ami, dit alors le capitaine Simouns, ne pensez-vous pas que nous ferions bien, Marguerite et moi, de nous marier à Jersey ?

— Comme il vous plaira, mes enfants.

— En Angleterre, la chose est bientôt faite, poursuit le capitaine.

— Oh ! je le sais.

— On va trouver un chapelain, et c'est réglé en un quart d'heure.

Marguerite est devenue toute rouge.

— Pourrons-nous repartir demain ? demanda Loudéac.

— Sans aucun doute.

Un nuage a passé sur le front du vieux pilote.

Jersey est si près de Saint-Malo !...

Qui sait si Cartahut ne fera pas courir après lui ?

Mais Loudéac peut-il confier ses craintes à Marguerite et au capitaine Simouns ?

On descend à terre.

Saint-Hélier est une grande ville.

Il s'y trouve des magasins aussi vastes que ceux de Londres et de Paris, des rues très-larges d'une demi-lieue de longueur, et des maisons de banque qui correspondent avec l'univers tout entier.

A peine Loudéac était-il sur le quai qu'il dit à Marguerite :

— Je te confie à celui qui va bientôt être ton mari. Allez vous promener par la ville, mes enfants.

— Comment ! dit la jeune fille, vous ne venez pas avec nous ?

— Non ; j'ai autre chose à faire, moi.

Et Loudéac sourit d'un air de mystère.

Puis il fit signe à un cocher de cab d'approcher.

— Nous nous retrouverons à l'hôtel de la Pomme dans une heure, dit-il.

Et Loudéac, qui sait par cœur la ville de Saint-Hélier, dit au cabman :

— Menez-moi dans Queen Street, au numéro 21.

.....

Queen Street est la plus belle rue de Saint-Hélier.

C'est là que le haut commerce et la finance se sont bâti des palais.

Au numéro 21 est une maison de belle apparence sur la porte de laquelle on lit un nom français :

Bonaventure Durand et C^e.

Et au-dessous ces mots :

Bank-office.

M. Bonaventure Durand est mort depuis longtemps, mais son nom est resté à la raison sociale de la maison, et ses fils, nés Anglais, continuent ses opérations.

Bonaventure Durand, sous le premier Empire, était intendant militaire.

Il était joueur, débauché ; il mit les deux mains dans sa caisse.

Puis, comme il ne pouvait combler son déficit, il prit la fuite et vint à Jersey.

Cet homme, que la honte et le châtlment attendaient dans son pays, fit fortune sur le sol étranger.

Avec ce qui lui restait de l'argent volé à l'Etat, il fonda une maison d'agio.

Au bout de dix ans, Bonaventure Durand était riche.

Vingt ans plus tard, il était six fois millionnaire, avait épousé une Anglaise de bonne maison et jouissait de la considération générale.

Ce fut donc au n° 21 de Queen's Street que Loudéac s'arrêta.

Il descendit lestement de son cab, pressa le bouton de la sonnette et entra.

Un valet en culotte courte l'introduisit dans les bureaux de MM. John et Samuel Durand, les fils de Bonaventure.

Loudéac s'était muni d'une carte de visite sur laquelle on lisait un nom, français également :

Auguste Lachenal.

Les fils de Bonaventure Durand ne l'avaient jamais vu. Mais tous les deux vinrent à sa rencontre avec empressement, quand on leur eut présenté la carte du visiteur.

— Messieurs, leur dit Loudéac, je m'embarque pour l'Amérique et je viens vous réclamer les fonds que j'ai placés chez vous, il y a quinze ans.

— Nous sommes à vos ordres, monsieur, répondit John Durand.

— Oh ! répondit Loudéac, je ne veux ni argent, ni bank-notes.

— Vous voulez des traites, peut-être ?

— Une seule ! sur une maison de la Nouvelle-Orléans.

— Nous avons précisément une succursale dans cette ville, dit M. Samuel Durand.

Et, un quart d'heure après, Loudéac, que les banquiers de Jersey n'avaient jamais connu que sous le nom d'Auguste Lachenal, s'en allait emportant une traite de quatorze cent cinquante mille francs sur la maison Bonaventure Durand et C^e, de New Orléans. La traite était au nom du capitaine Edmond Simouns.

C'était la dot de Marguerite, et Loudéac venait de se dépouiller de son dernier écu au profit de celle qu'il persistait à croire sa petite-fille.

XIX

TOM A MADAME LA VICOMTESSE DE GONIDEC
en son château de Plouesnel (Ile-et-Vilaine).

Jersey... le...

« Ma bonne maîtresse,

« Je vous écris cette lettre sur une table de
taverne à Saint-Hélier. Il est huit heures du
soir.

A deux heures du matin, la mer sera pleine
et le steamer du capitaine Edmond Simouns
quittera l'île Jersey.

Quand ma lettre vous arrivera, où serons-
nous ?

Dieu le sait !

Voici quarante-huit heures que nous som-
mes à Jersey.

Mais je n'ai pas perdu mon temps.

Comme vous allez voir, je sais bien des
choses que nous ne faisons que soupçonner.

D'abord le capitaine Edmond Simouns, j'en

ai la preuve maintenant, est un homme à Cartahut.

Ce matin, comme les autres matelots, j'ai eu la permission d'aller à terre.

J'en ai profité pour suivre le capitaine.

Vous savez que les métamorphoses sont pour moi un jeu d'enfant.

Je suis allé à l'hôtel de la Pomme, j'ai demandé une chambre et j'ai changé de costume.

Une demi-heure après, j'étais débarrassé de mes longs cheveux, j'avais de grands favoris roux et l'air d'un Anglais du commerce.

J'ai déjeuné à table d'hôte, à dix pas de mon capitaine et de Loudéac.

Ni l'un ni l'autre ne m'ont reconnu.

De leur conversation à voix basse, il est résulté pour moi la preuve que le bonhomme qui avait tous ses fonds à Jersey, dans la maison Bonaventure Durand, les a retirés, et, de la main à la main, les a donnés à son futur petit-gendre, ce qui fait qu'à l'heure qu'il est, le vieux drôle n'a plus un radis, et que s'il prenait fantaisie au capitaine Simouns de le laisser à Jersey, il y crèverait de faim.

Voici donc déjà un de vos soupçons confirmé.

Comment ai-je eu la preuve que le capitaine Simouns est un homme à Cartahut ? je vais vous le dire.

Pendant que nous étions à table, un homme est entré dans la grande salle commune.

Il est allé s'asseoir à l'autre bout, mais il a échangé un salut avec le capitaine.

Le capitaine a cligné de l'œil.

Loudéac avait le nez dans son assiette et n'a rien vu.

Le déjeuner fini, le capitaine et celui qui était arrivé en retard se sont rejoints comme par hasard.

J'étais derrière eux, et voici ce que j'ai entendu :

— Quand partez-vous ? demandait en français le dernier venu.

— Cette nuit, à l'heure de la marée.

— Bon !

— Et vous ?

— J'ai ordre d'attendre que vous soyez parti.

— Ah !

— Avez-vous écrit ?

— J'ai écrit une longue lettre que je vous donnerai.

— Bien. Avez-vous l'argent ?

— Oui.

— Et le mariage ?...

— Il est fait.

— Si vous alliez télégraphier tout cela ?

— Je vais prendre mon café d'abord et j'irai ensuite au télégraphe.

Tout cela a été dit en français, tout bas, en quelques secondes.

Mais je n'en ai pas perdu un mot.

Alors je me suis glissé hors de l'hôtel et je suis allé au télégraphe le plus voisin.

Je me suis mis à écrire plusieurs dépêches, à la seule fin de tuer le temps.

Quand le capitaine est entré, dix minutes après moi, j'avais l'air tellement occupé qu'il s'est assis à côté de moi sans que je levasse les yeux.

Il a écrit sa dépêche. Je l'ai lue sans qu'il y prit garde :

La voici :

*Prince Tuhatrae,
Château de Lorgerie,*

Près Saint-Malo

(France).

« Tout va bien. Argent retiré. Recevrez longue lettre par voyageur. Attends des ordres au cap Finistère.

« EDMOND. »

Quand le capitaine a été parti, j'ai adressé ma dépêche fantastique à une personne inconnue, à Londres, et je m'en suis allé à mon tour.

Quels sont les ordres que le capitaine attend au cap Finistère? Je l'ignore.

Maintenant, il y a une chose que je n'ai pu pénétrer encore.

Marguerite est-elle ou n'est-elle pas la petite-fille de Loudéac?

Elle est candide et naïve. Elle rougit...

Elle semble aimer le bonhomme.

Serait-elle donc un instrument inconscient de la vengeance de Cartahut?...

Je finirai bien par le savoir.

.

Dix heures du soir.

Maintenant, madame, je sais tout. J'ai tout appris sans bouger de cette taverne où j'avais commencé ma lettre.

Comme j'étais occupé à vous écrire, deux hommes sont entrés et sont venus prendre place dans le box voisin du mien.

C'étaient deux matelots anglais.

— Je te dis, Paddy, disait l'un, que je l'ai bien reconnue.

— C'est impossible !

— C'est la vérité, c'est bien la petite Georgina qui versait du gin l'hiver dernier au public-house de mister Wandstome dans Old Gravel Laen, à Londres.

— Tu te trompes, John.

— Par saint Georges ! je l'ai reconnue.

— Il y a des femmes qui se ressemblent étrangement.

— Oh ! c'est bien elle.

— Et tu veux que le capitaine américain ait épousé cette créature ?

— Il l'a épousée, Paddy.

— Mais c'est une fille perdue...

— Aussi vrai que je me nomme John, elle m'a aimé trois nuits de suite, à Londres.

— C'est impossible, la jeune femme qu'a épousée le capitaine est une Française.

— Georgina était Française, en effet.

— Alors le capitaine est volé.

— Comme dans un bois.

Je n'en ai pas écouté davantage, madame.

Maintenant nous sommes fixés.

Marguerite s'appelle Georgina.

Et Georgina est une fille perdue...

Et Loudéac est le plus heureux des hommes...

Adieu, madame ; je vous écrirai du cap Finistère, si je le peux.

Je suis en attendant, madame,
Votre fidèle et respectueux serviteur,

« TOM. »

Et Tom, cette lettre écrite, alla la jeter à la poste, rentra à l'hôtel de la Pomme, y reprit ses habits de matelot et ses longs cheveux.

Puis il retourna à bord du steamer, qui attendait l'heure de la marée et allumait ses feux.

XX

Le cap Finistère est en vue.

Le steamer marche à toute vapeur.

La mer est belle, une bonne brise vient du nord-nord-est, et le ciel est clair.

Il est huit heures du soir.

Cependant la nuit n'est point venue encore.

Loudéac, Marguerite et le capitaine Edmond Simouns sont sur le pont.

Marguerite se promène au bras de son jeune

mari, et le vieux pilote, accoté au bastingage, les suit des yeux avec une joie toute paternelle.

— Comme ils s'aiment, murmure-t-il, comme elle paraît heureuse !

De temps en temps, cependant, le capitaine prend sa lunette et la braque sur le cap.

Tout à coup il tressaille, quitte le bras de sa jeune femme et vient à Loudéac.

— J'étais sûr de ce qui m'arrive, dit-il.

— Que nous arrive-t-il donc ? dit le vieux pilote surpris.

— Il va falloir stopper.

— Pourquoi ?

— Et passer la nuit en panne.

— Mais pourquoi donc ? demanda Loudéac inquiet.

— Mon vieil ami, reprend le capitaine, je suis libre comme l'air, en apparence ; je ne dépends d'aucun gouvernement en réalité, mais je suis toujours victime de ma complaisance.

— Comment cela ?

— Je suis l'ami du consul américain qui réside à Brest.

— Bon !

— Nous avons été élevés ensemble, ensemble nous avons fait la guerre du Sud.

— Eh bien ?

— Nous nous tutoyons, comme bien vous pensez, et sa famille, comme la mienne, habite la Nouvelle-Orléans.

— Puis? dit encore Loudéac.

— Tandis que j'étais à Saint-Malo, j'ai commis une imprudence.

— Laquelle?

— J'ai écrit à mon ami le consul et je lui ai dit que je passerais aujourd'hui ou demain en vue du cap Finistère; que je n'avais pas le temps d'entrer à Brest, mais que s'il avait des lettres à me confier pour sa famille, il pouvait me les envoyer.

— Et que vous a-t-il répondu?

— Il me répond à l'instant. Voyez plutôt.

Et le capitaine passa sa lunette à Loudéac, qui la prit.

— Regardez le sémaphore, dit encore le capitaine.

— Ah! dit Loudéac, fronçant le sourcil, il fait signe de stopper.

— Ce qui veut dire, murmura le capitaine Simouns, que le consul va m'envoyer ses dépêches et, peut-être, venir lui-même à bord pour me serrer la main.

Loudéac ne répond rien, mais il est visiblement contrarié.

Tandis que le capitaine donne l'ordre de stopper, le vieux pilote a toujours les yeux fixés sur ces côtes de Bretagne dont il voudrait être à mille lieues.

Il est bien près de Cartahut encore...

Et Cartahut doit savoir, maintenant, qu'il a quitté Saint-Malo.

Le navire a renversé sa vapeur, cargué les voiles de ses mâts, et il dort maintenant sur la lame.

Le cap est tout près. La brune monte, et bientôt l'environne.

Le sémaphore a disparu. La nuit vient.

Loudéac sent ses angoisses redoubler.

— Au diable le consul américain ! murmure-t-il.

Les heures s'écoulent.

Marguerite et le jeune capitaine sont descendus dans leur cabine.

Loudéac est toujours sur le pont.

Tout à coup, un homme s'approche et lui frappe sur l'épaule.

Loudéac tressaille.

Aux lueurs mourantes du crépuscule, il a reconnu un des matelots du bord,

Celui-là même qu'on a embarqué à Saint-Malo sous le nom de Saturnin.

— Que me veux-tu, petit drôle? fait Loudéac, indigné de sa familiarité.

— Papa, répond le matelot, vous ne m'avez donc pas reconnu?

Loudéac étouffe un cri.

— C'est la voix de Tom, dit-il.

— Et c'est Tom lui-même.

— Non, ce n'est pas son visage...

— Ah! je me suis bien grîmé, convenez-en.

— Comment, c'est toi? s'écrie Loudéac stupéfait.

— Oui, mais parlons bas...

— Comment donc es-tu ici?

— C'est M^{me} Olympe qui l'a voulu.

Loudéac hausse les épaules.

— Tu viens donc pour m'espionner?

— Non, mais pour vous servir au besoin.

— Je n'ai pas besoin de toi.

— Qui sait?

Et Tom ajoute tout bas :

— La nuit sera bien noire, monsieur.

— Eh bien?

— Et la mer est calme, on dirait de l'huile.

— Après?

— Si nous descendions dans le canot, tout à l'heure, vous, et moi?

— Pour quoi faire?

— Pour gagner la terre sans bruit.

— Et pourquoi veux-tu gagner la côte?

— Parce que, dans mon idée, il y fera melleur pour vous qu'à bord de ce navire.

— Tu es fou!

— Vous avez donc oublié Cartahut, monsieur?

Ce nom fit pâlir Loudéac.

— Non, non, dit-il, je ne l'ai pas oublié.

— Raison de plus, alors...

— Raison de plus, dit Loudéac, pour nous éloigner au plus vite.

Tom a un sourire triste.

— Et si sa vengeance était à bord? dit-il.

— Sa vengeance?

— Oui.

— C'est une idée d'Olympe, ça.

— Une fameuse idée!

— Je n'en crois rien.

— Vous avez donc une grande confiance dans le capitaine Simouns?

— Certes oui.

— Et dans sa femme?

— C'est ma fille.

Tom hausse les épaules à son tour.

— Allons, monsieur, dit-il, je vois qu'il faut vous abandonner à votre malheureux sort.

Loudéac se met à rire.

— Et je ne vous demande qu'une chose, ajoute Tom.

— Que veux-tu?

— Je vous prie de ne pas dire au capitaine Simouns qui je suis.

— Je te le promets, dit Loudéac.

— Adieu, monsieur, dit Tom.

Et il regagne le gaillard d'avant.

.....

La nuit s'est écoulée,

Une nuit d'angoisses pour Loudéac.

Enfin les premières clartés de l'aube blanchissent la mer.

En ce moment un point noir se détache de la côte.

C'est une barque de pêcheur.

La barque a mis le cap sur le navire.

— Ah ! murmure Loudéac, c'est la barque qui apporte les dépêches du consul américain. Nous allons donc pouvoir partir...

Un autre homme aussi suit la barque des yeux.

C'est Tom.

— Voilà les ordres que Cartahut transmet au capitaine Simouns, murmure le groom devenu matelot. Pauvre oncle Loudéac ! comme dit M^{me} Olympe...

XXI

Les angoisses du vieux pilote Loudéac se sont calmées une fois encore.

La barque qui s'était détachée du cap Finistère pour venir accoster le steamer apportait en effet des dépêches, un énorme pli à l'adresse du capitaine Simouns.

Alors le steamer a continué sa route et il s'est remis à chauffer à toute vapeur.

Il y a de cela près de cinq jours.

Depuis longtemps, les côtes de France ont disparu, et le steamer est en pleine Atlantique.

Encore quelques heures, et le matelot de vigie signalera les Açores, ces dernières sentinelles du vieux monde.

— Maintenant, murmure Loudéac, je me moque de Cartahut comme d'une guigne.

Et, de fait, Loudéac n'a jamais été plus heureux.

Le bonhomme, à quatre-vingts ans passés,

s'est découvert au fond de l'âme un sentiment humain.

Lui qui n'avait jamais aimé que l'or, lui l'homme sans foi ni loi, qui avait préparé de si longue main le vol de l'héritage de Cabestan, il s'est pris à aimer paternellement, saintement, une créature dont il est fier.

Quand il regarde Marguerite, le vieux misérable murmure :

— C'est mon sang !

Et depuis que la France est loin, Loudéac fait mille rêves d'avenir et de bonheur.

Il ira jusqu'à cent ans.

Il vivra là-bas, à la Nouvelle-Orléans, comme un véritable coq en pâte, entre sa petite-fille et son mari.

Il aura là l'arrière-vieillesse d'un patriarche ; il s'éteindra en souriant comme un personnage biblique, et le marbre de sa tombe portera une inscription boursouflée des épithètes les plus vertueuses.

Et le vieux coquin sourit dans sa barbe blanche, et, songeant à Olympe, il hausse les épaules et se dit :

— Je la croyais plus forte qu'elle n'est, cette petite.

Quelquefois Tom, redevenu le matelot Sa-

turnin, et Loudéac, se trouvent face à face sur le pont.

Alors Loudéac a un petit sourire moqueur :

— Eh bien ! mon garçon, dit-il, comment trouvez-vous la traversée ?

— Elle est excellente jusqu'à présent, monsieur.

— Et il faut espérer que le beau temps continuera, ricane Loudéac.

— Hum ! hum ! dit Tom, un grain est bientôt venu.

— Peste ! mais tu as l'expérience d'un vieux marin !

— Ce n'est pas la première fois que je navigue.

— Ah bah !

— J'ai été embarqué comme mousse à l'âge de huit ans.

— Ah ! fort bien.

Et Loudéac, toujours gouailleur, continue :

— Eh bien ! as-tu entendu parler de la vengeance de Cartahut, mon garçon ?

— Elle est toujours à bord, monsieur.

— Vraiment ?

— Je puis vous le certifier...

— Alors elle se tient joliment cachée, car

jusqu'à présent il m'a été impossible de l'apercevoir.

— Patience, dit Tom tristement.

Et il tourne le dos à Loudéac.

Mais Loudéac ne craint plus rien depuis qu'il est loin de la France.

— Terre ! terre ! crie tout à coup le matelot de vigie.

Loudéac prend une jumelle et explore au loin l'horizon.

Les Açores apparaissent comme une ligne noirâtre émergeant à la surface de la mer, toute resplendissante des feux du soleil couchant.

Le capitaine Edmond Simouns monte alors sur le pont et rejoint Loudéac.

— Mon vénérable ami, lui dit-il, nous allons avoir une petite fête à bord.

— Ah ! vraiment ? fit Loudéac.

— Et voici pourquoi, poursuit le capitaine : il y a cinq ans, mon navire fut assailli par le travers des Açores par une tempête épouvantable. Nous avons failli périr.

Or, vous savez, nous autres Américains, nous ne sommes pas très-dévots.

— C'est vrai.

— Nous ne nous mettons pas à genoux

comme les Bretons pour invoquer la Madone, d'autant plus qu'étant protestants, nous ne croyons pas à la Vierge; mais nous avons néanmoins nos petites superstitions, et nous faisons des vœux à notre manière.

— Bon! dit Loudéac en souriant.

— Au plus fort de la tempête, et quand toute chance de salut parut s'évanouir, je fis un vœu.

— Ah! ah!

— Je jurai que si nous ne sombrions pas, je ne passerais jamais devant les Açores sans vider un tonneau du meilleur vin que j'aie en cale, et que mes matelots auraient, du coucher au lever du soleil, la liberté de se griser comme se grisent les Américains.

Aussi vous allez voir...

— Et j'en suis, dit Loudéac, car malgré mon grand âge je bois bien encore. Vous en jugerez...

Le capitaine Simouns a donné l'ordre de tirer trois coups de canon.

Le troisième est le signal de l'orgie.

En un clin d'œil les matelots ont oublié toute discipline, toute hiérarchie.

Ils se dépouillent de leurs vêtements ordinaires pour s'affubler des plus grotesques déguisements.

On apporte des barils de vin, on dresse des tables à l'avant et à l'arrière.

Un loustic a trouvé une grosse caisse et un fifre, un autre a pris un violon.

Une musique insensée et discordante se fait entendre.

Et les matelots se mettent à danser, puis à boire, puis à manger.

Et la soirée s'avance et l'orgie ne cesse point.

On se croirait sous l'équateur, au fameux passage de la ligne.

Marguerite, toujours rougissante, fait les honneurs de la table du capitaine.

Loudéac boit comme un jeune homme.

Loudéac chante et rit et des refrains obscènes lui viennent aux lèvres.

Mais il regarde Marguerite, et la raison lui revient et il se tait.

— Mais chante donc, vieil imbécile! dit tout à coup le capitaine Simouns.

— Pas devant elle, balbutie Loudéac.

Alors Marguerite se met à rire.

Ce n'est plus la petite fille rougissante; la jeune fille qui baise pudiquement les yeux.

Non, Marguerite a disparu pour faire place à Georgina.

Et Georgina, la fille perdue, la servante des

tavernes de Londres, la précoce maîtresse de toute une armée de matelots, Georgina ivre, l'œil brillant de débauche, entonne une chanson obscène, à la grande surprise de Loudéac.

Et Loudéac, étourdi, terrifié, écoute bouche bée, les cheveux hérissés, et il se demande s'il n'est pas le jouet de quelque rêve épouvantable!...

Et Georgina interrompt sa chanson pour lui dire :

— Vieille bête ! tu as donc cru que j'étais ta fille?..

Loudéac pousse un cri sourd et tombe à la renverse sur le pont.

XXII

L'évanouissement de Loudéac dura plusieurs heures.

Quand le bonhomme revint à lui, il était dans son lit, et dans cette cabine que le capitaine Simouns avait luxueusement meublée tout exprès pour lui.

Loudéac était seul.

Il se dressa sur son séant et jeta un regard effaré autour de lui.

Loudéac n'osait même pas s'adresser une question à lui-même.

— Ah ! murmura-t-il enfin, n'ai-je pas fait un rêve horrible ?

Et comme il murmurait ces paroles, la porte de sa cabine s'ouvrit.

Marguerite entra.

Marguerite, souriante, coquette, ingénue, Marguerite qui vint à Loudéac frappé de stupeur et lui dit :

— Eh bien ! petit père, êtes-vous enfin dégrisé ?

Loudéac était comme anéanti.

Était-ce donc là cette femme éhontée qui, la veille au soir, chantait des chants obscènes et le traitait de vieil imbécile ?

Il la regardait et aucune parole ne montait de son cœur à ses lèvres.

Il avait autour de la tête comme un cercle de feu.

Il sentait comme un torrent de larmes qui bouillonnait dans son cerveau et ne pouvait s'échapper de ses yeux.

Et comme il la regardait toujours, muet,

hébété, Marguerite s'assit sur le pied de son lit et lui prit la main.

— Petit père, dit-elle de sa voix la plus caressante et la plus mélodieuse, c'est bien vilain, savez-vous? d'être aussi peu raisonnable à votre âge.

— Ah! balbutia-t-il enfin.

— Vous vous êtes enivré hier, oh! mais, enivré comme il n'est pas permis.... Vous avez roulé sous la table, et avant de vous endormir, vous avez eu le délire.

— Vrai? fit enfin Loudéac.

Et dans son œil atone passa comme un rayon de joie furtive.

— Bien vrai, dit-elle, demandez plutôt à Edmond. Le capitaine Simouns était sur le seuil de la cabine.

— Ah! papa, dit-il, vous vous êtes souvenu que vous étiez un bon matelot. Quel gosier, hein? J'ai cru que vous videriez la cave du bord jusqu'à la dernière bouteille.

Loudéac jeta enfin un cri.

— Mais ce n'est donc pas vrai? dit-il.

— Quoi donc?

— Tout ce que j'ai vu... tout ce que j'ai entendu.

— Qu'avez-vous donc vu, petit père?

— Qu'avez-vous donc entendu, mon vénérable ami ? demandèrent à la fois le capitaine et Marguerite.

— Oh ! non, murmura Loudéac qui se reprit à respirer, vous avez raison, ce n'est pas vrai.

— Mais quoi donc ?

Il regarda Marguerite.

Puis d'une voix tremblante :

— Tu es bien Marguerite ? dit-il.

— Sans doute.

— Tu es bien ma petite-fille ?

— Voilà ma réponse, dit-elle.

Et elle lui sauta au cou.

— Tu ne t'appelles pas Georgina ?

— Georgina ! fit-elle, qu'est-ce que ce nom ?

— Celui que tu te donnais hier soir.

— Moi !

Et elle eut un air si étonné que Loudéac demeura convaincu.

— Vous avez raison, dit-il, j'ai rêvé.

Tous deux le regardaient avec un étonnement qui tenait de la stupeur.

Le capitaine Simouns dit après :

— Je commence à deviner.

— Quoi donc ? fit Loudéac.

— Vous avez bu du raki.

— Qu'est-ce que cela ?

— Une boisson arabe.

— Eh bien ?

— Et qui a un singulier privilège.

— Lequel ?

— Elle procure à ceux qui n'y sont pas habitués des hallucinations semblables à celles de l'opium ou du hatchik.

— Ah ! c'est donc cela ! s'écria Loudéac, qui poussa un grand soupir de soulagement.

— Mais, petit père, dit Marguerite, qu'avez-vous donc vu dans votre rêve, qu'avez-vous entendu ?

Ce bon Loudéac, croyant tout de bon qu'il avait rêvé, qu'il avait été le jouet d'une épouvantable hallucination, se mit à leur raconter ce qui s'était passé la veille.

Le capitaine et Marguerite accueillirent ce récit par un formidable éclat de rire.

Puis la jeune femme jeta ses deux bras au cou de Loudéac.

— Ah ! pauvre père ! dit-elle, comme tu as dû souffrir...

Et elle le couvrit de baisers.

.....

Une heure après, Loudéac était sur le pont.

La mer était belle, la brise bonne, le ciel pur.

Loudéac éprouvait ce bien-être que ressent le dormeur éveillé brusquement à la suite de quelque horrible cauchemar.

Mais tout à coup son front rasséréné se rembrunit de nouveau.

Un homme passait auprès de lui.

Cet homme, c'était le matelot Saturnin ;

Ou plutôt c'était Tom.

— Bonjour, monsieur Loudéac, dit-il.

— Bonjour, Tom !

— Vous avez fait une fière noce, hier !

— J'ai fait un mauvais rêve, dit Loudéac.

— Ah !

— Un rêve affreux...

— Vous croyez ça ?

— Dame !

— Et si vous n'aviez pas rêvé, par hasard ?

Et Tom se mit à rire.

Loudéac jeta un nouveau cri.

Puis, saisissant vivement le bras de Tom, il le secoua :

— Mais parle donc, dit-il, je le veux !

— A quoi bon ? fit Tom, vous ne me croiriez pas.

Et il s'éloigna, laissant Loudéac hébété et

rivé au pont du steamer, qui continuait à courir vent arrière...

XXIII

Cependant Loudéac ne tarda point à se remettre.

Les gens qui ont intérêt à s'abuser ne se font jamais prier pour cela.

Loudéac avait méprisé les avertissements d'Olympe.

Pourquoi donc aurait-il cru Tom?

Il était bien plus facile de s'en rapporter au sourire ingénu de Marguerite, à l'accent de franchise du capitaine Simouns, d'attribuer aux vapeurs du raki les événements de la veille et de croire à une hallucination prolongée.

Tom s'était éloigné.

Loudéac ne le revit pas de la journée.

Le soir vint.

Le bonhomme se mit à table avec le capitaine et sa jeune femme.

Le souper était servi dans la cabine même de Marguerite.

Le capitaine dit alors en riant :

— Dites donc, papa, voulez-vous que nous fassions une expérience ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais vous faire boire du raki une seconde fois.

— Oh ! non, dit Loudéac.

— Attendez donc, reprit le capitaine, vous allez voir...

— Quoi donc ?

— Le raki vous procurera une autre hallucination, j'en suis sûr.

— C'est à quoi je ne tiens pas, dit Loudéac.

— Au contraire, car cette hallucination sera très-certainement toute différente de celle d'hier.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr, vous verrez tout autre chose.

Loudéac hésitait cependant.

Alors Marguerite le regarde en souriant :

— Faites donc ce que veut mon mari, petit père, dit-elle, quand ce ne serait que pour effacer l'horrible vision que vous avez encore présente à l'esprit.

— Soit, dit Loudéac.

Et il tendit son verre.

Le capitaine l'emplit de cette liqueur d'un gris perlé qui a une vague analogie avec l'absinthe.

— Voilà, dit-il.

Loudéac vida le verre d'un trait.

Puis il continua à manger.

L'effet du raki ne se fit pas attendre.

Loudéac sentit ses jambes s'engourdir et le froid envahir tout son corps.

— Diable! dit-il, il me semble qu'hier je n'ai pas éprouvé cela.

Il voulut se lever, mais il retomba lourdement sur sa chaise.

En même temps ses tempes bourdonnèrent.

Mais ses yeux demeurèrent ouverts.

Ses oreilles continuèrent à entendre.

Il regardait Marguerite et le capitaine.

Marguerite riait.

Mais ce n'était plus le rire ingénu qui ravissait l'âme de Loudéac.

C'était le rire effronté et cynique de la courtisane sans honte.

Le capitaine avait, lui aussi, perdu cette expression de loyale franchise qu'il avait ordinairement peinte sur son visage.

Quelque chose de bas éclata dans sa figure et son regard.

Marguerite et lui se mirent à parler anglais. Loudéac savait assez l'anglais pour comprendre.

Et cependant il ne comprit qu'à moitié.

Marguerite et Simouns parlèrent cet argot des tavernes de Londres que les Français n'apprendront jamais.

Loudéac essaya une seconde fois de se lever, mais il se confondit en efforts impuissants.

Il voulut parler.

Sa langue épaisse ne put formuler une seule parole.

Cependant Marguerite et Simouns continuaient à causer.

Ils se donnèrent un long baiser.

Non point le baiser de deux jeunes mariés, Mais le baiser lascif, révoltant, obscène, de la courtisane et de son amant.

Et Marguerite appela Simouns du nom de John.

Et Simouns lui donna, à son tour, le nom de Georgina qui avait stupéfié le vieux pilote.

Loudéac immobile sur sa chaise, muet, paralysé, ne comprenait pas tout ce qu'ils disaient, mais il en comprenait une partie.

Les deux misérables se réjouissaient d'avoir

ruis la main sur la fortune tout entière du vieux pilote.

Et Loudéac avait toujours les yeux ouverts, mais il était complètement paralysé.

La porte de sa cabine s'ouvrit, et un homme entra.

Cet homme était vêtu en matelot.

Cependant Loudéac ne se souvint pas de l'avoir vu parmi l'équipage.

Etpourtant ce visage ne lui était pas inconnu.

— J'ai vu cet homme quelque part, se dit-il.

Et cet homme entra et embrassa Marguerite sans façons, comme un ancien amant qu'il était sans doute, et le capitaine Simouns ne s'en montra nullement blessé.

Il se mit à table, on lui versa un verre et il but.

Puis les propos grossiers, les mots obscènes reprirent leur cours.

Et, de temps à autre, Georgina embrassait tantôt le capitaine Simouns et tantôt l'inconnu.

Loudéac aurait voulu se boucher les yeux, se fermer les oreilles.

Mais ses yeux demeuraient ouverts.

Il était forcé d'entendre.

Tout cela le voyait-il, l'entendait-il réellement?

On bien était-ce le résultat de l'hallucination?

Et comme il regardait toujours avec obstination le nouveau venu, celui-ci se mit à rire:

— Je crois bien, John, dit-il, que le vieux coquin me reconnaît.

— Tu crois? fit Georgina.

— Ma foi! oui.

Et Loudéac, en effet, reconnaissait enfin cet homme, que Marguerite, redevenue Georgina, embrassait avec si peu de retenue.

Cet homme, c'était le chapelain qui avait uni les jeunes époux à Jersey.

Un faux chapelain, par conséquent.

Et Loudéac se sentait mourir, et il eût donné ce qui lui restait de vie pour triompher, ne fût-ce qu'une minute, de cette paralysie qui l'étreignait par tout le corps.

Mais Loudéac était pétrifié.

Alors le capitaine Simouns, Marguerite et leur convive virent une grosse larme qui jaillit des yeux de Loudéac et roula ensuite lentement sur sa joue jaune et sèche comme du parchemin.

Loudéac n'avait plus de vivant que le regard...

XXIV

Cette larme brûlante était donc la seule chose qui trahit encore la vie chez le vieux pilote.

Loudéac était complètement paralysé.

Mais il n'était pas au bout de ses surprises.

Tout à coup les bougies qui se trouvaient sur la table s'éteignirent.

La cabine demeura un moment plongée dans l'obscurité.

Puis, tout à coup encore, dans le fond, sur le panneau de boiserie qui se trouvait en face de lui, une lumière apparut.

Une lumière vague, indécise comme un rayon de prime aube d'abord.

Puis ce rayon grandit.

Et alors il sembla au vieux pilote que la cloison était transparente.

Le rayon grandit encore et la transparence avec lui.

Et Loudéac vit comme un tableau de diorama dont la scène, confuse encore, s'éclairait peu à peu.

Et soudain Loudéac vit ce que représentait ce tableau.

C'était une barque d'abord,

Une barque se trouvant en vue des côtes.

Le paysage qu'on apercevait au lointain représentait la plage bretonne, le grand et le petit Belt, à l'entrée du port de Saint-Malo.

La barque était sur le premier plan, — au large par conséquent.

Dans cette barque, on voyait une femme et plusieurs hommes.

L'un de ces hommes brandissait un aviron sur la tête d'un malheureux qu'on avait jeté à l'eau et qui se cramponnait au bordage de l'embarcation avec toute l'énergie du désespoir.

Et Loudéac reconnut dans l'homme à l'aviron sa propre image, et dans celui qu'on avait jeté à l'eau et à qui il s'apprêtait à fendre le crâne d'un coup de rame, le marin Car-tahut.

Alors le malheureux vieillard fit un effort surhumain et triompha de sa paralysie momentanée juste assez pour fermer les yeux.

Mais une sensation étrange, plus étrange encore que celles qu'il venait d'éprouver, s'empara de lui alors.

Il sembla à Loudéac qu'on lui prenait la tête et qu'on la plongeait dans un bain de glace.

Et ses yeux un moment fermés se rouvrirent.

Alors Loudéac aperçut le capitaine Simouns qui lui passait une éponge sur le visage.

En même temps la paralysie cessa.

Les bougies avaient été rallumées.

Marguerite était toujours à table.

Mais le prétendu chapelain avait disparu.

— Eh bien ! dit alors le capitaine Simouns en riant, que pensez-vous du raki, cette fois, papa ?

Loudéac eut un premier mouvement d'indignation :

— Vous êtes des misérables ! dit-il.

Marguerite voulut s'élancer vers lui et lui tendit les bras.

— Arrière, fille perdue ! lui cria-t-il.

Le capitaine riait toujours.

— Racontez-nous donc ce que vous avez vu cette fois, papa, disait-il.

Est-ce que je m'appelais toujours Georgina ? demanda Marguerite.

— Tu es une misérable et tu n'es pas mon sang ! s'écria Loudéac avec emportement.

— Et moi, suis-je un misérable aussi ? fit le capitaine toujours souriant.

— Vous êtes les instruments de Cartahut.

— Cartahut ! fit Marguerite avec étonnement.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le capitaine.

Loudéac, redevenu maître de ses mouvements, se leva.

— Tuez-moi donc tout de suite, puisque vous en avez reçu l'ordre ! dit-il.

— Ah ! Edmond, s'écria Marguerite les larmes aux yeux, nous avons eu tort... Vois, petit père est comme fou...

— Je ne suis pas fou, dit Loudéac.

— Votre hallucination a donc été bien terrible ? dit encore le capitaine.

— Je n'ai pas eu d'hallucination.

— Oh ! par exemple !...

— J'ai vu... de mes yeux ouverts...

— Qu'avez-vous vu ?

— J'ai vu un homme entrer.

— Ici ?

— Oui.

— Ah ! voilà qui est trop fort...

— Oh ! vous ne m'abuserez pas plus longtemps... J'ai vu cet homme, je l'ai entendu... il a embrassé cette fille...

Et Loudéac montrait Marguerite.

La jeune femme poussa un cri.

— C'est faux ! dit-elle, c'est faux...

— Mais enfin, dit le capitaine, quel est l'homme que vous avez vu ?

— Celui qui a joué le rôle de chapelain.

— Plait-il ?

— Oui, ce misérable qui a osé prendre l'habit d'un prêtre pour vous donner la bénédiction nuptiale, à vous, John, à toi, Georgina.

— Il y tient, murmura Marguerite, dont les yeux s'emplirent de larmes.

— Alors, dit le capitaine, cet homme, vous le reconnaissez.

— Sans doute.

— Nous sommes à cent lieues de la terre la plus proche, papa, et à moins que cet homme n'ait voulu se noyer, il n'a pas quitté le navire.

— Eh bien ! nous allons parcourir le navire jusque dans les plus petits recoins.

— Ah !

— Et si nous retrouvons cet homme, je consens à m'appeler John.

— Et moi Georgina, dit Marguerite.

— Allons, venez ! dit le capitaine en prenant Loudéac par le bras.

XXV

Une fois de plus, la conviction de Loudéac était ébranlée.

Cependant il avait conscience de n'avoir pas fermé les yeux ; il était certain d'avoir vu et entendu.

Mais enfin il pouvait fort bien se faire que l'hallucination eût pris les proportions de la réalité et que Loudéac eût rêvé tout éveillé.

Il se laissa donc entraîner par le capitaine Simouns.

Celui-ci lui dit :

— Montons d'abord sur le pont, puis nous chercherons ailleurs.

Sur le pont, Loudéac aspira deux ou trois bouffées de grand air qui achevèrent de le dégriser.

Les matelots de service étaient à leur poste.

Parmi eux était Tom.

Mais Tom ne regarda même pas Loudéac.

Tom avait renoncé sans doute à sauver Loudéac.

Le capitaine Simouns fit faire à Loudéac une visite minutieuse de tout le navire.

Loudéac pénétra partout, depuis la soute au charbon jusqu'à la sainte-barbe en miniature du steamer.

L'homme qui ressemblait au chapelain de Jersey demeura invisible.

— Eh bien ! dit alors Simouns, qu'en dites-vous ?

Mais Loudéac ne répondit pas.

— On ne cache pourtant pas un homme comme on cache une épingle, dit encore le capitaine.

— Assurément non, répondit Loudéac, mais...

— Mais quoi ?

— Le tableau que j'ai vu...

— Quel tableau ?

— Le tableau lumineux qui s'étalait sur un des panneaux de la cabine...

— Et qui représentait...

— Une barque et un homme qui se noyait.

— Décidément, dit M. Simouns, vous ne boirez plus de raki ; avec une organisation comme la vôtre...

— N'importe ! interrompit Loudéac, je veux m'assurer...

— De quoi ?

— Je veux être certain que la cloison de la cabine est en bois plein.

— Mais certainement elle est en bois plein.

— Et qu'elle ne renferme aucun mystère.

— Venez, dit simplement M. Simouns.

Et ils redescendirent dans la cabine.

Marguerite pleurait.

Pourtant Loudéac ne la prit pas dans ses bras.

Loudéac ne lui demanda point la cause de ses larmes et ne lui adressa même pas la parole.

Il prit un couteau qui se trouvait sur la table, et avec le manche il se mit à frapper de petits coups, en haut, en bas et tout le long de la cloison placée en face de la chaise qu'il occupait tout à l'heure.

Partout la cloison rendit un son mat.

Alors il passa la pointe du couteau dans les fentes existant entre chaque pièce de bois, par suite de l'assemblage.

Il espérait rencontrer quelque obstacle, faire mouvoir quelque ressort caché.

Il ne fut pas plus heureux.

Alors il fut bien obligé de croire qu'il avait été par deux fois victime d'une bizarre et douloureuse hallucination.

Et il se précipita vers Marguerite qui pleurait toujours, et la prit dans ses bras en lui disant :

— Pardonne-moi !

.....
Et les jours s'écoulaient.

Loudéac était redevenu l'homme le plus heureux du monde.

Marguerite et le capitaine étaient affectueux et charmants pour lui.

La France était loin, sans doute; car depuis longtemps on avait dépassé Madère et on ne voyait plus que le ciel et l'eau depuis plus d'une semaine.

Loudéac évitait de rencontrer Tom.

Tom, de son côté, ne cherchait pas Loudéac.

Cependant, un soir, ils se rencontraient face à face.

— Bonsoir, monsieur Loudéac, dit l'ancien groom d'Olympe.

— Bonsoir, Tom. Quoi de nouveau ?

— C'est moi qui ai quelque chose à vous demander, monsieur.

— Ah !

— Savez-vous où nous sommes ?

— Non, dit Loudéac; il y a plus de huit

jours que je n'ai consulté le point du capitaine.

— Ah ! vraiment ?

— Mais, à mon estime, nous ne sommes pas à trois jours de la côte américaine.

— Je ne pense pas comme vous, monsieur Loudéac, dit Tom.

— Où crois-tu donc que nous sommes ?

— Nous sommes tout près de la côte d'Afrique...

— Ah ! par exemple !

— A moins que la barque qui nous a accostés l'autre nuit...

— Comment ! s'écria Loudéac, une barque nous a accostés...

— Oui, monsieur, entre deux et trois heures du matin.

— Une simple barque ?

— Oui, monsieur.

— Mais...

Tom prit un air mystérieux :

— Allez donc consulter le point, monsieur, et tâchez que le capitaine n'en sache rien.

— Pourquoi ?

— Et puis revenez ici, ajouta Tom, et je vous en dirai plus long.

Loudéac sentit quelques gouttes de sueur perler à son front et Tom s'éloigna.

XXVI

Loudéac descendit sous l'entre-pont et courut à la cabine du capitaine Simouns.

Le capitaine était absent et se trouvait sans doute dans une autre partie du navire.

Mais sa cabine était ouverte.

Et, s'approchant de la table, Loudéac put constater par la présence de la boussole, du compas et du livre de bord, que le capitaine avait relevé la position du navire il n'y avait pas une heure.

Loudéac était un vieux marin qui ne pouvait se tromper.

Ses cheveux blancs se hérissèrent donc tout à coup, et une sueur glacée perla à son front.

Quelques minutes auparavant, l'ancien pilote se croyait à trois jours de mer de la côte américaine.

Maintenant il constatait que le steamer courait le long de la côte portugaise, et qu'il n'avait pas quitté les eaux d'Europe.

Que signifiait ce nouveau mystère ?

Il s'élança hors de la cabine et remonta sur le pont.

Tom était toujours à la même place.

— Eh bien ? fit-il.

— Eh bien ! dit Loudéac d'une voix sourde, tu avais raison.

— Nous longeons la côte d'Afrique ?

— Non, nous côtoyons le Portugal.

— Ah !

— Et nous ne sommes pas à cinquante lieues de la côte.

— Alors, maintenant, vous croirez, à la barque ?

— Quelle barque ?

— Celle qui a accosté le navire cette nuit.

— Es-tu bien sûr de cela ?

— Parbleu ! j'étais de quart.

— Une petite barque ?

— Un canot.

— Cependant nous sommes trop loin de la côte...

— Nous en étions tout près la nuit dernière.

— Bon ! dit Loudéac ; mais qui y avait-il dans cette barque ?

— Deux hommes. Rien que deux, et il n'en est resté qu'un.

— Que veux-tu dire?

— L'autre est monté à bord.

— Et il y est encore?

— Il y est.

— Mais où? demanda Loudéac.

— Il partage la cabine du second.

Loudéac avait pâli et un tremblement nerveux parcourait tout son corps.

— Et... cet homme, l'as-tu vu?... l'as-tu reconnu?

— Je l'ai vu, mais je ne l'ai pas reconnu.

— Tu le voyais sans doute pour la première fois.

— Je n'en sais rien.

Loudéac regarda Tom avec une inquiétude croissante.

Tom poursuivit :

— Cet homme était enveloppé dans un grand manteau dont le collet était relevé et lui voilait le visage. En outre, il avait un chapeau à larges ailes qui lui descendait sur les yeux.

— Et le capitaine l'attendait?

— J'étais au haut de l'échelle.

— Que lui a-t-il dit? demanda encore Loudéac.

— Ils ont échangé quelques mots dans une

langue qui m'est inconnue. Cependant je crois que c'est de l'indien.

— Ah ! murmura Loudéac dont les yeux s'ouvraient enfin, cet homme c'est Car-tahut.

— Je le crois, dit Tom.

— Et je suis un homme perdu.

— A moins que je ne vous sauve, dit Tom froidement.

— Toi ! toi ! tu me sauverais ?

— Oui, monsieur, j'essayerai du moins.

— Que comptes-tu donc faire ?

— Dans une heure il fera nuit.

— Bon !

— Vous descendrez souper comme à l'ordinaire ; puis, sous un prétexte quelconque, vous remonterez sur le pont, laissant le capitaine à table.

— Et puis ?

— Et puis vous me trouverez à l'arrière.

— Et alors ?

— Nous descendrons dans le canot, nous couperons l'amarre et nous nous sauverons.

— Mais nous sommes à cinquante lieues des côtes.

— La mer est belle, et puis, dame ! au petit bonheur ! dit Tom.

— Au petit bonheur ! répéta Loudéac, qui reprit un peu de courage.

— Maintenant, ajouta Tom, quittez-moi... si on nous voyait ensemble, tout serait perdu.

Loudéac redescendit précipitamment dans l'intérieur du steamer.

Loudéac ne songeait plus à ses illusions de bonheur à jamais perdues ; Loudéac avait fait le sacrifice de sa fortune volée.

Mais Loudéac voulait échapper aux griffes de Cartahut.

Loudéac voulait vivre!...

.
Et Tom, appuyé au bastingage, attendait la nuit et regardait l'horizon en se disant :

— Ce pauvre vieux!... j'ai promis à M^{me} Olympe de le sauver et je le sauverai...

Mais comme il murmurait ces mots, Tom sentit deux bras robustes le saisir par derrière, et il fut enlevé du pont du steamer en même temps qu'une voix lui disait :

— Si tu cries, je te jette à l'eau !

XXVII

Loudéac était complètement dégrisé de ce rêve de bonheur qui avait duré deux mois.

La découverte qu'il avait faite dans la cabine du capitaine Simouns ne lui laissait plus aucun doute.

Marguerite n'était point sa petite-fille.

Marguerite s'appelait Georgina, et c'était une fille perdue à qui on avait fait jouer un rôle d'ingénuité.

Le capitaine Simouns était un instrument de Cartahut, et Cartahut était à bord.

Une réaction s'opéra dans le cœur et l'esprit du vieux pilote.

Quelque chose se brisa en lui.

Ce quelque chose, c'était l'amour paternel dont il avait enveloppé Marguerite ou plutôt Georgina.

C'était une chaîne.

La chaîne brisée, Loudéac se retrouva libre.

Et non-seulement libre, mais philosophe,

résigné jusqu'à un certain point à sa situation nouvelle.

Il avait cru avoir quelqu'un à aimer, — et le vide se refaisait autour de lui.

Il avait été riche et il se retrouvait pauvre.

Donc, jusqu'à un certain point, la vengeance de Cartahut était assouvie.

Loudéac n'avait plus qu'une chose à défendre, — sa vie.

Et Loudéac, triste comme un enfant tout à l'heure, Loudéac brisé par le désespoir, se retrouva fort et plein d'énergie tout à coup.

Ce vieillard de quatre-vingts ans redevint un homme.

— Je lui échapperai, se dit-il.

Il descendit dans l'intérieur du navire.

Le repas du soir était servi dans la cabine du capitaine, mais le capitaine était absent.

Marguerite brodait à la lueur d'une lampe placée au bord de la table.

Loudéac eut l'affreux courage de prendre à deux mains la tête de cette créature et d'y mettre un baiser.

— Edmond va venir, dit-elle. Bonsoir, petit père; avez-vous faim?

— Une faim de loup, dit Loudéac.

Et il se mit à table.

Le capitaine Simouns revint.

— J'ai fait ma tournée du soir, dit-il, tout va bien à bord. Il vente une bonne brise du sud et nous marchons un joli train.

— Où sommes-nous? demanda naïvement Loudéac.

— Demain nous entrerons dans les eaux des Antilles, répondit le capitaine.

Et il se mit à table.

— Alors, fit Loudéac, nous approchons de la Nouvelle-Orléans?

— Dans trois jours nous remonterons le Mississipi.

— Bravo!

Et Loudéac embrassa encore Marguerite.

— Ah! par exemple! dit-il, regardant en souriant le capitaine Simouns, vous n'allez plus me donner de cet affreux raki au moins?

— Oh! non, dit Marguerite.

— La plaisanterie prolongée était devenue mauvaise, dit le capitaine.

Loudéac mangea de fort bon appétit et parut fort gai.

Vers le milieu du souper, il se leva tout à coup :

— Excusez-moi, mes enfants, dit-il.

Et il se leva.

— Où allez-vous? demanda le capitaine.

— Je monte sur le pont une minute et je suis à vous.

— Ah ! fort bien.

Et Loudéac quitta la cabine.

En montant l'escalier, le vieux pilote se disait :

— Nous ne sommes qu'à cinquante lieues des côtes, j'ai été un bon marin, et Tom est un garçon vigoureux ; je prendrai la barre et il nagera.

Et puis, se dit-il encore, qui sait ? Nous trouverons peut-être un navire en chemin.

Allons ! allons ! je ne suis pas encore mort... et Olympe, que j'aurais dû écouter, me donnera toujours du pain pendant les quelques jours qui me restent à vivre.

Loudéac, philosopant ainsi, arriva sur le pont.

La nuit était sombre.

Hormis la bordée de service, il n'y avait personne sur le pont, et Loudéac se glissa à l'arrière.

Le canot était toujours suspendu à tribord. Loudéac s'approcha.

Puis se penchant :

— Tom ! Tom ! appela-t-il.

Tom ne répondit pas.

Loudéac se pencha plus encore.

Il lui sembla alors que quelque chose d'inerte gisait au fond du canot.

— C'est lui, pensa-t-il.

Et de nouveau il appela :

— Tom ! hé ! Tom !

Mais Tom ne répondit point.

— Il s'est endormi en m'attendant, pensa encore Loudéac.

Et, enjambant le bordage, il allait se laisser glisser au bout d'une corde dans le canot, lorsqu'une main de fer le saisit.

Loudéac se retourna.

Un homme était près de lui.

Et cet homme lui dit d'un ton railleur :

— Oh ! pas encore, maître Loudéac ! pas encore !

Loudéac jeta un cri d'épouvante.

— La voix de Cartahut ! dit-il.

— Et Cartahut lui-même, répondit l'homme qui l'avait appréhendé si vigoureusement.

XXVIII

Loudéac eut un accès d'épouvante, qui fut bientôt suivi d'un mouvement de rage et de désespoir.

— Ah! dit-il, finis-en tout de suite, puisque te voilà. As-tu ton poignard? Frappe!

Et il offrait sa poitrine à son ennemi.

Cartahut se mit à rire.

— Tu te trompes, dit-il; je ne veux pas te tuer.

En même temps, il prit un sifflet à sa poche et l'approcha de ses lèvres.

Au bruit, quatre hommes de l'équipage accoururent.

— Emparez-vous de cet homme, dit-il, et enfermez-le dans la cale.

Puis il s'éloigna tranquillement.

Loudéac fut enlevé par les quatre matelots.

Il ne poussa pas un cri, il ne fit pas entendre une plainte.

On le transporta dans la cale et on l'y jeta.

Puis le panneau qui lui servait d'ouverture se retourna.

Loudéac était replongé dans une épouvante indicible.

Il se trouvait dans l'obscurité, et il ne songea même pas à bouger de l'endroit où il était retombé sur ses pieds.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Les ténèbres étaient opaques, le silence profond.

On n'eût entendu que le claquement des dents de Loudéac, si le vieux pilote eût eu encore des dents.

Enfin quelques mots jaillirent de ses lèvres frémissantes :

— Puisqu'il ne veut pas me tuer, murmura-t-il, que veut-il faire de moi ?

Tout à coup une voix lui répondit,

Une voix qui se fit entendre auprès de lui.

Cette voix disait :

— Si je le savais, monsieur Loudéac, je vous le dirais...

— Tom ! s'écria Loudéac.

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Mais je te croyais dans le canot.

— Ah bien ! oui.

— Cependant j'ai cru voir quelque chose de noir au fond.

— C'était un sac que j'y avais descendu.

— Un sac ?

— Oui, un sac plein de biscuit et de viande salée que j'avais volé à la cambuse.

— Mais qu'est-il donc arrivé ?

— Au moment où vous veniez, on s'est emparé de moi et on m'a jeté ici.

— Es-tu attaché ?

— Non.

— Ni moi non plus, dit Loudéac.

— Mais, reprit Tom, cela ne nous sert pas à grand'chose ; on ne s'échappe pas de la cale d'un navire.

— Enfin, tu ne sais pas ce qu'on veut faire de nous ?

— Non.

Loudéac retomba dans un farouche silence.

Tom s'était trainé auprès de lui.

— Je ne le sais pas, dit-il, mais je crois deviner.

— Ah !

— On va nous laisser mourir de faim ici.

Et Tom soupira.

— Maintenant, murmura Loudéac, advienne que pourra, je suis résigné à tout.

Les heures s'écoulèrent.

Le steamer marchait rapidement, on le devinait au mouvement de rotation précipité de l'hélice.

Tom et Loudéac échangeaient de temps en temps quelques mots.

Puis tous deux retombaient dans un morne silence.

Les heures s'écoulaient toujours, nul ne venait.

Loudéac possédait une montre à répétition.

Grâce à elle, il pouvait mesurer le temps.

Il y avait quinze heures qu'ils étaient dans la cale et personne n'était venu leur apporter à manger.

— Vous le voyez, dit Tom qui commençait à souffrir cruellement, on veut nous laisser mourir de faim.

Tom se trompait.

Tout à coup le panneau s'ouvrit.

Une lumière y pénétra, la lumière d'une lanterne que portait un homme.

Derrière lui étaient trois autres matelots.

— Allons! dit le premier, s'adressant à Tom et à Loudéac, suivez-nous.

Et ils les firent monter sur le pont.

Il était grand jour, le soleil resplendissait sur la mer et le ciel était pur.

L'équipage du steamer était rangé en cercle sur le pont.

Au milieu du cercle était Cartahut.

Loudéac soutint son regard.

— Vas-tu enfin me tuer? lui dit-il.

— Non, dit Cartahut, ce n'est point la mort par le poignard ou par la hache que je te destine.

Ecoute-moi, Loudéac, poursuivit-il d'une voix grave; l'heure de ton châtement est venue.

Nous sommes en pleine mer, à cent lieues de toute terre; on va te descendre dans le canot avec ton compagnon de route. Si Dieu veut faire un miracle en ta faveur, il permettra qu'un navire passe au large et te recueille.

Vous avez des vivres pour huit jours.

Et Cartahut fit un signe.

Alors les matelots s'emparèrent de Loudéac d'abord, puis de Tom, et on les descendit tous deux dans le canot.

Puis on coupa l'amarre....

Et tandis que le canot demeurait sur la mer, le navire américain continua sa route, emportant le vindicatif Cartahut, et Marguerite et la traite qui était toute la fortune du vieux pilote Loudéac.

Et Loudéac regarda Tom alors et lui dit :

— Nous sommes perdus, tu le vois bien.

— Bah! dit Tom, qui peut savoir? Hier nous voulions nous sauver. Eh bien! on nous en donne les moyens aujourd'hui.

— Le canot est trop petit pour tenir longtemps la mer.

— Nous verrons bien, répondit Tom, calme comme un véritable Anglais.

Et il se mit à redresser le mât, qui était couché dans le fond de l'embarcation.

XXVIII

Laissons maintenant Loudéac et Tom errant à l'aventure dans un frêle canot, sur l'immensité de l'Océan, à cent lieues de toute terre et de tout continent, et retournons en Bretagne, au château de Plonesnel.

Olympe et sa nouvelle conquête, le jeune Russe Alexis Oukarief, se promenaient au bras l'un de l'autre sur cette plate-forme du vieux manoir, où tant d'événements dramatiques se sont accomplis.

Alexis est encore botté et éperonné, et en bas, dans la cour du château, on entend le pas de son cheval, qu'un valet ramène à l'écurie.

Alexis a passé huit jours sans sortir de Plouesnel.

Il est amoureux fou d'Olympe et il a foulé aux pieds les liens mystérieux qui l'attachaient au prince Tuhatrac.

Pendant huit jours, Olympe n'a vécu qu'avec lui et pour lui.

Ils semblaient avoir oublié l'univers.

Cependant Olympe ne perd jamais complètement la tête.

Au plus fort de ses nombreuses amours, elle a toujours songé à ses petites affaires.

Olympe s'est éveillée un matin un peu dégrisée.

Elle aime Alexis, — Alexis lui plaît, — mais elle s'est souvenue et de Cartahut et de Loudéac.

Elle a reçu la lettre que Tom lui adressait de Jersey.

Elle devine à présent quel est le sort que le prince réserve au vieux pilote.

Mais, tandis que Loudéac est en pleine mer, que devient Cartahut?

Voilà ce qu'Olympe ne savait pas.

Voilà ce qu'elle veut savoir.

Etc'est pour cela qu'elle a dit au jeune Russe :

— Mon bel ami, tu as joué ton rôle en conscience ; tu avais mission de me séduire et tu m'as séduite.

— Et je vous aime, murmura Alexis avec extase.

— Soit, mais le prince n'a pas besoin de savoir ça.

— Oh ! peu m'importe ! a-t-il répondu, je brave sa colère à présent.

Un sourire est venu aux lèvres d'Olympe.

— Cher fou, dit-elle, écoute-moi.

— Parlez, mon cher ange.

— Tu m'aimes, dis-tu ?

— Ma dernière goutte de sang est à vous.

— Alors, parlons sérieusement.

— Je vous écoute.

— Tuhatrac est mon ennemi mortel.

— Je le sais.

— Et du moment que tu m'aimes...

— Je le crois maintenant.

— Soit, mais cela ne suffit pas, il faut me servir.

— Voulez-vous que j'aille le poignarder ?

— Non, pas encore.

— Que dois-je donc faire alors ?

— Tu vas monter à cheval.

— Fort bien.

— Tu t'en iras à Lorgerie.

— Et puis ?

— Et puis tu diras à Tuhatrac : J'ai fidèlement rempli la mission que vous m'aviez donnée. Olympe est folle de moi... et c'est vrai, ajouta M^{me} de Gonidec en manière de parenthèse.

Et elle lui mit un ardent baiser sur les lèvres.

— Et puis ? fit le jeune Russe.

— Et tu ajouteras : Je viens chercher de nouvelles instructions.

— Après ?

— Tu observeras, tu écouteras... et tu me rapporteras fidèlement tout ce que tu auras vu et entendu.

— Je pars.

Et Alexis est monté à cheval quelques minutes après.

Olympe est demeurée seule, tantôt promenant ses regards sur l'immensité de l'Océan, tantôt les ramenant sur la plaine verte à l'extrémité de laquelle on aperçoit, au travers des grands arbres, les tourelles de Lorgerie.

Plusieurs heures se sont écoulées.

Puis un point noir s'est montré sur la route; et ce point a grandi, et Olympe a reconnu son cavalier; et, trois quarts d'heure après, Alexis Oukarieff entra à Plouesnel et rejoignait Olympe sur la plate-forme.

— Eh bien? demanda Olympe, as-tu vu le prince?

— Non.

Olympe fronça le sourcil.

— Il y a du nouveau à Lorgerie.

— Ah!

— Le prince est parti.

— Il est retourné à Paris?

— Non. Il est allé à Brest, où il doit s'embarquer.

Olympe tressaillit.

— Ah! murmura-t-elle, je devine, il n'a voulu charger personne du soin de sa vengeance, et c'est à lui que Loudéac va avoir affaire.

Puis, tout haut :

— Et la princesse Catherine?

— Elle est à Lorgerie.

— Seule?

— Toute seule.

Un éclair a jailli des yeux d'Olympe.

— Eh bien! dit-elle, je crois que l'heure est

venue. Alors, à nous deux donc, Catherine Mickaloff.

Et Olympe songe au stylet empoisonné de la Circassienne qu'on appelait *le Vautour*.

XXIX

Le prince Tuhatrac était, en effet, parti pour Brest.

Mais dans quelles conditions ?

Voilà ce qu'Alexis Oukarielf ignorait, et ce que nous allons vous apprendre.

Depuis la mort du Vautour et le départ de Ragoulin, il y avait eu une scène bizarre à Lorgerie entre le prince et Catherine Mickaloff.

Catherine avait vu, un matin, le prince partir à cheval, lui qui depuis qu'il était à Lorgerie ne s'éloignait jamais que pour faire un tour de chasse.

Catherine était encore aulit, quand elle avait entendu le pas d'un cheval sur le pavé de la rue.

Elle avait couru à la fenêtre et regardé au travers des persiennes.

Le prince avait le pied à l'étrier.

Catherine demeura stupéfaite.

Sur la selle du prince il y avait un portemanteau et des fontes.

Ce qui indiquait que le prince allait faire un voyage et non une simple promenade.

Or, sur ce voyage, il n'avait pas soufflé un mot la veille.

Bien mieux, en souhaitant le bonsoir à Catherine, il lui avait dit :

— A demain !

Or le prince partait.

Où allait-il ?

Catherine ne s'était pas encore posé cette question, que Tuhatrak partait au galop de chasse de la cour du château et descendait l'avenue.

Elle n'avait pas eu le temps d'ouvrir les persiennes et d'appeler le prince.

Quand elle revint de sa surprise, Tuhatrak était déjà loin.

Elle alla ensuite à la chambre du prince.

Le prince avait laissé une lettre sur la table, et cette lettre était à l'adresse de Catherine.

Tout émue, elle l'ouvrit.

« Ma chère amie, disait le prince, cette nuit, tandis que vous dormiez, un courrier m'est arrivé. Je ne veux pas troubler votre sommeil.

« Je m'absente pour un jour ou deux, trois au plus.

« Ne vous mettez point martel en tête, selon votre habitude, et aimez-moi comme je vous aime.

« TUHATRAC. »

Tout cela était fort simple en apparence.

Mais Catherine Mickaloff était une femme exaltée et jalouse.

Elle aimait le prince, elle l'aimait avec fureur.

Instrument docile de sa vengeance, il y avait cependant des jours où elle doutait de la haine de Tuhatrac.

Il avait frappé Kéraniou et Ramel, et M. Le Gonidec, il s'apprêtait maintenant à frapper le vieux Loudéac.

Mais Olympe?

Quand donc frapperait-il Olympe?

Quand donc cette femme disparaîtrait-elle du monde des vivants?

Et il fallait qu'elle disparût, pour que Catherine épousât Tuhatrak.

Et, quand elle se posait cette question, Catherine avait des battements de cœur; de sourdes colères remplissaient son âme; un doute poignant l'étreignait.

Qui pouvait dire que cet homme, qui savait si bien haïr, n'aimait pas encore, au fond du cœur, et peut-être même à son insu, cette femme qu'on nommait Olympe, cette femme qu'il avait tant aimée jadis et par laquelle il avait souffert?

Alors, Catherine redevenait la fille des steppes, la grande dame russe dont l'enveloppe seule est polie et qui est toujours un peu sauvage au fond.

Petite fille d'un hetman des Cosaques, elle avait du sang kalmouk dans les veines.

Et ce sang bouillonnait, lui montait à la tête, troublait sa raison et obscurcissait son regard.

Tuhatrak fut absent pendant trois jours.

Ces trois jours furent pleins d'angoisses pour Catherine.

Elle alla même jusqu'à s'imaginer que Tuhatrak avait passé ces trois jours auprès d'Olympe.

Cependant le prince revint de fort belle humeur.

— D'où venez-vous? lui dit Catherine.

— De Saint-Malo, ma chère amie.

— Vous n'êtes allé que là?

— Absolument.

— Et pendant trois jours vous n'avez pas trouvé une minute pour revenir ou tout au moins me donner de vos nouvelles?

— J'ai passé les trois jours enfermé.

— Ah!

— Je ne sortais que la nuit.

— Que faisiez-vous donc à Saint-Malo?

— Je m'occupais de Loudéac.

— En vérité!

— Le bonhomme est parti.

— Ah! dit Catherine, qui essayait d'apaiser ses soupçons jaloux, il est parti?

— Oui.

— Ainsi son tour est venu?

— Dans sept ou huit jours, il aura expié ses crimes.

Un éclair passa dans les yeux de Catherine.

— Alors, dit-elle, ce sera son tour, à elle.

— Le tour d'Olympe?

— Sans doute.

Tuhatrac ne répondit pas.

Catherine lui prit le bras et le secoua :

— Mais parlez donc, fit-elle, dites...; n'est-ce pas enfin son tour ?

— Nous verrons cela, dit le prince.

Et il roula tranquillement une cigarette.

XXX

Le calme de Tuhatrac exaspéra Catherine.

— Ah ! dit-elle, n'essayez plus de me tromper.

— Que voulez-vous dire ? fit le prince.

— Vous ne voulez pas frapper cette femme

— Olympe ?

— Oui, Olympe, que vous aimez toujours.

Un sourire vint aux lèvres de Tuhatrac.

— Qu'en savez-vous ? dit-il.

— Je le devine.

— A quoi ?

— Aux battements de mon cœur.

Le prince haussa les épaules.

— Votre cœur vous renseigne mal, dit-il, c'est un mauvais thermomètre.

Ces mots ne calmèrent point Catherine.

Elle eut une crise nerveuse, puis elle se mit à fondre en larmes.

Tuhatrak ne sourcilla point.

— Ma chère amie, dit-il froidement, Olympe aura son tour... mais quand ? Voilà ce que je ne puis vous dire...

— Et si je veux le savoir ? fit-elle, cédant de nouveau à ses emportements.

— Vous ne saurez pas ce que je ne sais point moi-même, dit-il.

Et il continua à fumer tranquillement sa cigarette.

Et Catherine se remit à pleurer.

Le prince passa dans sa chambre, se déshabilla et prit un peu de repos.

Catherine ne le revit qu'à l'heure du diner.

Ils n'échangèrent pas un mot.

Le lendemain, Tuhatrak alla à la chasse et ne revint que le soir.

Le soir il trouva une dépêche.

Cette dépêche était du capitaine Simouns et venait de Jersey.

Le prince dit alors à Catherine :

— Ma chère amie, j'ai une nouvelle à vous donner.

— Ah ! fit-elle.

— Je pars cette nuit.

Vous partez ?

— Oui, je vais à Brest.

— Seul ?

— Oui.

Catherine baissa la tête et des larmes rou-lèrent dans ses yeux.

Alors la glace se rompit.

Le prince la prit dans ses bras, lui donna un ardent baiser et lui dit :

— Folle que tu es ! peux-tu donc douter un seul instant de mon amour ?

Il y avait tant d'âme et de passion dans ces simples mots que Catherine eut honte de ses soupçons.

— Ah ! dit-elle, pardonne-moi. Tu as raison, je suis folle !

Le prince partit.

Combien de jours durerait son absence ?

Catherine ne le savait pas.

Mais, après le départ de Tuhatrak, sa nature soupçonneuse et jalouse reprit le dessus.

Qui pouvait lui dire que Tuhatrak et Olympe ne devaient pas se rejoindre quelque part ?

Depuis huit jours la châtelaine de Pioquesnel n'avait pas donné signe de vie.

Catherine, le lendemain du départ du prince,

monta à cheval et alla se promener au bord de la mer.

Elle trouva sur la plage des pêcheurs de Cancale qui faisaient sécher leurs filets.

Elle les interrogea sur la dame du château de Plouesnel.

L'un d'eux, qui était un vieillard, lui dit :

— Je la connais bien madame Olympe, comme on l'appelle; je l'ai rencontrée l'autre jour.

— Où donc?

— A Saint-Malo.

Catherine tressaillit.

— Et quel jour l'avez-vous rencontrée?

— Mardi dernier.

Catherine calcula.

C'était mercredi soir seulement que Tuhatrac était revenu.

Olympe et lui s'étaient donc rencontrés à Saint-Malo?

Un autre pêcheur dit encore :

— Mais je crois bien, moi, qu'elle n'est plus à Plouesnel. Je suis allé pour y vendre des homards et on ne m'en a pas pris. Toutes les fenêtres du château étaient fermées...

Catherine n'en entendit pas davantage.

Elle monta à cheval et lança sa monture à travers la plaine.

Catherine avait un volcan de jalousie au cœur...

Elle n'en pouvait plus douter, maintenant :

Olympe et Tuhatrac étaient partis ensemble.

Et Catherine revint à Lorgerie, brisée, exténuée, mais ivre de fureur et de vengeance, et elle appela Yvan.

Qu'était-ce que Yvan ?

Un Cosaque qu'elle avait élevé, un jeune homme qui était né sur ses terres d'Asie-Mineure et qui se fût fait tuer sur un signe d'elle.

Yvan était brave, Yvan était rusé comme un Kalmouck, Yvan était un homme, enfin, à qui on pouvait confier la plus délicate et la plus mystérieuse des missions.

Et Catherine dit à Yvan :

— J'ai besoin de toi.

Yvan répondit simplement :

— S'il faut mourir pour vous, je suis prêt.

XXXI

Yvan était né serf et il l'était encore.

Mais la noblesse russe ne laisse pas tous les serfs à l'état de paysans.

Souvent un grand seigneur, rencontrant sur ses terres un enfant intelligent, le fait élever.

Le petit esclave est envoyé dans les écoles et il en sort avec une profession libérale.

La carrière militaire seule lui est fermée.

Il devient avocat, médecin, professeur ou industriel.

Alors son seigneur consent à ce qu'il lui paye l'obrock, c'est-à-dire le droit de servitude, et lui permet de résider dans les villes et d'y exercer sa profession.

Catherine avait fait élever Yvan.

Yvan avait eu une fantaisie bizarre : son éducation achevée, il s'était fait comédien.

Pendant deux ou trois ans, il avait joué la comédie à Moscou, à Saint-Petersbourg ; et à Odessa.

Lorsque la princesse Mickaloff se trouva

veuve du général, son mari, elle alla habiter ses terres d'Asie-Mineure, et emmena Yvan avec elle.

Plus tard, quand elle fut enlevée par l'émir Kouban, elle demanda au farouche Circassien de lui faire venir son comédien.

Yvan parlait toutes les langues avec cette facilité merveilleuse particulière aux Russes.

De son métier de comédien, il avait conservé une habileté incomparable à se grimer et à changer de visage au besoin. Il portait avec la même aisance les costumes les plus divers.

Quand elle fut seule avec lui, Catherine lui dit :

— Je n'ai nul besoin de ta vie, mon enfant, et la mission que je vais te donner est toute pacifique.

— Ah ! dit Yvan un peu déconcerté.

— Ecoute-moi, reprit Catherine : le prince est parti.

— Oui, maîtresse.

— Il est allé à Brest.

— C'est ce qu'il a dit en partant.

— Eh bien ! il faut que tu ailles à Brest, toi aussi.

— Je suis prêt à partir.

— Que tu rejoignes le prince.

— Bon !

— Que tu te déguises à ce point qu'il ne puisse te reconnaître.

— C'est facile, dit Yvan.

— Et que tu me tiennes jour par jour au courant de ce qu'il fait.

— Faut-il partir aujourd'hui même ?

— Oui.

Yvan n'en demanda pas davantage et sortit.

Une heure après, Catherine était à son piano, lorsque la porte du salon s'ouvrit et livra passage à un jeune gars bas-breton. Veste rayée de bleu et de blanc, gilet rouge, ceinture de même couleur, larges brayes blanches, souliers ferrés et bas écarlates ; le costume était complet.

Le gars avait de longs cheveux bruns qui pendaient sur ses épaules, et il portait un bâton de voyage à la main.

Catherine jeta un cri.

Le Bas-Breton, c'était Yvan.

Et Yvan était méconnaissable à ce point que Catherine ne l'avait reconnu qu'à la voix.

— Tout cela est parfait, dit-elle, mais il y a une difficulté que tu n'as pas prévue.

— Laquelle ? demanda Yvan.

— Avec le costume, la langue bretonne est indispensable.

— C'est vrai, dit Yvan en souriant.

— Tu parles le français, le russe, l'espagnol, l'allemand et la langue tcherkesse.

— Et le turc et la langue indienne, dit Yvan.

— Mais tu ne sais pas le breton.

— C'est ce qui vous trompe, maîtresse.

— Tu parles breton ?

— Oui.

— Le breton bretonnant ?

— Parfaitement.

— Et où l'as-tu appris ?

— Ici ; depuis un mois, je me suis amusé à causer avec les paysans.

Et Yvan se mit à parler avec une aisance merveilleuse et l'accent le plus irréprochable la vieille langue celtique dont la princesse commençait à comprendre quelques mots.

Le jour même, il se rendit à Rennes, monta dans les troisièmes et se rendit à Brest.

Le surlendemain, Catherine reçut la dépêche suivante :

« Prince est à Brest.

Il est seul, logé à l'hôtel des Voyageurs, rue de Triano.

On m'a pris comme cocher dans l'hôtel.
Le prince va deux fois par jour au sémaphore.

Demain, il s'embarque pour le cap Finistère.
Je vous tiendrai au courant.

YVAN. »

A la lecture de cette lettre, Catherine respira.

Le prince était bien à Brest.

De plus il était seul.

Olympe ne l'avait donc pas rejoint.

Et Catherine eut honte de ses soupçons et elle se reprit à croire à l'amour de Tuhatrac.

XXXII

Ce fut pendant la période de quiétude relative que la dépêche d'Yvan avait annoncée que la princesse Catherine reçut la visite d'Alexis Oukarieff, auquel elle annonça le départ de Tuhatrac pour Brest.

Mais le calme de Catherine ne devait pas être de longue durée.

Le lendemain de la visite d'Alexis, Catherine reçut une seconde dépêche.

Elle était datée de Brest comme la première.

Yvan disait :

« Prince fait choses bizarres. Allé hier cap Finistère, embarqué dans un canot, accosté un navire au large, revenu à terre, rentré à Brest.

« Fait ses malles pour aller à Nantes, est allé au télégraphe, pas vu dépêche, mais crois télégramme adressé château de Plouesnel. Ecrirai de Nantes. »

Catherine à cette heure éprouva une violente colère.

L'aiguillon de la jalousie lui pénétrait au cœur de nouveau.

Le lendemain, elle reçut un nouveau télégramme d'Yvan.

Il était laconique et non moins effrayant :

« Pas pouvoir dire par télégraphe. Choses extraordinaires. Lettre par la poste, demain. »

La princesse passa une journée mortelle et une nuit sans sommeil.

Elle était si inquiète, si bouleversée, si impatiente, qu'elle alla au-devant du facteur rural.

Celui-ci apportait, en effet, une lettre d'Yvan.

Le jeune Russe écrivait :

« Ma chère maitresse,

« Le prince s'est embarqué ce matin pour Lisbonne.

J'étais parvenu à le suivre et je m'étais logé dans le même hô'tel.

Vous pensez bien que j'avais quitté mon costume breton et que je m'étais habillé en homme comme il faut.

Cela m'a perdu, sans doute.

Voyant que le prince faisait transporter ses bagages à bord du steamer le *Camoëns*, j'ai pris passage sur ce navire.

Mais, comme je me rendais à bord, l'embarcation dans laquelle je me trouvais a chaviré.

J'ai failli me noyer, quoique je sois bon nageur, et j'ai même perdu connaissance.

Quand je suis revenu à moi, on m'avait transporté dans la chambre que j'occupais dans l'hôtel.

Le steamer avait pris la mer et le prince était parti.

Mais j'ai trouvé sur un guéridon un billet ainsi conçu :

« La princesse est folle. Et je te ferai bâtonner à mon retour. TUHATRAC. »

Ainsi le prince m'avait reconnu.

J'allais vous envoyer un télégramme pour vous demander si je devais aller à Lisbonne, quand j'ai fait une singulière découverte.

Je suis entré dans la salle des voyageurs et j'ai voulu savoir sous quel nom le prince avait logé dans l'hôtel.

J'avais le numéro de sa chambre.

La recherche était donc facile.

J'ai trouvé le nom de M. et M^{me} de Gonidec, venant de Saint-Malo.

Ainsi donc le prince n'était pas seul.

Une femme l'avait rejoint à Nantes.

J'ai questionné le maître d'hôtel.

Il m'a dit que, en effet, une femme était arrivée pendant la nuit et qu'elle était restée dans l'appartement occupé par le prince;

Puis qu'elle s'était rendue à bord avant le jour.

Cette femme est-elle donc la châtelaine de Plouesnel, et le prince voyage-t-il avec elle et sous son propre nom?

Vous le voyez, ma chère princesse, l'énigme se complique étrangement.

Que dois-je faire?

Faut-il que j'aille à Lisbonne?

Faut-il que je revienne auprès de vous?

J'attends un télégramme.

Votre esclave dévoué,

« YVAN. »

La princesse Catherine était tombée à la renverse en lisant cette lettre.

Quand elle reprit ses sens, elle se trouva dans un champ auprès du chemin par lequel le facteur s'était éloigné.

Un homme était près d'elle et lui donnait des soins.

Cet homme était un paysan.

Mais un paysan que Catherine se souvint avoir déjà vu.

C'était Mathurin Legallec, le gars de Dol en Bretagne, qui s'était épris d'une belle passion pour Mousseline, et à qui Mousseline, en partant, avait promis de l'épouser.

Comment Mathurin se trouvait-il là, et par quel hasard arrivait-il, comme à point nommé, pour jeter de l'eau fraîche au visage de Catherine Mikaloff évanouie?

XXXIII

Revenons à Olympe :

M^{me} de Gonidec n'avait pas perdu de temps.

Le soir même où Alexis Onkariéff était revenu de Lorgerie annonçant le départ du prince pour Brest, Olympe partait à son tour.

De Saint-Malo à Brest, c'est un voyage d'une nuit.

Pourquoi partait-elle ?

Nul ne le savait, pas même Alexis.

Elle avait dit au jeune Russe :

— Nous partons, ne me demande rien de plus.

— Du moment où je suis avec vous, avait-il répondu, je suis prêt à aller au bout du monde.

Olympe et Alexis étaient donc arrivés à Brest le lendemain matin.

Une heure après, laissant le jeune homme à l'hôtel, elle courait les rues.

Seulement, elle s'était quelque peu métamorphosée.

La femme était devenue homme, ou plutôt elle avait pris le costume d'un jeune aspirant de marine, et ce fut ainsi vêtue qu'elle parcourut les quatre ou cinq grands hôtels de Brest.

Elle était à la recherche de Cartahut.

Pourquoi ?

Elle ne l'eût pas confié à Loudéac, si le vieux pilote eût encore été près d'elle...

A l'hôtel des Voyageurs, elle retrouva la trace du prince.

Cartahut était parti le matin même pour Nantes.

Olympe rejoignit Alexis Oukarieff.

— Nous partons encore, lui dit-elle.

— Et où allons-nous ?

— A Nantes.

Le lendemain soir, Olympe était à Nantes et descendait à l'hôtel où Cartahut était logé.

Elle eut soin de ne pas se montrer, mais elle observa et reconnut Yvan sous son déguisement.

Alexis était demeuré dans un autre hôtel.

D'ailleurs, sous ses habits d'aspirant, Olympe était méconnaissable.

Dès la première heure de son arrivée,

Olympe savait que le prince s'embarquait le lendemain pour Lisbonne, et qu'Yvan s'apprêtait à le suivre.

Le prince ne se fût pas douté, sans elle, de l'espionnage dont il était l'objet de la part du jeune Russe.

Olympe se chargea de l'avertir.

Comme il rentrait chez lui, Tuhatrak trouva un billet au crayon qu'on avait passé sous sa porte.

Ce billet disait :

« Un voyageur prévient charitablement le prince qu'un jeune homme s'attache à ses pas depuis plusieurs jours. »

Le billet était sans signature et d'une écriture inconnue.

Il était alors dix heures du soir.

Tuhatrak descendit au salon de lecture de l'hôtel et aperçut un jeune homme, mis avec élégance, qui lisait un journal.

Yvan était méconnaissable; mais il avait commis un oubli impardonnable.

Tout en se teignant les cheveux, tout en se grimant avec le plus grand soin, il avait conservé une bague à son doigt.

Le prince aperçut cette bague et fut fixé.

Le lendemain matin, on le devine, la més-

aventure d'Yvan se rendant à bord du navire portugais ne fut pas l'œuvre du hasard.

Et le prince partit seul.

Mais tandis qu'on rapportait Yvan sans connaissance à l'hôtel, Olympe se glissait dans le bureau, écrivait sur le livre des voyageurs le nom de M. et M^{me} de Gonidec, car Tuhatrac n'avait rien écrit du tout, et inscrivait au-dessus le numéro de la chambre du prince.

Puis elle gagnait le garçon en lui donnant dix louis, et imaginait la petite fable qu'Yvan n'avait pas mise en doute un seul instant, — la fable de la femme qui avait rejoint le prince au milieu de la nuit et s'était rendue à bord au petit jour.

Quarante-huit heures après, Olympe et Alexis Oukarieff étaient de retour à Plouesnel.

Alexis n'avait absolument rien compris à la conduite de M^{me} de Gonidec.

Mais que lui importait?

Olympe avait des torrents de tendresse pour lui et il était amoureux fou.

Le lendemain de son arrivée, au petit jour, bien avant le lever du soleil, Olympe était sur pied.

— Mon cher amant, dit-elle à Alexis, tu vas monter à cheval.

— Et puis? demanda le jeune Russe, encore à moitié endormi.

— Et puis, tu descendras à Dol.

— Bon!

— Et tu te mettras à la recherche d'un paysan appelé Mathurin Legallec.

— Et puis encore?

— Et puis tu me l'amèneras, en lui disant que j'ai des nouvelles de sa *promise*.

— Et cela suffira pour qu'il me suive?

— Cela suffira.

Alexis partit, et moins d'une heure après il ramenait Mathurin Legallec à Plouesnel.

XXXIV

Depuis le départ de Mousseline, le pauvre Mathurin Legallec était comme une âme en peine.

Le lendemain de ce jour où il l'avait mise au chemin de fer, il était allé l'attendre à la gare.

Mais Mousseline n'avait pas reparu.

Il y était allé les jours suivants sans plus de succès.

Alors il s'en était retourné rôder aux environs de la maisonnette du bord de la mer.

Mais la maisonnette paraissait inhabitée.

Portes et fenêtres étaient closes.

Mathurin était alors tombé dans une mélancolie profonde; il travaillait du matin au soir, évitait le cabaret et était devenu sombre et taciturne.

Il allait partir pour les champs quand Alexis Oukarieff arriva.

Le jeune Russe s'était fait indiquer sa maison.

Mathurin fut fort étonné de voir ce beau monsieur qui disait avoir affaire à un paysan comme lui, et il leva sur lui de grands yeux pleins de défiance.

Alexis lui dit :

— Je viens du château de Plouesnel.

— Ah! fit Mathurin en le regardant toujours.

— C'est la dame de Plouesnel qui m'envoie.

— Que me veut-elle? demanda le gars.

— Elle veut vous parler et vous donner des nouvelles de votre promesse.

Mathurin jeta un cri de joie.

— Par conséquent, dit encore Alexis Oukarieff, suivez-moi.

Alexis était demeuré à cheval.

— Il y a une bonne trotte d'ici à Plouesnel, fit Mathurin, et vous arriveriez avant moi si j'allais à pied.

— Je mettrai mon cheval au pas et nous ferons route ensemble.

— Oh ! c'est pas la peine, dit le gars.

— Plait-il ? fit Alexis.

— J'ai un bon bidet à l'écurie, et voici trois jours qu'il n'a rien fait, il tiendra bien pied à votre cheval.

Et Mathurin s'en alla à l'écurie, mit un bridon à un petit cheval jaune à crinière blanche, et sauta dessus sans selle et sans couverture.

Le bidet était bon.

Il tint pied au trotteur du jeune Russe, et en vingt-cinq minutes il eut franchi la distance qui séparait Dol de Plouesnel.

Alexis n'avait donné à Mathurin aucune explication pendant le trajet.

Aussi Mathurin s'était-il fait un tas d'illusions.

Il espérait trouver Mousseline au château.

Et il fut même fort désappointé quand il se vit face à face avec M^{me} Olympe toute seule.

— Es-tu toujours amoureux ? lui dit-elle.

— Toujours, répondit-il.

— Tu veux toujours épouser la servante de la Parisienne ?

— Ah ! dit Mathurin avec mélancolie, c'est pas le bon vouloir qui me manque.

— Et qu'est-ce qu'il te manque donc ?

— C'est la femme.

Olympe se prit à sourire :

— Elle est partie, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— En te disant qu'elle reviendrait le lendemain ?

— Hélas ! oui.

— Et elle n'est pas revenue ?

Mathurin baissa la tête et une larme roula dans ses yeux.

— Il ne faut pas lui en vouloir, dit Olympe, ce n'est pas sa faute.

Mathurin tressaillit et regarda la châtelaine de Plouesnel.

— Comme elle s'apprêtait à revenir, poursuivit Olympe, sa maîtresse l'a rejointe à Rennes, et elle l'a emmenée à Paris.

Mathurin respira.

— Je pensais bien, dit-il, qu'il fallait qu'il fût arrivé quelque chose comme ça.

— Mais, reprit Olympe, elle a quitté sa maîtresse depuis huit jours.

— Vrai de vrai? exclama le gars.

— Et elle vient de m'écrire pour me demander si je voulais toujours la prendre à mon service.

— C'est-y Dieu possible? s'écria Mathurin.

— C'est la pure vérité.

— Et... not' dame, vous voulez bien...

— Je lui ai écrit de venir au plus vite.

— Eh bien ! là, vrai, dit le gars naïvement, si vous n'étiez pas une dame et moi un paysan, je crois que je vous embrasserais.

— Tu as un autre moyen de me prouver ta reconnaissance, répondit Olympe en souriant.

— Lequel donc, madame?

— Tu peux me rendre un petit service.

— Ah ! commandez donc vite, alors.

— Sais-tu où est le château de Lorgerie?

— Pardine !

— As-tu vu quelquefois le nouveau propriétaire?

— Un bourgeois de Paris, qu'on dit même que c'est un prince?

— Justement.

— Oh ! je l'ai rencontré très-souvent.

— Eh bien ! va-t'en à Lorgerie et porte-lui cette lettre.

-- Bon ! dit Mathurin, qui ignorait le départ de Tuhatrac.

Olympe lui mit une pièce d'or dans la main, et ajouta :

— Ce soir, quand tu viendras me rapporter la réponse, tu en auras autant.

Et Mathurin partit sans se douter qu'il devenait l'instrument d'une tragédie.

XXXV

Mathurin Legallec s'en était donc allé, emportant la lettre d'Olympe.

Mais, entre Dol et Lorgerie, il y a un tas de petits chemins creux encaissés de haies dans lesquels on passe difficilement à cheval.

Mathurin passa donc par Dol et y laissa son bidet.

— J'arriverai tout aussi vite à pied en prenant un raccourci, s'était-il dit.

Et puis Mathurin avait une autre raison.

Tout à l'heure il était pressé de voir Olympe et d'avoir des nouvelles de Mousseline.

Mais à présent qu'il ne s'agissait plus que du service de la châtelaine de Plouesnel, Mathurin était moins pressé, et il jugeait inutile de fatiguer un cheval dont il avait besoin dans l'après-midi pour faire des charrois.

Mathurin s'en alla donc à pied, tranquillement, fumant sa pipe et marchant à l'ombre le plus possible.

Le château lui apparaissait à travers les arbres, quand Mathurin, qui suivait un chemin creux, vit à l'extrémité de ce chemin le facteur rural.

Le facteur marchait d'un bon pas, et la fantaisie de le rejoindre ne vint pas à Mathurin.

Mais, comme il regardait toujours devant lui, il aperçut une femme qui venait en sens inverse et qui aborda le facteur.

Alors, obéissant à une vague curiosité, Mathurin s'arrêta, mais il continua à regarder.

Le facteur donna une lettre à la dame.

La dame la prit et ne l'ouvrit pas sur-le-champ.

Le facteur s'en alla, et, au lieu de continuer sa route vers le château, il entra dans un sentier qui conduisait à une ferme du voisinage.

En même temps, Mathurin vit la femme qui, abandonnant le chemin, passait par une

brèche faite dans la haie vive et pénétrait dans un champ.

— C'est quelque lettre d'amoureux qu'elle va lire en cachette, pensa Mathurin.

Et il se remit à marcher.

Mais il regardait toujours la femme et, tout à coup, il la vit tomber à la renverse et demeurer inanimée sur le sol.

— Ah ben ! par exemple, murmura-t-il, en voilà une sévère, ma foi !

Et Mathurin bâta le pas, pénétra dans le champ, et courut à la femme.

— Tiens ! fit-il en s'approchant, je crois bien que c'est la nouvelle bourgeoise de Lorgerie.

C'était, en effet, Catherine qui venait de s'évanouir à la lecture de la lettre de son fidèle Yvan.

Mathurin la secoua inutilement.

Alors il la traîna auprès d'un ruisseau qui coulait sur le champ, prit de l'eau dans le creux de ses deux mains et la lui jeta au visage.

Au bout d'un quart d'heure de ce manège, la princesse revint à elle.

Et, se redressant tout à coup, elle regarda Mathurin d'un air effaré.

— Qui êtes-vous ? dit-elle.

— Excusez, fit Mathurin, je passais par là...
et...

La lettre d'Yvan était à terre.

Catherine s'en empara vivement et la froissa.

Puis, regardant Mathurin :

— Est-ce que tu sais lire ?

— Un peu, dit-il.

— Alors...

— Oh ! n'ayez crainte, ma belle dame, je n'ai seulement pas ramassé ce chiffon de papier, dit Mathurin naïvement.

Catherine fouilla dans sa poche et en tira une pièce d'or qu'elle tendit à Mathurin.

— Tiens, dit-elle, prends et va-t'en.

— Eh bien ! dit naïvement Mathurin, c'est une bonne journée que je fais là !...

— Plait-il ? dit la princesse.

— On m'en a déjà donné une comme ça ce matin.

Et il contemplait la pièce d'or.

— Et qui donc te l'a donnée ? demanda Catherine.

— La dame du château de Plouesnel.

Un cri échappa à la princesse.

Olympe ne s'était donc pas embarquée avec le prince.

Puis, mordue au cœur par une âpre curiosité :

— Et pourquoi t'a-t-elle donné une pièce d'or ?

— Pour lui porter une lettre.

— Où ça ?

— Au château de Lorgerie.

— Et pour qui cette lettre ?

— Pour le bourgeois du château, peut-être bien votre mari, ma belle dame.

Et, de plus en plus naïf, Mathurin tira la lettre de sa poche et la tendit à Catherine Mickaloff, pâle et frissonnante.

XXXVI

Olympe savait parfaitement ce qu'elle faisait en confiant sa lettre à Mathurin Legallec.

Elle n'avait pas prévu, sans doute, que le gars trouverait Catherine évanouie dans un champ, à quelques pas du château de Lorgerie.

Mais elle avait prévu que la lettre que por-

taît Mathurin tomberait aux mains de Catherine.

Et cette lettre, adressée au prince absent, n'avait pas d'autre objet, comme on va voir.

Mathurin tendit donc naïvement la lettre à Catherine, qui frissonna jusqu'à la moelle des os.

— C'est bien, lui dit-elle, essayant de dominer son émotion. Tu peux t'en aller.

— Mais il y a une réponse, dit le gars.

— Ah !

— A preuve même que la dame m'a dit qu'elle me donnerait au retour une seconde pièce d'or.

— Eh bien ! dit Catherine, la voilà, tu peux t'en aller. Le prince est absent, il enverra la réponse aussitôt son arrivée.

Et Catherine donna un deuxième louis Mathurin.

Celui-ci n'en demanda pas davantage et partit en courant.

Alors l'émotion qui s'empara de Catherine fut si grande qu'elle fut obligée de s'asseoir au bord d'un fossé.

Elle tournait et retournait cette lettre dans ses mains et n'osait l'ouvrir.

Cependant cette lettre était bien une preuve

que ce n'était pas Olympe qui s'était embarquée avec le prince à bord du navire portugais.....

Olympe n'avait pas quitté Plouesnel.

Olympe écrivait au prince.

Que pouvait-elle lui dire?

Catherine succomba à la jalousie.

Elle était seule, en pleins champs. Mathurin s'était éloigné; nul ne la voyait.

— Ah! je veux savoir, fit-elle.

Et elle déchira brusquement l'enveloppe.

La lettre ouverte, elle lut :

« Mon bien-aimé Cartahut,

Je savais bien que tu me pardonnerais.

Tu as été implacable pour tous les autres... mais moi, moi la plus coupable peut-être, tu m'as pardonné.

Ce pardon. c'est mon supplice.

J'aimerais mieux ta haine que ton pardon, la mort que la vie.

Ah! sans le savoir, tu t'es cruellement vengé, Cartahut, homme implacable qui as oublié de t'arracher le cœur, roseau peint en fer, vengeur incomplet que j'ai vu pleurer... à l'heure où tu appelais un vin infernal sur tes lèvres.

J'ai passé, après vingt ans, une nuit dans tes bras, la nuit des adieux... et j'ai retrouvé mon Cartahut d'autrefois, celui qui m'aimait et que j'ai trahi.

Cartahut, mon bien-aimé, je te le répète, ta vengeance est complète, alors que tu as cru me pardonner.

Car je t'aime, maintenant.

Tu dois être revenu à Lorgerie cette nuit dernière, si ce que tu m'as dit à Nantes est vrai.

Aussi, je t'écris...

J'ai la tête en feu, le cœur en délire ; je t'aime...

Mais tu me tueras, n'est-ce pas ?

Car, vivre maintenant, après t'avoir reconquis pour te perdre de nouveau, est au-dessus de mes forces.

J'ai été la plus coupable.

Je mérite un châtiment.

Un châtiment épouvantable, inouï, quelque chose d'horrible comme l'âme que j'avais autrefois.

Ce châtiment, je le demande à genoux ; je t'aime.

Oh ! tu vois bien que je suis folle!.. »

.....

Catherine Mickaloff n'acheva pas cette lecture.

Elle froissa la lettre avec indignation, puis elle la foula aux pieds.

Au milieu de ce dévergondage d'esprit et de cœur, une chose lui apparaissait claire, nette, terrible...

Le prince avait accordé une nuit d'amour à Olympe.

Le prince l'avait trahie, elle Catherine.

Le prince aimait encore cette femme.

Tout à l'heure, Catherine s'était évanouie.

Maintenant elle se redressait hautaine, violente, implacable.

Le sang tartare qu'elle avait dans les veines parlait haut et faisait taire ses instincts de femme civilisée.

Catherine était redevenue la femme sauvage des steppes.

Et elle fit, en ce moment, un serment semblable à celui qu'avait déjà fait M^{me} de Gonidec :

— Il faut que je tue cette femme ! se dit-elle.

Et Catherine rentra à Lorgerie, prit une plume et écrivit à Yvan un télégramme qui n'avait qu'un seul mot :

Reviens!

L'heure de la faiblesse était passée.

Catherine attendait maintenant l'heure de la vengeance...

XXXVII

Cependant Mathurin Legallec s'en allait en courant et reprenait à travers champs le chemin de Plouesnel.

Il était fort joyeux, ce gars de Dol en Bretagne, et il faisait sonner l'une contre l'autre ses pièces d'or.

Puis, en même temps, à l'ivresse de l'or se mêlait pour lui l'ivresse du cœur.

Mousseline allait revenir, Mousseline l'épouserait pour sûr; cependant une goutte de vinaigre tomba tout à coup dans le lait qu'il buvait depuis une grande demi-heure.

Il sentit même un peu de sueur perler à son front, et ses cheveux en broussailles se hérissèrent plus encore.

— Pourtant, se dit-il tout à coup, si j'avais fait une bêtise?

Et comme Mathurin Legallec était amou-

reux, il se demanda si la belle dame de Plouesnel n'était pas quelque peu éprise du prince et s'il n'avait pas commis une bétise en remettant la lettre à la femme de celui-ci.

Mais un peu de réflexion lui vint en alde et il se rassura.

— Faut-il que je sois bête! dit-il.

Et il songea à ce brave garçon qui était venu le chercher de la part d'Olympe.

Or, même en Bretagne, la dame de Plouesnel ne passait pas pour une vertu; et Alexis Oukarleff n'était pas le premier beau monsieur de Paris qui fût venu s'installer au château.

Seulement on n'en avait jamais vu qu'un à la fois.

Et, en vrai gars de Bretagne qu'il était, Mathurin Legallec se dit que M^{me} Olympe ne pouvait pas aimer deux hommes à la fois et que la lettre qu'il avait portée n'était pas un billet doux.

Alors rassuré, Mathurin marcha plus gaillement et, laissant Dol à sa droite, il monta à Plouesnel.

La matinée s'avancait et la chaleur commençait à venir.

Olympe était à la fenêtre et regardait sur la mer.

Sans doute elle attendait avec impatience le retour de son messager.

Enfin Mathurin parut.

Alors Olympe eut recours à une jumelle de spectacle qui était excellente et elle se mit à étudier la physionomie de Mathurin.

Le gars avait la mine réjouie et satisfaite d'un homme qui a loyalement fait son devoir et y a même trouvé son compte.

Dix minutes après, il entra au château et trouvait Olympe dans la salle à manger.

— Eh bien ! fit-elle, as-tu porté ma lettre ?

— Oui, madame.

— Me rapportes-tu la réponse ?

— Non, dit Mathurin, le monsieur du château est absent.

Olympe tressaillit ; elle eut peur.

— Alors, dit-elle, tu me rapportes la lettre ?

— Non, madame.

Le front de M^{me} de Gonidec, assombri un moment, se rasséréna.

— Qu'en as-tu donc fait ?

Mathurin fut repris de la crainte d'avoir commis une bévue.

Il tortilla son chapeau dans ses mains et murmura :

. — Dame! j'ai rencontré la dame du château...

— Eh bien?

— Et je lui ai donné la lettre.

— Ah!

— Alors, elle m'a dit qu'on enverrait la réponse.

— Et... a-t-elle ouvert la lettre?

— Non, pas devant moi.

— C'est bien, dit Olympe.

Et elle lui donna un quatrième louis, disant :

-- Tu peux t'en aller.

Mathurin n'avait pas cru devoir parler à Olympe de l'évanouissement de la dame, ni des deux pièces d'or qu'elle lui avait données.

— Et quand faudra-t-il que je revienne? dit-il.

— Quand ta promesse sera arrivée, elle t'écrit.

Et d'un geste Olympe congédia Mathurin.

Puis, quand il fut parti :

— Elle n'a pas ouvert la lettre devant lui, murmura-t-elle, mais elle l'ouvrira...

Elle ne pourra pas résister à la tentation.

Allons! je tiens ma vengeance.

Attendons!

Et comme Olympe se réjouissait en son âme ténébreuse, elle entendit retentir au loin sur la route le galop d'un cheval.

Elle courut à sa fenêtre et regarda.

Un domestique en livrée montait au galop la rampe de Plouesnel.

Olympe reconnut la livrée du prince Tuhatrac.

— Bon ! murmura-t-elle, c'est une déclaration de guerre qui m'arrive... Catherine a ouvert la lettre.

A nous deux donc, princesse Mickaloff ! Cartahut reviendra trop tard pour te sauver...

XXXVIII

Olympe se trompait quand elle s'attendait à recevoir une déclaration de guerre.

La lettre que lui écrivait Catherine Mickaloff était, au contraire, d'une courtoisie parfaite.

Chère vicomtesse, disait-elle, j'ai reçu la lettre que vous adressiez au prince.

Malgré l'intimité qui règne entre nous, nous avons pour habitude de respecter nos correspondances, et je n'ai pas ouvert votre lettre, comme bien vous pensez.

Mais j'ai deviné ce qu'elle contenait.

Vous nous invitez sans doute à vous venir voir à Plouesnel, votre vieux manoir aux grands airs féodaux.

J'ai deviné, n'est-ce pas ?

Malheureusement, le prince est absent ; je ne sais même pas au juste quand il reviendra.

Chère madame, vous figurez-vous votre servante toute seule à Lorgerie ?

Je m'ennuie à périr, et laissez-moi vous faire une prière : renversons les rôles.

Bien loin de m'attendre, venez.

Venez demain passer une bonne journée avec moi. J'ai une distraction à vous offrir.

Cette distraction sera de votre goût, j'en suis sûre.

Il s'agit d'une chasse à courre, d'une chasse au loup.

Mes gardes-chasse sont venus ce matin me prévenir que le parc de Lorgerie, qui, vous le savez, a près de deux lieues de tour, avait offert l'hospitalité à une louve et à une portée de louveteaux.

Ils sont entrés par une brèche qui se trouvait dans le mur du sud.

J'ai fait fermer cette brèche à la hâte, et toutes les autres issues seront closes ce soir.

Et les murs ont deux mètres cinquante de haut.

Malgré la souplesse de ses reins et de ses jarrets, la louve aura du mal à les franchir.

Quant aux louveteaux, ils sont bel et bien prisonniers.

Il y a une douzaine de vieux chiens à Lorgerie, qui sont, dit-on, créancés sur la voie du loup.

Cette petite fête cynégétique vous va-t-elle?

Oui, n'est-ce pas?

Mais au fait, j'y pense, pourquoi ne viendriez-vous pas coucher ce soir à Lorgerie?

J'y compte. Un mot de réponse, je vous prie.

Votre amie et voisine dévouée,

CATHERINE.

Post-scriptum : Ah! j'ai fait passer votre lettre au prince, car enfin je puis me tromper...

Olympe relut deux fois cette lettre.

Pas un muscle de son visage ne tressaillit.

Le valet de la princesse attendait impassible qu'elle lui adressât la parole.

— Attendez-moi, dit Olympe.

Et elle passa dans une pièce voisine, s'assit devant un petit bureau et écrivit :

Ma chère voisine,

Votre veuvage momentané vous rend trop intéressante pour que je vous réponde par un refus.

Ma lettre, en effet, était une simple invitation.

Comptez sur moi. Je vais laisser passer la chaleur, puis nous monterons à cheval, Alexis Oukarieff et moi, et nous irons vous demander l'hospitalité.

A vous de cœur.

OLYMPE.

Elle ferma cette lettre, revint dans la salle basse et la tendit au valet.

Puis, quand celui-ci fut parti, M^{me} de Gonidec relut une troisième fois le billet de Catherine.

— Elle s'est trahie dans le post-scriptum ; murmura-t-elle.

Non-seulement elle n'a pas envoyé la lettre, mais encore elle l'a lue.

Seulement elle est Russe jusqu'au bout des ongles, et elle sait contenir sa fureur.

Allons ! j'aime mieux cette lutte de ruses et de fourberies, de sourires cachant des tempêtes, qu'une lutte ouverte. C'est une guerre qui entre dans ma manière.

Et Olympe rejoignit Alexis.

— Nous partons ce soir, dit-elle.

— Où allons-nous ?

— A Lorgerie, chasser le loup en compagnie de la princesse Catherine.

Ce disant, Olympe vérifiait le cylindre d'un revolver et glissait sous son corsage le poignard circassien avec lequel le Vautour, se défendant avec l'énergie du désespoir, avait essayé de tuer Mousseline.

— Voilà une singulière arme pour chasser le loup, dit Alexis en souriant.

— C'est une manière de couteau de chasse, répondit-elle.

.....
Quelques heures après, Olympe et son jeune ami étaient sur le point de monter à cheval, quand un homme se présenta au château.

Cet homme était un matelot du port de Saint-

Malo, et il portait à la main une bouteille à demi brisée, mais au fond de laquelle se trouvait une lettre.

XXXIX

Qu'était-ce que cette bouteille renfermant une lettre que le matelot apportait ?

Il est un usage bien connu parmi les gens de mer.

Quand un navire est en détresse, le capitaine inscrit sur un papier le degré de latitude et de longitude qui détermine sa position, le nom du navire, l'état de l'équipage ; il relate l'état périlleux dans lequel il se trouve.

Puis il enferme le papier dans une bouteille qui est soigneusement bouchée, et la bouteille est jetée à la mer.

Or, le matin même, à la marée basse, des pêcheurs qui se trouvaient dans la baie de Saint-Servan avaient trouvé une bouteille fermée avec un linget de plomb.

La mer, en se retirant, l'avait laissée sur le sable.

Les pêcheurs, selon l'usage, la portèrent au capitaine du port de Saint-Malo.

Le capitaine fit briser la bouteille.

Elle contenait une lettre, et cette lettre était adressée à M^{me} Olympe de Gonidec, en son château de Plouesnel.

Le capitaine avait envoyé la bouteille à Olympe.

M^{me} de Gonidec reconnut l'écriture de Tom.

— Ah ! pensa-t-elle, voici des nouvelles de Loudéac.

Elle donna vingt francs au matelot et le congédia.

« Ma bonne maîtresse, disait Tom, nous sommes depuis huit jours à la merci des vents et des flots, M. Loudéac et moi, dans une barque grande comme une coquille de noix.

Nos provisions commencent à s'épuiser ; dans quatre ou cinq jours, nous n'aurons plus ni un morceau de biscuit ni une goutte d'eau.

M. Loudéac est bien faible ; si faible que je n'ai pas l'espoir de le voir toucher la terre vivant, si toutefois nous ne sommes pas engloutis à la première heure.

Cependant, il ne perd pas la tête.

Depuis que Cartahut nous a fait jeter dans cette barque et nous a abandonnés à cent lieues de toute côte, grâce à lui et à son expérience, nous avons pu nous orienter.

La barque tient assez bien la mer, qui, du reste, est calme.

M. Loudéac prétend que nous devons rencontrer d'ici à peu de jours un courant qui nous entraînerait rapidement vers la côte d'Islande; et il dit que, dans ce cas-là, nous serions sauvés.

Deux fois déjà, depuis huit jours, nous avons eu une fausse joie.

Une voile s'est montrée à l'horizon.

Mais j'ai eu beau mettre ma chemise en haut de notre mât, et même tirer plusieurs coups de revolver.

Les deux navires ont passé au large sans nous voir.

Je vous écris ces quelques mots.

J'y joins mon journal de bord, vous y verrez comment Cartahut nous a traités et comment ce pauvre M. Loudéac a enfin ouvert les yeux.

Cette bouteille que je jette à la mer vous parviendra-t-elle jamais?

Dieu seul le sait.

Sais-je seulement si je reverrai la terre?

Et cependant, ma bonne maîtresse, je voudrais vivre.

Vivre pour vous rejoindre, vivre pour vous servir, vivre pour m'associer à votre haine.

Car je hais Cartahut, moi aussi, et Tom sait haïr.

Adieu, ma bonne maîtresse ; au revoir peut-être...

TOM. »

Olympe ne lut pas cette lettre sans émotion.

Puis elle prit connaissance du journal de bord de Tom.

Tom y racontait tout ce que nous savons déjà, et la singulière et terrible existence que Loudéac avait menée à bord du steamer américain.

Mais la sensibilité n'était pas le côté faible d'Olympe.

Quand elle eut compati un moment au sort de ces deux malheureux, perdus dans l'immensité des mers, elle fit ce calcul :

— Cartahut était à bord quand il a abandonné Loudéac et Tom.

Et, d'après Tom, ils étaient à cent lieues au delà de toute terre.

Cartahut ne peut donc être de retour encore et j'ai le temps de lui ménager une surprise.

Quand elle eut fait cette réflexion, elle mit la lettre dans sa poche, et rejoignit Alexis Oukarieff qui l'attendait dans la cour du manoir de Plousnel.

Le cheval d'Alexis piaffait d'impatience.

Olympe sauta lestement en selle.

Puis, tandis qu'elle descendait hardiment au galop la rampe de Plouesnel, elle murmura :

— Quel imbécile pourtant que ce Loudéac ! s'est-il assez jeté volontairement dans la gueule du loup ?

Et dire que j'ai passé vingt ans de ma vie à le croire fort et à me fier à son expérience !

Vieille bête, va !

XL

Olympe et Alexis Oukarieff galopaient donc vers Lorgerie.

Alexis ne savait qu'une chose, c'est qu'il aimait Olympe, qu'il était devenu son esclave, et que ce qu'elle lui commanderait il le ferait.

Comme ils approchaient du château, elle se tourna à demi sur sa selle et lui dit :

— Si j'étais attaquée par des bandits, me défendrais-tu ?

Alexis eut un rire superbe.

— Belle question ! fit-il.

— Si je te la fais, reprit Olympe, c'est que j'ai une raison pour cela.

Il la regarda étonné. Elle continua :

— Nous allons à Lorgerie, n'est-ce pas ?

— Eh bien ? fit-il de plus en plus surpris.

— Il se peut que j'y coure un grand danger.

— Oh ! pas en ce moment. Le prince n'y est pas.

— Mais Catherine est jalouse... jalouse de moi.

— Pourquoi donc ?

— Elle croit que le prince m'aime toujours.

— Oh ! dit-il en pâlisant. Et elle se trompe, n'est-ce pas !

— Assurément. Mais j'ai intérêt à ce qu'elle croie à cet amour imaginaire.

— Bon ! dit le jeune Russe, qui ne discutait jamais les volontés d'Olympe.

— Par conséquent, poursuivit-elle, ce n'est pas moi qui la désillusionnerai.

— Eh bien ?

— Or, reprit Olympe, Catherine est fausse comme toutes les femmes de sa race, fausse, emportée et sauvage.

Alexis attendit qu'Olympe s'expliquât.

— Elle m'invite à aller la voir à Lorgerie, à y coucher et à chasser demain avec elle.

— Eh bien ?

— Mais rien ne me dit qu'elle ne me tende pas un piège, et que, cette nuit même, elle ne tente de me faire assassiner.

— Oh ! par exemple !

— Conviens donc que ma question de tout à l'heure n'était pas si déraisonnable.

— Je coucherai en travers de votre porte, dit froidement Alexis.

— C'est inutile, mais je t'engage à ne dormir que d'un œil. Cela dit, n'en parlons plus.

Et Olympe, ayant ainsi prévenu Alexis Oukarloff, lança son cheval à fond de train.

Une heure après elle arrivait à Lorgerie.

Catherine Mickaloff vint à sa rencontre jusqu'au milieu de la grande avenue de vieux arbres qui servait d'avenue au château.

Jamais elle n'avait eu plus beau sourire aux lèvres, jamais elle n'avait tendu plus cordialement la main.

Toute autre que M^{me} de Gonidec s'y fût trompée.

Mais Olympe savait lire dans les yeux et au fond du cœur de ses ennemis.

Et puis, Olympe avait senti, en serrant la main de Catherine, un léger frémissement qui agita cette main.

La princesse fut charmante.

Elle parut croire à la complicité mystérieuse d'Alexis ; elle parla à peine du prince.

Rien dans ses paroles, ni dans son attitude, ne put faire supposer un seul instant qu'elle eût ouvert la lettre écrite au prince par Olympe.

Après le dîner, Olympe et Catherine se promenèrent au bras l'une de l'autre dans le parc.

Puis elles rentrèrent et firent de la musique.

Il était près de minuit quand elles se séparèrent enfin.

Catherine avait voulu reconduire elle-même Olympe dans sa chambre.

On avait donné à Alexis une chambre voisine qui communiquait avec celle-ci par une porte ordinairement condamnée.

Quand la princesse se fut retirée, Olympe tira le verrou de cette porte et l'ouvrit.

Alexis s'était assis dans un grand fauteuil pour y passer la nuit et se tenir prêt à tout événement.

Olympe se mit au lit.

Mais elle posa sous son oreiller son revolver et le fameux poignard circassien.

Cependant la nuit s'écoula sans incident d'aucune sorte.

— Il paraît que c'est pour la chasse, se dit Olympe.

Et elle se leva.

On entendait dans la cour piaffer des chevaux et des chiens hurler sous le fouet.

Olympe se mit à la fenêtre.

Elle aperçut Catherine qui causait avec un homme couvert de poussière et qui avait sans doute voyagé toute la nuit.

Cet homme, c'était Yvan qui arrivait de Nantes en toute hâte.

La princesse leva la tête, salua Olympe et lui dit :

— Venez donc vite, chère belle ; il paraît que les loups sont déjà sur pied.

Yvan avait levé la tête aussi et il regardait Olympe.

Celle-ci tressaillit.

— Ah ! ah ! se dit-elle. Décidément c'est à la

chasse que Catherine me ménage une catastrophe. Yvan est de retour, et pour qu'Yvan soit revenu si vite, il faut bien que Catherine ait pris une grande résolution.

Et M^{me} de Gonidec s'habilla avec tranquillité, et reprit son revolver et son poignard circassien.

XLI

Un quart d'heure après, Olympe, Catherine, Alexis Oukarieff et Yvan étaient à cheval.

Les chiens et les gardes étaient partis en avant.

Catherine avait Yvan à sa droite.

Olympe chevauchait à côté d'Alexis.

Catherine disait en langue tartare à son favori :

— Tu te charges d'Alexis, n'est-ce pas ?

— Oui, maîtresse.

— As-tu fait la leçon aux gardes ?

— Oui, certes, répondit Yvan, ils ne viendront pas.

— Quoi qu'ils entendent ?

— Quoi qu'ils entendent.

— C'est bien.

De son côté, Olympe disait à Alexis :

— Fais bien attention à ce que je vais te dire.

— Parlez, ma chère amie.

— Tout à l'heure, quand les chiens donneront, tu rangeras ton cheval à côté de celui d'Yvan.

— Bon! et puis?

— Catherine et moi nous prendrons très-certainement le galop et Yvan voudra nous suivre.

— Fort bien.

— Tu l'en empêcheras.

— Mais...

— Et si par hasard tu entends un coup de feu et même plusieurs, tu feras comme si tu n'avais pas entendu.

— Mais, dit Alexis un peu effrayé, que va-t-il donc se passer?

— Cela ne te regarde pas.

Alexis inclina la tête en signe de soumission.

On le voit, ces deux femmes s'étaient devinées et faisaient chacune à son favori une recommandation identique.

Le parc de Lorgerie était, nous l'avons dit, très-vaste.

De plus, il était accidenté, coupé par un cours d'eau, et avait des aspects montagneux et sauvages.

Après avoir fait un temps de galop côte à côte avec Yvan, Catherine s'arrêta.

Alors Olympe, demeurée un peu en arrière, la rejoignit.

— Chère belle, dit la princesse, le rendez-vous est en haut, sur le plateau des roches Noires.

Et elle étendait la main vers le nord.

— Ah! fort bien, dit Olympe. Est-ce là que nous allons attaquer?

— Oui; la louve et ses louveteaux sont dans un ravin, de l'autre côté de ce monticule.

Olympe rangea son cheval à côté du cheval de Catherine.

Yvan et Alexis demeurèrent en arrière.

Catherine avait remis son cheval au galop.

On arriva ainsi au plateau des roches Noires.

Les gardes étaient là, tenant les chiens sous le fouet.

Le chef des gardes fit son rapport.

Catherine donna l'ordre de n'attaquer qu'au bout d'une demi-heure.

— Nous allons nous poster en beau chemin, dit-elle à Olympe.

— Ah ! fit celle-ci.

— Tenez, voyez-vous, poursuivit Catherine, là-bas, de l'autre côté de ces sapins, il y a une gorge dans laquelle la louve s'engagera au premier coup de voix des chiens.

— Bon ! dit Olympe.

— Courons-y, je veux vous donner le plaisir de la voir passer la tête haute et l'écume à la bouche, suivie de ses louveteaux.

— Allons ! dit Olympe.

La princesse et M^{me} de Gonidec quittèrent le plateau des roches Noires et descendirent au galop une pente rapide.

Catherine ne s'arrêta que de l'autre côté des sapins.

Le lieu était sauvage et désert.

Catherine regarda alors Olympe et lui dit :

— Madame, j'ai un aveu à vous faire.

— Ah ! dit Olympe.

— Il n'y a pas de loups dans le parc.

— Je le sais, répondit M^{me} de Gonidec.

— Vous ne vous étonnez pas de cet aveu ?

— En aucune façon.

— Ah !

Elles échangèrent un regard.

On eût dit deux lames d'épée qui se touchent et brillent au soleil.

— Alors, reprit Catherine, vous savez pourquoi je vous ai amenée ici ?

— Certainement, madame, je le sais.

Catherine étendit la main vers ses fontes et en tira un pistolet.

Mais Olympe avait déjà son revolver à la main.

— Il s'agit d'un duel, dit Catherine, dont l'œil étincelait.

— Bon ! dit froidement Olympe.

— D'un duel à mort...

— Je l'espère bien.

— Vous plairait-il en régler les conditions ?

— J'accepterai les vôtres, madame.

Et Olympe était à trois pas de Catherine, prête à faire feu au moindre mouvement de son ennemie.

— Si nous mettions pied à terre, dit-elle.

— On se bat fort bien à cheval, répondit Catherine.

— Alors je vais vous faire une proposition.

— Parlez, je vous écoute.

Et Catherine jouait négligemment avec la détente de son pistolet.

XLII

— Madame, dit alors Olympe, si vous le voulez, nous nous éloignerons l'une de l'autre de cent pas environ.

— Fort bien, dit Catherine.

— Puis nous mettrons nos chevaux au galop.

— Et puis ?

— Et puis nous galoperons l'une vers l'autre le pistolet au poing et nous ferons feu quand bon nous semblera.

— Comme il vous plaira, dit Catherine, mais...

— Mais quoi ? fit Olympe.

— Nous pouvons échanger quatre coups de feu sans le moindre résultat, madame.

— J'ai prévu le cas.

— Ah ! fit Catherine, voyons ?

— Nous mettrons alors pied à terre et nous nous battons corps à corps.

— Au poignard ?

— Oui, car je suppose qu'en vraie femme

russe que vous êtes, vous avez un poignard à votre ceinture.

— Le voilà, dit la princesse.

Et elle tira de son sein un joli stylet à manche de nacre incrusté d'argent.

— Et vous, ajouta-t-elle, avez-vous donc aussi un poignard ?

— Oui, madame.

Mais Olympe jugea inutile de montrer son arme.

— Rappelez-vous bien, madame, dit encore la princesse, que c'est un duel à mort, et qu'une seule de nous doit sortir vivante de cette rencontre.

— Voilà qui est parfaitement convenu, madame.

— Et ne craignez pas que nous soyons dérangées.

— Ah !

— J'ai prévenu Yvan ; il a l'ordre de faire feu sur Alexis Oukariéff, plutôt que de le laisser venir à votre secours.

— J'ai absolument donné la même consigne à Alexis, répondit froidement Olympe.

— Alors, madame, allons ! dit Catherine.

Et elle s'éloigna au galop.

Olympe en fit autant ; puis toutes deux

ournèrent bride et se regardèrent à distance.

Elles avaient toutes deux le pistolet au poing.

Olympe se disait :

— Elle n'a que deux coups de feu dans la main et j'en ai six.

Mais un pistolet a une autre portée qu'un revolver, et l'équilibre se trouve ainsi rétabli.

Elles revinrent l'une sur l'autre.

Catherine fit feu.

La balle passa si près de la tête d'Olympe que celle-ci l'entendit siffler.

Mais elle ne riposta point.

Catherine jeta son premier pistolet et prit le second.

Puis elle ajusta encore.

Cette fois Olympe fit cabrer son cheval, et bien lui en prit, car l'animal fut atteint.

La balle le frappa dans le chanfrein et le renversa mort.

Olympe tomba en même temps que le cheval succombait. Catherine put croire un moment qu'elle avait tué sa rivale.

Mais M^{me} de Gonidec se releva lestement et, le revolver au poing, elle marcha vers son ennemie.

Catherine s'était brusquement arrêtée.

— Mais tirez donc, madame, s'écria-t-elle.

— Princesse, répondit Olympe, vous êtes désarmée et j'ai six coups de feu à mon service.

— Tirez! répéta la princesse dans sa rage.

— Non, dit Olympe.

Et elle jeta le revolver.

Puis tirant son poignard, elle le brandit.

— Voilà l'arme de la haine, dit-elle.

— Vous avez raison, répondit Catherine.

Et elle mit pied à terre.

En même temps elle tira son stylet de sa gaine de chagrin et s'avança sur son ennemie.

Olympe l'attendait de pied ferme.

— Madame, dit-elle, un mot encore, ce sera le dernier.

— Parlez, dit Olympe.

— Vous avez vu le prince à Nantes?

— Que vous importe?

— Je veux le savoir, dit Catherine, dont les yeux étincelaient de fureur.

— Oul, madame.

— Et pourriez-vous me dire où il vous attend?

— A Lisbonne, dit Olympe.

— Ainsi, il vous aime?

— J'ai passé deux heures dans ses bras, et je le crois, dit Olympe d'un ton railleur.

— Et tu ne le reverras pas ! s'écria Catherine, qui bondit comme une panthère et se rua sur sa rivale.

La princesse Mickaloff était en ce moment tellement aveuglée par la colère et par la haine, qu'elle ne reconnut point dans la main d'Olympe le poignard circassien empoisonné du Vautour, ce poignard dont une seule piqure donnait la mort.

Catherine Mickaloff était perdue.

XLIII

Olympe et Catherine s'attaquèrent avec acharnement.

Catherine était redevenue la fille des Cosaques du Don, la descendante des vieux hetmans, la femme hautaine et sauvage qui, dans sa jeunesse, foulait un serf aux pieds.

Elle était souple comme une panthère et avait des muscles d'acier.

Mais Olympe était non moins forte, non moins hardie.

Longtemps elles tournèrent l'une autour de l'autre, essayant de porter des coups qui se trouvaient toujours parés.

Olympe s'était fait un bouclier du petit manteau de caoutchouc roulé tout à l'heure à l'arçon de sa selle.

Catherine échappait par des bonds hardis aux attaques de son ennemie.

Et tantôt se ruant l'une sur l'autre, tantôt, au contraire, cherchant à s'éviter et se fuyant tour à tour, elles causaient à la façon des héros d'Homère sous les armes de Troyes,

Catherine disait :

— Vous aviez fait un beau rêve, madame; Cartahut est votre premier mari, le second est mort; Cartahut est riche, fabuleusement riche, et il pouvait vous reprendre pour femme.

— Et ce rêve je le réaliserai, madame, répondait Olympe d'un ton moqueur.

— Si je ne vous tue pas...

— Oh ! je ne crains pas un tel dénoûment. Ah ! madame, ricana encore Olympe, Cartahut a eu beau faire, il m'aime toujours...

— Il aimera un cadavre alors...

Et Catherine frappa en pleine poitrine.

Un petit bruit sec se fit entendre, pareil à celui d'un morceau de verre qui se brise.

Le poignard de la princesse s'était émoussé sur un médaillon que M^{me} de Gonidec portait au cou et dont le verre s'était brisé, mais il n'était pas allé plus loin.

— C'est le portrait de Cartahut, dit Olympe. Voyez, il porte bonheur!

Catherine répondit par un cri de rage et se découvrit.

Olympe frappa.

La lame du poignard avait pénétré de quelques centimètres dans les chairs de l'épaule.

Au cri de rage succéda un cri de douleur; mais Catherine ne tomba point.

Et, bondissant comme un tigre, elle enlaça son ennemie et frappa à son tour.

Elle frappa, et son arme disparut tout entière dans la poitrine de M^{me} de Gonidec.

Olympe tomba, le poignard échappa à sa main.

Et Catherine, ivre de fureur, lui dit :

— Tu n'auras pas Cartahut.

Olympe essaya de se relever, mais elle ne put y parvenir.

A peine put-elle se soulever sur ses genoux.

— Ni toi non plus, fit-elle.

— Oh ! moi, dit Catherine, ma blessure est légère, tandis que la tienne est mortelle.

— En vérité ! s'écria Olympe.

Catherine regardait avec un cruel sourire son ennemie qui faisait de vains efforts pour se relever.

Mais Olympe souriait aussi.

— Tu ne reverras pas Cartahut plus que moi, dit-elle, car toi aussi tu vas mourir.

— Allons donc ! fit Catherine.

— Ramasse le poignard avec lequel je t'ai frappée, dit Olympe, et regarde-le...

Catherine tressaillit. Elle prit le poignard qui gisait à terre et jeta un cri.

Elle l'avait enfin reconnu...

Et la princesse se mit à appeler au secours ; mais le lieu était désert et nul ne lui répondit.

Elle essaya de fuir ; mais ses jambes refusèrent de la soutenir, et elle tomba auprès d'Olympe, qui essayait toujours de se relever.

.....

En ce moment, elle vit accourir un homme à cheval.

Ce n'était pas Yvan, ce n'était pas Alexis Oukarieff.

Le cavalier arrivait bride abattue.

Catherine le reconnut et jeta un dernier cri.

— Cartahut! Cartahut! dit-elle.

Puis ses yeux se fermèrent, et sa tête, un moment soulevée, s'affaissa de nouveau sur le sol.

Cartahut arrivait trop tard.

Il sauta à bas de son cheval, se jeta sur Catherine, la prit dans ses bras, l'appela...

Catherine ne répondit point.

— Morte! morte! s'écriait-il en se frappant la poitrine.

Mais Olympe parvint à se relever.

— C'est moi qui l'ai tuée, dit-elle. Maintenant, tu peux m'achever.

Et elle ajouta en souriant :

— Conviens donc, Cartahut, que j'étais une adversaire digne de toi!

Cartahut ramassa le poignard de la Circassienne et le leva sur Olympe.

— Frappe! dit-elle, mais frappe donc!

Cartahut jeta le poignard loin de lui.

— Non, dit-il, pas encore!... plus tard!... plus tard!...

Il repoussait Olympe, cette femme qu'il

avait tant aimée jadis; il s'agenouilla près du corps inerte de Catherine Mickaloff.

.

Le tour d'Olympe n'était pas venu encore.

Et nous vous dirons quelque jour la suite de cette sombre histoire.

FIN DE CARTAHUT

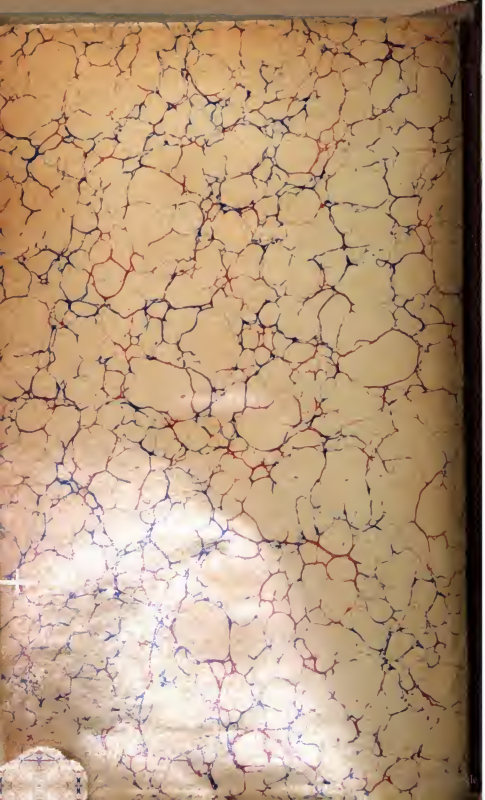


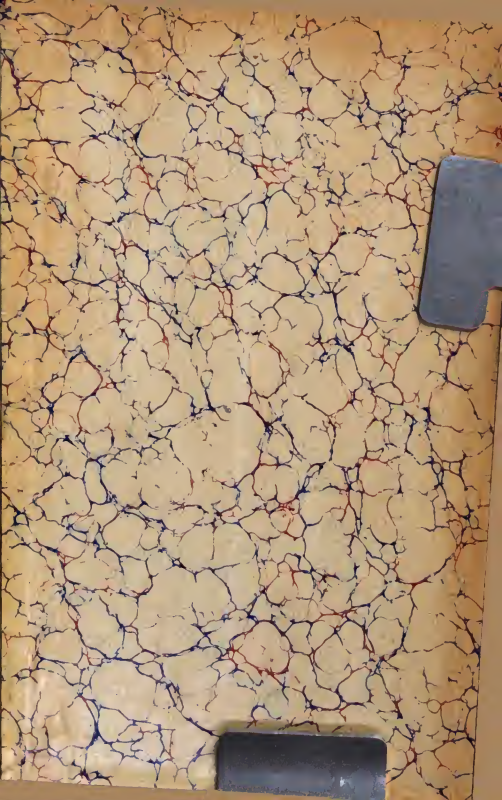


27474









BIBL